Desbois
246
v.1
SMRS

P5
1417
.S37F6
1845
v.1
SMRS

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/satanstooulafa01coop

CABINET DE LECTURE
FOURNITURE DE BUREAUX
J. DESBOIS
Rue du Pas St Georges, 57
BORDEAUX

SATANSTOË.

CHEZ LE MÊME ÉDITEUR,

EN VENTE :

VOYAGE AUTOUR DU MONDE,

Par J. ARAGO.

Avec de belles gravures coloriées,

4 grands volumes in-8 : 30 fr.

LES ENFANTS DU VIEUX CHATEAU,

OUVRAGE DESTINÉ A L'INSTRUCTION ET A L'AMUSEMENT DE LA JEUNESSE,

Par madame Émilie MILLON-JOURNEL.

40 vol. in-18. — Prix : 60 francs.

LES TROIS MOUSQUETAIRES,

Par Alexandre DUMAS.

NOUVELLE ÉDITION.

8 beaux vol. in-8, prix net : 40 fr.

ZAMBALA L'INDIEN,

Par J. ARAGO.

4 vol. in-8 avec gravures. — Prix net : 20 fr.

Corbeil, imprimerie de Crété.

SATANSTOÉ

OU

LA FAMILLE LITTLEPAGE,

PAR

FENIMORE COOPER

CABINET DE LECTURE.
Librairie ancienne et moderne
E. DESBOIS & FILS
Rue Huquerie, 70 - BORDEAUX

I

BORDEAUX

PARIS,
LIBRAIRIE DE BAUDRY, ÉDITEUR
des Trois Mousquetaires et de Vingt Ans après, par A. Dumas.
34, RUE COQUILLIÈRE.

I.

Je suis né le 3 mai 1737 sur un *col de terre* appelé Satanstoé, dans le comté de West-Chester et dans la colonie de New-York. Ce que les gens du West-Chester et de Long-Island nomment un col de terre, devrait plutôt s'appeler une tête et des épaules, si l'on avait égard à la forme et aux dimensions. Péninsule serait le véritable mot, si nous voulions faire de la géographie; mais j'aime mieux m'en tenir à l'expression du pays. Le col ou la péninsule de Satanstoé con-

tient juste 163 acres et demi d'excellentes terres de Chester ; quand on en a tiré les pierres pour les employer aux murailles, on en peut dire autant de bien que de toute terre au monde. Il a deux milles de côtes, et on y recueille une quantité convenable d'algues marines pour servir d'engrais, sans compter la jouissance de près de cent acres de prairies salées et de roseaux qui ne sont pas compris dans l'évaluation du col lui-même. Comme mon père le major Evans Littlepage devait hériter ce domaine de son père, le capitaine Hugt Littlepage, on pouvait, même à l'époque de ma naissance, regarder Satanstoé comme une antique propriété patrimoniale : mon grand-père en devait l'acquisition à son mariage. C'est là que vivait la famille depuis près d'un demi-siècle quand je naquis, et depuis bien davantage, si l'on tient compte de la ligne maternelle ; c'est là que je vis au moment où j'écris ces lignes ; c'est là, je l'espère, que mon fils unique vivra après moi.

Le col est situé dans le voisinage d'une passe bien connue, dans l'étroit bras de mer qui sépare l'île de Manhattan de sa voisine Long-Island, et qu'on appelle Helle-Gate. Une tradition, qui n'a cours, je l'avoue, que parmi les nègres du voisinage, rapporte qu'un jour le père des mensonges, violemment expulsé de quelques tavernes bruyantes de la Nouvelle-Hollande, s'échappa par cette passe dangereuse. Retirant son pied un peu vite des trous d'écrevisses qui abondent dans ces eaux, il laissa derrière lui, comme une trace de son passage par cette route, le Dos du Marsouin, le Pot et tous les rochers et tous les tournants qui rendent la navigation si difficile dans ce détroit, et plaça ce pied en grande hâte à l'endroit où une large baie se déploie à l'Est et au Sud du col, que son gros orteil toucha. Comme on suppose que le diable met sens dessus dessous tout ce qu'il touche, on crut voir quelque ressemblance entre un orteil renversé et la configuration du

domaine paternel : et de là, le nom qu'on lui a donné.

Satanstoé (1) est le nom que porte ce lieu de temps immémorial, si l'on peut employer ce mot dans un pays où tout date de cent cinquante ans au plus ; c'est le nom qu'il porte encore, et qu'il continuera de porter, je l'espère, aussi longtemps que la maison de Hanovre sera assise sur son trône, aussi longtemps que l'eau continuera de couler et l'herbe de pousser. Sous le rapport de l'étendue, comme aussi sous celui de la culture et des embellissements, Satanstoé est quelque chose de plus qu'une bonne ferme ; tous les bâtiments sont de pierre, même les étables à porcs et les hangars, avec des entre-deux bien soignés et des murs d'enceinte qui feraient honneur à une place fortifiée. La maison est regardée généralement comme une des plus belles de la colonie, après quelques unes à la nouvelle mode. Elle n'a

(1) Satanstoé, œil du diable.

qu'un étage et demi, je l'avoue, mais les mansardes sont les plus jolies que je connaisse et ne dépareraient pas une maison d'York. Le bâtiment a la forme d'un L : un des côtés a soixante-dix pieds de face et l'autre cinquante, sur vingt-six de profondeur. La plus belle chambre avait dès mon enfance un tapis qui couvrait les deux tiers du carreau ; et il y avait des toiles cirées dans la plupart des corridors. Le buffet de notre salle à manger était l'objet d'une admiration particulière, et je ne sais si même à présent il y en a un plus beau dans le comté.

Comme il y avait de l'argent dans la famille, outre ce domaine, et que les Littlepage avaient eu des commissions du roi, mon père ayant été enseigne et mon grand-père capitaine dans l'armée régulière au temps de leur jeunesse, nous avons toujours tenu notre rang parmi les gentilshommes du comté. Nous étions dans une partie du West-Chester où il ne se trouvait aucun grand domaine, et Satanstoé passait pour une propriété d'une certaine importance. Mon

père et mon grand-père avaient siégé à l'assemblée dans leur temps et, à ce que j'ai entendu dire à de vieilles gens, y avaient eu certaine influence. Il arriva une fois à mon père de faire un discours qui dura onze minutes, preuve qu'il avait quelque chose à dire, et ce discours fut pour la famille un sujet de grande mais modeste satisfaction jusqu'au jour de sa mort et même après.

On nous tenait grand compte des services militaires de la famille. C'était quelque chose dans ces temps-là d'être enseigne, même dans la milice; c'était bien plus encore d'avoir le même grade dans un régiment régulier. Aucun de mes prédécesseurs, il est vrai, ne servit longtemps dans les troupes du roi, mon père surtout ayant vendu sa charge à la fin de la seconde campagne; mais l'expérience militaire, et je puis dire la gloire militaire que tous deux acquirent dans leur jeunesse, leur furent très utiles le reste de leurs jours. Tous deux eurent des commissions dans la milice, et mon père

s'éleva jusqu'au grade de major ; il en eut le rang et il en porta le titre les quinze dernières années de sa vie.

Ma mère était d'origine hollandaise des deux côtés ; son père était un Blauvelt, et sa mère une Van-Busser. J'ai toujours entendu dire que ma mère apporta 1,300 livres en dot à mon père, ce qui était une très jolie fortune pour une jeune femme en 1733. On me donna le nom de mon grand-père maternel, Cornelius. Corny fut donc le diminutif par lequel mes connaissances me désignèrent pendant les seize ou dix-huit premières années de ma vie, et mes parents tant qu'ils vécurent. Corny Littlepage n'est pas un vilain nom en lui-même, et j'ai la confiance que ceux qui me feront la faveur de lire ce manuscrit, ne le quitteront point avec l'idée que j'ai fait tort à mon nom.

J'appris assez de grec et de latin pour entrer dans un collége, grâce aux soins du révérend Thomas Worden, théologien anglais, qui était recteur de Saint-Jude, notre paroisse. Cet ec-

clésiastique passait pour très instruit; il était très répandu dans le beau monde du comté, et il n'y avait, à dix milles à la ronde, dîner, réunion, course, bal ou divertissement quelconque auquel il ne fût invité. Ses sermons étaient pathétiques et courts; il traitait les prédicateurs d'une demi-heure de bavards illétrés, qui ne savaient pas condenser leurs pensées. Vingt minutes étaient sa mesure habituelle, quoique je tienne de mon père qu'il est allé une fois jusqu'à vingt-deux minutes. Quand il se réduisait à quatorze minutes, mon grand-père protestait invariablement que le sermon était délicieux. Je demeurai avec M. Worden jusqu'à ce que je fusse en état de traduire couramment les deux premiers livres de l'*Énéïde* et tout l'Évangile de saint Mathieu. Alors mon père et mon grand-père, surtout le dernier, qui avait une haute idée de l'instruction, commencèrent à agiter la question de savoir dans quel collége je serais envoyé.

On hésitait entre New-Haven dans le Con-

necticut, et Newark dans le New-Jersey. Un conseil de famille fut convoqué, auquel assista un vieux compagnon d'armes de mon père, le colonel Abraham Van-Valkenburg, qu'on appelait familièrement le colonel Follock, en abrégeant très librement son épouvantable nom hollandais. Le colonel avait un fils nommé Dirck, d'un an plus jeune que moi, qui était mon camarade, et auquel il n'avait fait donner que fort peu d'éducation, selon l'usage de presque tous les propriétaires hollandais. Après une longue délibération, il fut convenu que j'irais à Newark.

J'y passai quatre années, qui, loin d'être perdues comme cela arrive quelquefois, furent bien employées. J'expliquai tout le *Nouveau-Testament* en grec, quatres livres de *l'Illiade* tout Horace, quelques discours de Cicéron et son *de Oratore*, sans compter l'attention que je donnai à la géographie, aux mathématiques et aux autres branches usuelles. La philosophie morale surtout fut traitée avec le plus grand

soin dans notre dernière année ainsi que l'astronomie. Nous avions un télescope qui nous permettait de voir quatre des satellites de Jupiter. Sous d'autres rapports encore, Newark méritait d'être appelé le siége des lettres. Un élève de notre classe acheta d'occasion en ville un exemplaire d'Euripide, qui avait quelque peu servi, et nous le possédâmes au collége six mois entiers. Je n'ai jamais eu le plaisir de voir ce livre, car le propriétaire n'était pas trop disposé à laisser des yeux profanes contempler son trésor ; mais enfin nous étions bien certains que ce livre était dans le collége, et nous avions grand soin de le dire et de le répéter à ceux qui étudiaient à New-Haven. Je ne pense pas qu'eux, en effet, aient jamais vu même la couverture d'un Euripide. Quant au télescope, j'en parle par ma propre expérience, ayant regardé plus de dix fois les satellites de Jupiter. Nous avions un professeur qui connaissait les constellations et qui, de l'opinion de tous, aurait été en état de nous faire voir l'anneau de Sa-

turne s'il avait pu trouver cette planète. De mon temps, il n'y était pas encore parvenu.

Au bout de mes quatre années, je pris mes degrés avec quelques succès et je revins à la maison paternelle. Je retrouvai le bon Dirck, dont j'avais cultivé l'amitié, et nous devînmes de plus en plus liés. Il avait comme moi fini sa croissance, et le cœur de Frédéric de Prusse se serait dilaté à voir mon jeune ami à la fin de sa dix-neuvième année. Il avait cinq pieds sept ou huit pouces et promettait de grossir à proportion. Dirck n'était pas un de ces jeunes gens à taille fine, tourné en Apollon : il avait des épaules dont les bras de sa mère, petite femme grosse et courte, mais solide, de la vraie souche hollandaise, pouvaient à peine faire le tour quand elle abaissait jusqu'à elle la tête de son fils pour l'embrasser ; ce qu'elle faisait régulièrement deux fois par an, comme me l'apprit Dirck, à Noël et à le nouvelle année. Dirck était bien bâti ; ses membres forts et bien proportionnés, ses cheveux blonds, ses yeux bleus et les traits

de son visage le faisaient trouver un beau garçon par bien des gens. Je ne nierai pas cependant qu'il n'y eût chez mon ami une certaine lourdeur de corps et d'esprit qui ne s'accorde pas tout-à-fait avec l'idée qu'on se fait de la grâce et de la vivacité. Au demeurant, Dirke était un garçon unique, droit comme l'acier, brave comme un coq de combat, franc comme la lumière en plein midi.

Pour moi, j'étais un garçon de bonne venue, actif, fort pour mon âge, et j'incline à le croire, d'assez bonne mine. J'aimerais pourtant mieux l'entendre dire à d'autres que de le dire moi-même. Dirck et moi luttions souvent de notre jeune temps, et je l'emportais toujours : mais quand Dirck eut atteint dix-huit ans, il se trouva fait d'un métal trop lourd pour moi ; je compensais cependant cette inégalité de force par une activité extraordinaire. Je sais bien que je n'aurais pas dû employer le mot extraordinaire en parlant de moi ; mais ma foi le mot m'est échappé sans que j'y prisse garde et je le lais-

serai comme il est. J'ajouterai encore, et le lecteur pensera de modestie ce qu'il voudra, que j'étais un bon enfant, plein de bienveillance pour mes semblables et que j'aimais l'argent juste assez pour ne pas faire trop de folies.

II.

J'avais vingt ans lorsque nous fîmes, Dirck et moi, notre premier voyage à la ville. Quoique Satanstoé ne fût pas éloigné de plus de vingt-cinq milles de New-York, par la route de King's-Bridge, une excursion à la capitale n'était pas alors une chose aussi ordinaire et aussi commune qu'à présent. Je connais des gentlemen de notre voisinage qui y vont et qui en reviennent maintenant tous les quinze jours, et même une fois par semaine; mais, il y a trente ans,

il arrivait très rarement qu'on entretînt des communications aussi fréquentes avec la ville. Ma chère mère avait l'habitude de se rendre à New-Yok deux fois dans l'année, au printemps, pour y passer la semaine de Pâques; en automne, pour y faire ses provisions d'hiver. Mon père était dans l'usage d'y venir quatre fois par an; aussi passait-il pour un coureur, qui saisissait toutes les occasions de s'absenter de sa maison. Quant à mon grand-père, son âge ne lui permettait de quitter que très rarement notre demeure, si ce n'est pour rendre visite à quelques vieux voisins de campagne avec lesquels il passait invariablement quelques semaines chaque été.

Notre voyage eut lieu quelque temps après les fêtes des Pâques; c'était une époque à laquelle un grand nombre de familles, habitant la campagne, émigraient chaque année pour la ville, afin de suivre les offices journaliers d'Old-Trinity, à l'exemple des Hébreux qui se rendaient chaque année à Jérusalem pour as-

sister au sacrifice de l'agneau Pascal. Ma mère ne pouvait pas faire cette année-là son excursion habituelle; elle était retenue auprès de mon père, qui souffrait d'un accès de goutte. Je fus envoyé pour la remplacer chez ma tante Legge, qui était accoutumée à avoir, dans cette saison, un membre de la famille auprès d'elle. Dick avait, de son côté, dans la capitale, des parents qui attendaient sa venue. Afin de faire plus rapidement le voyage, mon ami passa l'Hudson dans le courant de la semaine qui précéda notre départ, et après qu'il se fut reposé trois jours à Satanstoé, nous partîmes montés sur deux des meilleurs chevaux du pays.

Ma mère, en femme pleine de sollicitude et de tendresse pour son fils unique, avait voulu que nous nous missions en route de bon matin, afin d'arriver à la ville avant la nuit. Elle savait que les voyages sont toujours aventureux, et si elle n'avait pas peur des voleurs de grand chemin qui, Dieu merci, étaient alors et sont

encore inconnus dans les colonies, il était d'autres dangers qu'elle redoutait pour nous. En effet, on ne pouvait considérer tous les ponts comme parfaitement sûrs, puis les routes étaient et n'ont pas cessé d'être tortueuses, et il était possible de se tromper de chemin. Or, on rapportait que certaines personnes avaient été obligées de passer la nuit dans la plaine de Harlem, contrée déserte et inculte qui s'étend à huit ou dix milles de la cité. Ma mère eut donc grand soin de nous éveiller de très bonne heure. Elle quitta elle-même le lit à la pointe du jour, et nous fit déjeûner immédiatement, de sorte que nous nous trouvâmes en mesure de quitter Satanstoé au moment où le soleil commençait à éclairer l'horizon de ses premiers feux.

Dirck était ce matin-là d'une humeur charmante, et, pour être vrai, je dois dire que votre serviteur Corny n'éprouvait aucun symptôme de cette tristesse qu'il aurait peut-être été convenable qu'un jeune aventurier ressentit en

quittant pour la première fois l'ombre du toit paternel. Nous nous mîmes donc en route, riant et caquetant comme deux jeunes filles qui viennent d'échapper à la discipline de la pension. Jamais Dirck ne s'était montré si communicatif, et, chemin faisant, il mit la conversation sur des évènements qui devaient plus tard avoir une singulière influence dans notre vie. Nous avions à peine perdu de vue le sommet des hautes cheminées de Satanstoé, que mon ami entra brusquement en matière, en me disant :

— Je suppose, Corny, que vous avez entendu parler de ce que les deux vieux gentlemen ont fait dernièrement.

— Votre père et le mien? Je n'ai pas entendu dire qu'ils aient fait rien de nouveau.

— Ils se sont mis en instance auprès du gouverneur et du conseil du gouvernement, pour faire régulariser leur droit de propriété sur des terres qu'ils ont achetées en commun aux Mohawks.

— Ce que vous dites là, Dirck, est tout-à fait nouveau pour moi. Puis-je savoir pourquoi les vieux gentlemen ont été aussi mystérieux?

— Je ne puis vous le dire : peut-être ont-ils pensé que le silence était le meilleur moyen d'éloigner les Yankies. Vous savez que mon père a toujours une grande crainte de voir un Yankie mettre le doigt dans ses marchés. Il dit que les Yankies sont les sauterelles de l'ouest.

— Mais vous, Dirck, comment avez-vous eu connaissance de cette affaire?

— Je ne suis pas un Yankie, Corny.

— Et c'est sur cette seule recommandation que votre père vous a parlé, Dirck?

— Il me dit tout ce qu'il juge utile de me faire connaître. Nous fumons ensemble, et en fumant nous causons.

— Je m'habituerais à fumer, si je croyais devoir obtenir par là quelqu'information utile.

— Il est toujours bon de s'accoutumer à la pipe, dit sentencieusement Dirck, c'est une habitude qui ne peut être que profitable.

— Je suis très porté à le croire, si, en effet, c'est lorsque vous fumez ensemble que votre père vous dit ses secrets. Mais où donc sont situées les terres dont il s'agit, Dirck?

— Dans le pays des Mohawks, ou plutôt dans le pays qui touche les Hampshire-Grants, à peu de distance des Mohawks.

— Et quelle est leur étendue?

— Quarante mille acres, dont une partie en plaines grasses et riches, comme on les aime en Hollande.

— Et vous dites que votre père et le mien ont acheté en commun cette vaste étendue de terrain? Combien l'ont-ils payée?

Dirck ne répondit pas immédiatement à cette question. Il tira auparavant de sa poche un portefeuille, qu'il ouvrit avec quelque peine, à cause des soubresauts que lui occasionnait sa monture. Mon ami réussit enfin à mettre la main sur le papier qu'il cherchait, et il me le passa.

— Voilà, dit-il, la liste des objets qui ont

été donnés aux Indiens en échange de ces terres. Je l'ai copiée. Il faut y ajouter quelques centaines de livres payées au gouverneur et à ses agents pour différents droits.

Je lus la liste suivante d'une voix entrecoupée par le trot de mon cheval : « Cinquante couvertures, avec cordons et garnitures jaunes ; dix pots de fer, pouvant contenir chacun quatre gallons ; quarante livres de poudre ; sept fusils ; douze livres de verroterie ; dix cordons de wampun ; cinquante gallons de rhum, vrai Jamaïque, première qualité ; une vingtaine de guimbardes et trois douzaines de tomahawks de fabrique anglaise. »

— Fort bien, Dirck, m'écriai-je en terminant, ce n'est pas trop donner pour quarante mille acres de terres situées dans la colonie de New-York. J'ose dire que tous les articles mentionnés sur cette liste ne valent pas, en totalité, plus de cent livres coloniales (250 dollars), y compris le rhum et les tomahawks de fabrique anglaise.

— Le tout a coûté 96 livres 13 schellings et 7 pences, répondit sans hésiter mon compagnon, tout en se préparant à allumer sa pipe; car rien ne l'empêchait de fumer à son aise sur une route que nous parcourions, sans grande hâte, à raison de six milles par heure.

— Voilà, dis-je, quarante mille acres de terre qui n'ont pas coûté cher. Je suppose que les fusils, le rhum et les autres articles ont été fabriqués expressément en vue des Indiens.

— Non pas, Corny; vous savez bien avec quelle honnêteté agissent les deux vieux gentlemen. Leur loyauté est aussi pure que le jour.

— Tant mieux pour eux et tant mieux pour nous. Mais que vont-ils faire maintenant de ces terres qu'ils ont achetées?

Dirck ne me fit d'abord aucune réponse. Il était en train d'allumer sa pipe, et, du moment que la fumée eût commencé à en sortir, il ne la quitta plus des yeux jusqu'à ce qu'il eut vu le tabac enflammé briller dans la cheminée. Alors il me dit :

— La première chose est de les trouver, Corny. Lorsqu'une patente a été signée et délivrée, la première chose qu'ait à faire un propriétaire, c'est de charger un individu quelconque de découvrir sa propriété. J'ai entendu parler d'un gentlemen qui a obtenu, il y a cinq ans, la concession d'un terrain de six mille acres, et quoiqu'il se soit mis chaque automne à la recherche de ce terrain, depuis ce temps-là il n'a pas encore pu le trouver. Dix mille acres, après tout, ne tiennent qu'une petite place dans les forêts qui couvrent ce pays.

— Et nos parents comptent-ils se mettre en quête de leur acquisition dès le commencement de cette saison ?

— Pas si tôt, Corny, pas si tôt. Tel était le dessein qu'avait inspiré à votre père la chaleur du sang gallois qui coule dans ses veines ; mais le mien fait les choses avec moins de précipitation. « Attendons jusqu'à l'année prochaine, a-t-il dit, et alors nous pourrons envoyer les enfants. Pendant ce temps, la guerre actuelle

aura pris une tournure, d'après laquelle nous aviserons à ce qu'il y aura de mieux à faire pour ne pas exposer leur vie. » Cette question a été longuement et fréquemment agitée entre les deux propriétaires, et il a été décidé que notre départ serait fixé au printemps de l'année prochaine.

La pensée de me mettre à la recherche des terres de mon père ne m'offrait rien de désagréable, et la perspective d'entrer un jour en possession, par héritage, de vingt mille acres de terres, ajoutées à celles de Satanstoé, n'avait en elle-même rien de bien effrayant. Nous en causâmes, Dirck et moi, tout le long du chemin, et nous nous accordâmes tous les deux à regretter que l'expédition projetée n'eût pas lieu plus tôt.

Nous nous arrêtâmes pour dîner à King's-Bridge, comptant bien souper à la ville. Tandis qu'on préparait notre repas, nous montâmes sur les hauteurs qui dominent l'Hudson, car les bords de cette belle rivière m'étaient alors

moins familiers que je ne l'aurais désiré. Mon compagnon, qui les connaissait mieux que moi, ayant eu souvent l'occasion de suivre le cours de l'Hudson, entre le village de Haverstraw et la ville, dans ses visites fréquentes à ses parents, me servit de cicerone.

— Tournez vos regards de ce côté, Corny, me dit-il, après avoir quelque temps cherché des yeux un objet éloigné ; tournez vos regards de ce côté ; voyez-vous là-bas, dans cette petite baie au-dessous de nous, une maison avec un beau jardin, au milieu d'une clairière qui s'étend jusqu'aux bords de la rivière?

J'aperçus la maison que Dirck me désignait. A la distance de deux ou trois milles, il était impossible de découvrir toute la beauté du site où elle était placée, et j'étais obligé d'admirer sur parole la description que m'en faisait mon compagnon. J'en voyais assez pourtant pour reconnaître les principaux objets qu'il avait signalés à mon attention, c'est-à-dire la clairière, le jardin et la maison. C'était un bâti-

ment construit en pierres, long, irrégulier, mais qui joignait à la solidité un air de commodité et d'aisance qui est particulier aux habitations de cette espèce. Les murs n'étaient pas blanchis à la chaux, contrairement à la coutume favorite des Hollandais de la colonie, qui semblent n'avoir de passion véritable que pour la pipe et la brosse; on leur avait laissé leur couleur naturelle, et cette circonstance contribuait à rendre les formes et les dimensions de ce bâtiment moins distinctes à première vue, qu'elles n'auraient pu être. Cependant il me fut facile de reconnaître que cette baie retirée, ces rives boisées et rocheuses, cette petite clairière habilement percée, ce jardin et d'autres beautés naturelles formaient un ensemble des plus ravissants. Je m'empressai de le dire à mon compagnon.

— A qui appartient cette maison, Dirck? lui demandai-je ensuite, et comment êtes-vous instruit de ce qui la concerne?

— C'est Lilacsbush (1), répondit-il; elle appartient au cousin de ma mère, M. Herman Mordaunt.

J'avais déjà entendu prononcer ce nom. M. Herman Mordaunt, major dans l'armée anglaise, avait épousé la fille d'un riche marchand hollandais; de là lui était venu le nom d'Herman, qu'il avait transmis à son fils avec le reste de l'héritage. Les Hollandais, par amour pour leur pays, ne manquaient jamais de désigner M. Mordaunt par son prénom; de sorte qu'il était connu dans la colonie sous les deux noms d'Herman Mordaunt. Du reste, je n'avais appris aucune particularité sur son compte, et je savais seulement qu'il passait pour riche, qu'il fréquentait la meilleure société, quoiqu'il n'appartînt pas à l'aristocratie territoriale ou politique de la colonie.

— Comme M. Herman Mordaunt est le cousin de votre mère, je suppose, Dirck, repris-je,

(1) *Lilacsbush*, bosquet de lilas.

que vous avez été à Lilacsbush, et que vous pouvez dire si l'intérieur de cette maison est aussi agréable que l'extérieur.

— J'y ai été souvent, Corny; lorsque madame Mordaunt vivait, nous avions coutume, ma mère et moi, d'aller chaque été à Lilacsbush. depuis la mort de la pauvre dame, je n'ai pas cessé de visiter cette maison de temps à autre.

— Pourquoi donc n'y allez-vous pas en ce moment pour demander à dîner au maître de la maison? Herman Mordaunt ne sera-t-il pas blessé s'il vient à apprendre qu'une personne de sa famille ou même simplement de sa connaissance, s'est arrêtée dans une auberge à deux milles de sa demeure? Ces choses-là ne se font pas, Dirck, entre gens bien élevés qui sont obligés de se prouver qu'ils connaissent les usages du monde.

— Ce que vous dites serait assez juste, Corny, si Herman Mordaunt ou sa fille était en ce moment à Lilacsbush; mais ils habitent

New-York, Crown-Street, pendant l'hiver, et ils ne viennent s'établir dans cette maison qu'après les fêtes de la Pentecôte.

—Quoi ! Herman Mordaunt est-il un si grand personnage?... Maison à la ville et maison à la campagne ! Je ne sais pas en ce cas jusqu'à quel point vous pourriez prendre la liberté de lui demander ainsi à dîner sans cérémonie.

— Cela n'a pas le sens commun, Corny ; qui a jamais hésité en voyage, à frapper à la porte d'un gentlemen? Herman Mordaunt nous aurait fort bien reçus, et j'aurais été certainement à Lilacsbush, si je ne savais pas positivement que la famille Mordaunt habite la ville dans cette saison. Demain est le premier jour des fêtes de la Pentecôte. Aussitôt qu'ils seront passés, Herman Mordaunt et sa fille Anna viendront ici pour visiter leurs rosiers et leurs lilas.

— Oh ! oh ! m'écriai-je, il y a donc une Anna avec Herman Mordaunt? Faites-moi le plaisir

de me dire quel est l'âge de cette miss Anna, monsieur Dirck.

Tout en faisant cette question, je me tournai vers mon compagnon, et je remarquai que sa belle et bonne figure hollandaise était couverte jusqu'au front de la plus vive rougeur. Il me répondit pourtant avec une certaine résolution :

— Ma cousine, Anna Mordaunt, vient d'entrer dans sa dix-septième année; et je vous dirai bien *quelque chose,* Corny.

— Parlez, je vous écoute de mes deux oreilles; parlez, mon cher, je suis tout attention.

— Anna est une des plus belles jeunes filles de la colonie; oui, et ce qui vaut mieux, elle est aussi douce et aussi bonne qu'elle est belle.

Je fus surpris de l'énergie et de l'animation avec lesquelles Dirck s'exprimait. Dirck était un garçon que je n'aurais jamais cru susceptible d'éprouver un amour bien vif; je ne m'étais

même jamais arrêté à analyser la nature de l'amitié que nous avions l'un pour l'autre. L'habitude nous avait d'abord réunis ; puis, la différence même de nos caractères avait donné à notre attachement mutuel ce stimulant qui naît ordinairement des contrastes de cette espèce. A mesure que nous avions avancé en âge, les bonnes qualités de Dirck m'avaient imposé l'estime, et la raison était entrée pour beaucoup dans mon affection pour lui. J'étais convaincu que mon compagnon serait un ami sûr et dévoué ; mais la possibilité qu'il pût être accessible à l'amour ne s'était jamais présentée à mon esprit. Même en ce moment, et malgré la surprise que me causèrent d'abord l'animation de ses traits et le feu de ses yeux, mon impression ne fut que superficielle et de peu de durée.

— Miss Anna, lui dis-je, est donc votre cousine ?

— Ma petite cousine. Le père de sa mère

et la mère de ma mère, étaient frère et sœur.

— En ce cas, j'espère que j'aurai l'honneur d'être présenté, un de ces jours, à miss Anna Mordaunt, qui vient d'entrer dans sa dix-septième année, qui est une des plus belles jeunes filles de la colonie, et qui est aussi bonne qu'elle est belle !

— Je désire que vous la voyez, Corny, et cela avant que nous retournions à la maison, répliqua Dirck, reprenant toute sa philosophie, ou plutôt tout son flegme ; mais venez, retournons à l'auberge, notre dîner doit être apprêté maintenant.

Nous ne tardâmes pas à nous mettre à table. Je dois rendre à Dirck la justice de dire qu'il fit le plus grand honneur au repas ; car, ce n'était pas chose aisée que de déconcerter son appétit. Quant à moi, selon mon habitude, je bavardai beaucoup, principalement avec notre hôtesse qui, ayant appris que j'étais le fils du major Littlepage, l'un de ses hôtes les plus fidèles et

les plus considérés, vint nous apporter elle-même le dessert, et me fit l'honneur de m'adresser la parole.

—Permettez, Mistress Light, lui dis-je à mon tour, dès qu'il me fut possible de placer un mot au milieu de l'hymne en l'honneur de Littlepage que la brave dame avait commencé, auriez-vous entendu parler, par hasard d'une famille Mordaunt, qui habite les environs?

— Si j'en ai entendu parler, Monsieur, répondit l'hôtesse! autant vaudrait me demander si j'ai entendu parler des Van-Cortland, des Phillips, des Morris, ou de tout autre habitant du voisinage. M. Mordaunt est propriétaire d'une belle maison à deux milles et demi d'ici. Ni lui, ni madame Mordaunt, au temps où elle vivait, n'ont jamais passé devant notre porte, lorsqu'ils venaient dans le pays pour faire visite à madame Van-Cortland, sans s'arrêter quelques instants et sans me laisser un schelling. La pauvre dame est morte; mais elle a laissé après elle une vivante image de ses vertus, une jeune

fille, qui est faite pour causer de grands ravages dans la colonie. C'est la modestie en personne. La dernière fois qu'elle vint ici, je lui dis qu'elle devrait être enfermée pour les vols qu'elle allait vraisemblablement commettre, sinon pour ceux qu'elle avait déjà commis. Eh bien! Monsieur, elle se troubla et rougit comme l'écaille de la plus délicate écrevisse que vous ayez jamais pu voir au moment où on la tirait de la marmite. En vérité, c'est une charmante jeune personne.

— Vous vouliez parler sans doute de vols de cœurs, ma bonne mistress Light.

— Certainement, Monsieur. Les jeunes demoiselles sont habiles à dérober les cœurs, comme vous pouvez le savoir, et sur ma parole, miss Anna deviendra une bien grande coupable à cet égard.

— Eh quels sont les cœurs qu'elle a déjà dérobés, mistress Ligth? Peut-on savoir les noms de ces soupirants?

— Mon Dieu, Monsieur, elle est trop

jeune pour en avoir fait beaucoup encore; mais attendez un an, et je répondrai à votre question.

Pendant cette conversation, il m'était facile de voir que Dirck n'était point à son aise, et je jouissais intérieurement de l'embarras de sa contenance. Mais je ne pus pas continuer ce jeu plus longtemps. Mon compagnon se leva de table et demanda les chevaux et la carte.

Il était presque nuit quand nous arrivâmes à New-York, et nous nous séparâmes aussitôt pour nous rendre chacun chez notre tante, en convenant de nous retrouver le lendemain dans la plaine de Broadway, où se célèbrent les jeux de la Pentecôte.

III.

Le lendemain, dès le matin, je fus sur pied pour parcourir la ville. Une idée singulière me poursuivait : le nom d'Anna, prononcé la veille par Dirck, avait réveillé en moi un souvenir. La première fois que je passai par New-York, en me rendant au collége, à l'âge de quatorze ou quinze ans, un des nègres de mon oncle me mena voir le cortége du maire, et rejoignit en chemin une négresse de sa connaissance, qui conduisait une charmante pe-

tite fille, à qui j'offris des gâteaux et des fruits que j'avais achetés. Le fils d'un boucher vint à passer et arracha brutalement une pomme à la jeune fille, et la fit pleurer. Je sautai sur l'agresseur, qui m'emmena dans le coin le plus voisin, ou nous nous battîmes; boxeur assez habile, grâce aux leçons du digne M. Worden, je rossai vigoureusement mon adversaire; mais, à mon retour, je ne retrouvai plus ma jeune compagne, et tout ce que je sus d'elle, c'est qu'elle s'appelait Anna.

Arrivé sur le lieu de la fête, je fus étourdi du bruit de la musique, des danses et des jeux dont la plaine retentissait. Les fêtes de la Pentecôte sont pour les nègres une sorte de saturnales. Les neuf dixièmes des nègres de la ville et du pays, à trente et quarante milles à la ronde, étaient réunis là par milliers. On les voyait jouer de toutes sortes d'instruments, chanter des chansons africaines et rire à se rompre les côtes. Tout avait l'apparence de la gaîté et de la joie, sous la forme la plus vulgaire, il est

vrai. Tous les jeux étaient mis à contribution, et l'on n'oubliait pas de boire. Cependant pas un homme n'était ivre ; il est rare de voir un nègre dans l'ivresse. Quelques nègres avaient cloué des peaux sur des billots de bois creux et frappaient dessus à coups redoublés : d'autres dansaient au son de cette musique, en montrant tous les signes d'un plaisir infini. Il y a dans notre colonie fort peu de nègres venus directement d'Afrique ; ceux-là s'étaient réunis à part et se livraient à leurs amusements nationaux. Les nègres nés en Amérique faisaient cercle auteur d'eux, les regardaient avec admiration et s'essayaient ensuite à reproduire de leur mieux ce qu'ils leur avaient vu faire.

Je venais à peine de retrouver Dirck et quelques connaissances, quand j'en fus séparé par la foule des spectateurs, et je me trouvai bientôt à côté d'un groupe de jeunes filles sous la conduite de quelques négresses à tête grise, vêtues comme des servantes de riches familles. Une de ces jeunes filles me frappa : elle avait toute

la grâce d'une jeune femme, rehaussée encore par le sourire ingénu, la gaîté insouciante et l'innocence virginale d'une jolie fille de dix-sept ans. Sa mise était simple, mais élégante; sa toilette, son air, sa tournure, ses manières, tout annonçait une personne du monde, assez âgée pour apprécier sa position, assez jeune pour jouir de tout ce tumulte. Quand elle s'approcha de moi, il me sembla que je la connaissais; et je n'eus pas plutôt entendu sa voix douce, son accent plein de gaîté, que je pensai à la jolie petite fille en l'honneur de qui j'avais boxé un garnement quelques années auparavant. Bientôt mes conjectures se trouvèrent changées en certitude.

Dans le premier moment de ma surprise, je rencontrai les yeux de la jeune fille et je me hasardai à lui faire un profond salut. Elle sourit d'abord comme quelqu'un qui croit rencontrer une connaissance ; puis elle rougit et me rendit mon salut avec politesse, mais avec ce cérémonieux qui tient les gens à distance ; puis elle

tourna la tête : ce qui m'ôta tout espoir de lui parler. A ce moment la vieille négresse qui l'accompagnait s'écria : miss Anna, voici un jeune homme que vous aurez plaisir à voir : et mon ami Dirck, qui s'avançait rapidement, serra la main de la jolie personne en l'appelant sa cousine. C'était donc Anna Mordaunt, la fille unique d'Herman Mordaunt, le propriétaire de Lilacsbush. Dirck avait vraiment meilleur goût que je n'aurais cru. A ce moment il m'aperçut, et me jetant un coup-d'œil d'orgueilleuse satisfaction, il me fit signe d'approcher.

— Cousine Anna, dit Dirck, qui n'usait jamais de circonlocution quand il pouvait prendre la voie directe, voici Cornelius Littlepage, dont vous m'avez souvent entendu parler, et pour qui je réclame une de vos plus belles révérences et un de vos plus jolis sourires.

J'étais en train de saluer et de marmotter quelque inintelligible compliment, quand la

négresse, avec la liberté des vieux serviteurs, tira sa maîtresse par la manche, et lui dit quelques mots à l'oreille. Anna rougit, se tourna vers moi, et levant les yeux sur ma figure, m'adressa le plus charmant sourire que jamais mortel ait reçu.

— M. Littlepage, dit-elle à son cousin, n'est pas tout-à-fait un étranger pour moi. Catherine le reconnaît comme un jeune homme qui m'a rendu un grand service, et si, j'ai bonne mémoire, c'est lui qui prit ma défense contre quelqu'un qui m'insultait.

— Y aurait-il eu vingt personnes au lieu d'une, miss, toute personne de cœur aurait ressenti l'insulte qui vous était faite.

— Oui, ajouta Dirck avec énergie, mettez-en vingt, trente ou cent, et ils trouveront à qui parler.

Comme nous faisions le tour de la fête, on nous apprit que, dans des baraques que nous apercevions, se trouvait une ménagerie, et dans cette ménagerie un lion. Aucun de nous n'en

avait jamais vu, car l'Amérique ne nourrit guère d'animaux féroces, et chacun s'écria qu'il ne fallait pas laisser échapper cette occasion. Nous entrâmes, et bientôt nous nous trouvâmes au premier rang, auprès de la cage du lion. Elle était grossièrement construite, et les barreaux en étaient très espacés. Un mouvement se fit dans la foule derrière nous, Anna se trouva portée tout contre la cage, et le lion, passant une patte entre les barreaux, saisit le châle dont la jeune fille était enveloppée, et l'attira violemment contre les barreaux. J'étais à côté d'Anna, et avec une présence d'esprit qui me surprend encore, j'enlevai le châle de dessus les épaules de la jeune fille, je la saisis et la déposai à une distance suffisante du lion. Tout cela fut fait si vite que la moitié des personnes présentes ne surent qu'ensuite ce qui s'était passé ; et ce qui m'étonne le plus, c'est de n'avoir pas souvenir du plaisir que j'ai dû sentir quand mon bras entourait le jolie taille d'Anna Mordaunt, et quand elle reposait sur

moi. Le gardien intervint aussitôt, et reprit le châle au lion, qui avait paru tout désappointé de n'y point retrouver la jolie propriétaire.

Anna était hors de péril avant de pouvoir comprendre l'étendue du danger : cependant cet accident l'effraya ; elle changea de couleur et fondit en larmes. Après quelques soins, elle se remit assez pour demeurer encore quelque temps à admirer son terrible assaillant. Nous la reconduisîmes à sa porte : après avoir frappé, la charmante fille se retourna vers moi et me dit en changeant de couleur et des larmes dans les yeux :

— Monsieur Littlepage, c'est maintenant seulement que je comprends tout ce que je vous dois. Tout s'est passé si vite, et j'étais si bouleversée, que je n'ai pu vous remercier. Croyez bien que je n'oublierai jamais cette matinée, et, je vous en prie, si vous avez une sœur, offrez-lui l'amitié d'Anna Mordaunt, et assurez-la que ses prières pour son frère ne

seront jamais plus sincères que les miennes.

Avant que j'eusse pu me remettre assez pour faire une réponse convenable, Anna nous salua, et entra dans la maison, un mouchoir sur les yeux.

IV.

Il était un peu tard quand je rentrai chez ma tante. Dès qu'elle m'aperçut : Cornelius, qu'avez-vous donc fait, me dit-elle, pour attirer un pareil honneur sur vous?

— Quel honneur? et que voulez-vous dire? ma chère tante.

— Herman Mordaunt est dans le salon qui vous attend. Il *vous* a demandé, *vous* particulièrement : il désire *vous* voir, il regrette que

vous ne soyez pas à la maison ; enfin il ne parle que de *vous*.

J'allai de suite au salon, et le cœur me battait bien fort en approchant du père d'Anna. Il vint à ma rencontre avec une politesse étudiée, mais il ne put maîtriser un élan de vivacité et de chaleur quand je fus près de lui.

— Mon jeune ami, me dit-il sans aucun préambule, je sais la reconnaissance que je vous dois ; je suis heureux de la devoir au fils d'un homme que j'estime autant qu'Evans Littlepage. Un loyal sujet comme lui, un honnête homme, un gentlemen de si bonne extraction et si bien apparenté ne pouvait avoir pour fils qu'un brave jeune homme capable de tenir tête à un lion pour défendre le beau sexe.

— Je ne ferai pas semblant de ne pas vous comprendre, lui dis-je, mais vous exagérez beaucoup le danger. Un lion lui-même aurait-il eu le courage de faire mal à miss Mordaunt, s'il l'avait eue en son pouvoir ?

Ce n'était pas si mal répondre pour quel-

qu'un de mon âge, et j'avoue que maintenant encore j'y pense avec quelque complaisance. Si de temps à autre il m'échappe quelque faiblesse de ce genre, que le lecteur se rappelle que je suis historien fidèle et que mon devoir est de tout rapporter.

Herman Mordaunt me quitta bientôt, après m'avoir fait ses remercîments et m'avoir invité à dîner pour le vendredi. Le soir, je racontai à mon oncle et à ma tante ce qui s'était passé.

— Si Herman Mordaunt voulait entrer dans la vie publique, dit mon oncle, il serait un personnage bien plus important qu'il n'est. Il a des talents, une grande instruction, une très belle fortune ; il est très bien apparenté dans la colonie, et même au pays, à ce qu'on dit.

— Anna est une charmante jeune personne, ajouta ma tante ; je suis bien charmée que Cornelius lui ait rendu service. Sa mère, dans le temps, était une de mes bonnes amies, ainsi qu'à ma sœur Littlepage. Vous devriez aller demander de ses nouvelles, Cornelius, vous lui

devez cette attention, après ce qui s'est passé ce matin.

On n'avait pas besoin de me presser beaucoup pour me persuader; mais jeune et embarrassé comme je l'étais, je n'aurais su comment me tirer d'affaire si Dirck, qui survint, ne s'était offert à me conduire. Je n'essaierai point de cacher ma faiblesse. A peine âgé de vingt ans, sans expérience et sans usage du monde, je fus tout confus et tout décontenancé quand j'entrai dans le salon, et je me sentis mal à l'aise pendant la première demi-heure. Anna fit un ou deux pas au-devant de moi, et, à ce que je pus voir, elle était aussi embarrassée que moi. Elle rougit en me faisant ses remercîments, en m'exprimant sa satisfaction de ce que son père m'eût trouvé chez moi pour me rendre grâce. Elle m'invita alors à m'asseoir, me présenta à la compagnie et me nomma deux ou trois des jeunes dames présentes. Toutes me firent de gracieux sourires que je pris pour des remercîments du service que j'avais rendu à leur

amie ; mais je ne pus m'empêcher de remarquer que j'étais l'objet d'un examen spécial de la part des cavaliers. Deux ou trois officiers surtout me regardèrent avec attention et très longtemps.

— Miss Anna, dit l'un d'eux, je pense que votre petit accident, qui n'a pas grande importance en lui-même, puisque vous vous êtes si bien tirée d'affaire, ne vous a pas empêchée de jouir de la fête ?

— Mon petit accident, Monsieur Bulstrode, dit Anna en secouant sa jolie tête d'un air de reproche ; mais je vous assure que ce n'est point une bagatelle pour une jeune femme de se trouver dans les griffes d'un lion.

— Votre sérieux accident alors, reprit-il, puisque vous voulez vous considérer comme une victime, n'était pas assez sérieux, cependant pour vous priver du spectacle.

— Les fêtes de la Pentecôte ne sont pas nouvelles pour moi, je les ai vues une douzaine de fois.

— Vous êtes cependant sortie pour les voir encore, dit un autre officier, avec un bataillon de ce que Bulstrode appelle l'infanterie légère.

Trois ou quatre des jeunes filles protestèrent contre la façon un peu cavalière dont M. Bulstrode les enrôlait dans l'armée. Celui-ci, sans se déconcerter, déclara qu'il espérait bien voir un jour toutes ces dames, non-seulement dans l'armée, mais encore dans son régiment. Ces mots soulevèrent des protestations aussi gaies qu'unanimes contre cet enrôlement prématuré.

Au bout d'une heure je me sentais déjà assez à l'aise pour déplacer ma chaise et regarder un tableau ou deux qui décoraient les murs et qu'on disait venus d'Europe. J'en considérais un attentivement quand M. Bulstrode s'approcha de moi. Qu'on songe que ce jeune homme avait quatre ans de plus que moi, qu'il avait étudié dans une université, qu'il était l'héritier d'un baronnet; qu'il avait vu le monde et avait

le rang de major dans l'armée, qu'il était aimable par caractère et par éducation, et bien fait de sa personne, et l'on comprendra combien il avait d'avantages sur moi. J'aurais désiré de tout cœur être hors de la présence d'Anna pour ce tête-à-tête qui ne pouvait donner lieu qu'à des comparaisons désavantageuses pour moi. Je n'eus point à me plaindre de son ton poli et plein d'égards, et cependant je ne pouvois m'ôter de l'esprit l'idée qu'il s'amusait secrètement de mon embarras.

— Vous êtes un heureux mortel, Monsieur Littlepage, me dit-il,, d'avoir eu l'occasion de rendre un si grand service à miss Mordaunt. Nous envions tous votre bonheur, tout en admirant votre courage, et je suis certain que bien des gens, dans notre régiment, vous en sauront bon gré. Miss Anna possède déjà la moitié de nos cœurs : mais il faudrait n'en plus avoir du tout pour dédaigner un tel service.

Je marmottai une réponse à moitié intelligible à ce compliment. M. Bulstrode continua :

— Je suis bien surpris, Monsieur Littlepage, qu'un homme de cœur comme vous ne se joigne pas à nous dans un temps aussi agité. On m'a dit que votre père et votre grand-père avaient servi, et que vous êtes tout-à-fait à votre aise. Vous trouverez parmi nous des gens de mérite et bien élevés, qui vous aideront à passer le temps agréablement. On attend ici de grands renforts, et si vous avez envie d'une paire d'épaulettes, je sais un bataillon où il y aura un couple de vacances, et qui viendra aux colonies. Ce serait pour moi un grand plaisir de vous aider, si vous avez du goût pour l'armée.

— Je vous remercie, lui dis-je ; mais mon grand-père, qui vit encore, et de qui dépend ma fortune, désire que je reste à Satanstoé jusqu'à ma majorité, que j'atteindrai, du reste, dans cinq ou six mois.

— Eh bien ! si alors le cœur vous en dit, comptez sur moi ; je serai toujours prêt à seconder de tout mon crédit quelqu'un qui a eu

le bonheur de rendre service à ma cousine Mordaunt.

J'appris alors que M. Bulstrode et Anna étaient cousins issus de germains, et je vis sur sur quel pied redoutable le major était dans la famille. Tout le monde était donc le parent d'Anna à un degré quelconque, excepté moi. J'eus beau scruter toute ma généalogie, je ne pus jamais trouver entre elle et moi la moindre relation de parenté qui valût la peine d'être mentionnée.

V.

Je revis plusieurs fois Anna Mordaunt, avant et après le dîner auquel j'étais invité, et dont on me fit tous les honneurs. Je me rappelle le tremblement qui s'empara de moi quand M. Mordaunt me pria de conduire sa fille à table. Je sentis mon visage s'enflammer, et c'est à peine si j'osai lever les yeux sur Anna en la conduisant: j'étais si ému que je touchais à peine le bout de ses jolis petits doigts, et ma main trembla tout le temps. Malgré ma timidité, je fis assez ample

connaissance avec elle et avec son amie intime, Mary Wallace, jeune orpheline dont Herman Mordaunt était le tuteur, et pour qui Anna avait une tendresse extrême, mêlée de confiance et de respect. Je me liai aussi avec M. Bulstrode. Il ne s'alarma point de mon assiduité dans la famille Mordaunt, et ne conçut aucune inquiétude pour ses propres projets sur Anna, et comme il était gai, d'humeur aimable et facile, nous fûmes bientôt sur un pied très amical. Cependant les jours s'écoulaient ; il me fallut songer à quitter New-York, et ce fut le cœur gros que j'allai prendre congé d'Anna et de son père.

Dirck m'a appris, me dit Herman Mordaunt, quand j'eus exposé le but de ma visite, Dirck m'a appris que vous retourniez demain à Satanstoé. Anna et son amie, miss Wallace, vont cette après-dînée à Lilacsbush, car il est grand temps d'aller voir notre jardin et nos fleurs qui sont dans tout leur éclat. Moi-même j'irai les rejoindre ce soir. Venez déjeûner avec nous

chemin faisant ; vous prendrez une tasse de café avant de partir, et en vous mettant en route à six heures, vous aurez tout le temps d'arriver à Satanstoé avant la nuit.

J'acceptai cette offre avec empressement ; j'abrégeai ma visite , et pourtant je sortis le cœur plus léger que je n'étais entré.

Dirck et moi fûmes à cheval de bonne heure le lendemain. A un mille ou deux de Lilacsbush, nous rencontrâmes Herman Mordaunt, qui était venu au devant de nous et qui nous fit prendre un petit sentier, au bout duquel était une porte. Herman Mordaunt l'ouvrit, et nous nous trouvâmes dans ses domaines. Après avoir traversé un bouquet de bois, nous atteignîmes une éminence qui dominait le cours de l'Hudson sur une grande longueur, de Haverstraw à Staten-Island , c'est-à-dire une distance de près de quarante milles. Sur l'autre rive s'élevait comme un mur la barrière des Palissades, dont les sommets ont plusieurs centaines de pieds au-dessus de l'eau. La noble rivière elle-

même, large au moins de trois quarts de mille, n'était point agitée par le moindre souffle d'air et formait une nappe large et paisible que les rayons d'un soleil ardent de mai faisaient étinceler comme de l'argent. J'ai peine à me rappeler une plus belle matinée : tout semblait s'harmoniser avec l'éclatante et tranquille grandeur de ce panorama et les riches promesses d'une nature prodigue ; les arbres étaient couverts de jeunes feuilles et de fleurs ; de toutes parts, les oiseaux faisaient leurs nids, les fleurs jonchaient la terre : tout, de près et de loin, semblait à ma jeune imagination respirer le bonheur et l'amour.

C'est ma promenade favorite à cheval, me dit Herman Mordaunt, et Anna m'accompagne souvent, car elle est bonne écuyère. Elle et Mary Wallace doivent être quelque part sur les hauteurs, car elles m'avaient promis de me rejoindre dès qu'elles seraient prêtes.

Dirck, à ce moment, poussa un cri de sauvage plaisir et partit au galop : il gravit une

colline au haut de laquelle les deux jeunes filles venaient de paraître. J'en avertis Herman Mordaunt, et nous pressâmes le pas.

Je n'avais jamais vu Anna si parfaitement jolie qu'elle me parut ce matin-là. L'exercice et le grand air avaient encore animé son teint toujours si brillant, et l'éclat répandu sur ses joues faisait ressortir davantage la vivacité de ses yeux. Il me sembla que, quoique nous fussions attendus, elle nous recevait comme des hôtes particulièrement agréables, et Mary Wallace se montra plus animée que d'habitude.

Je ne sais comment il se fit que je me trouvai à côté d'Anna, car je n'aurais vraiment pas osé m'y mettre, et je n'aurais jamais cru que je lui adresserais la parole. C'est ce que je fis pourtant : —M. Mordaunt m'a dit, miss Anna, que vous vous promeniez souvent à cheval, et je regrette que Satanstoé soit trop loin pour que nous puissions nous rencontrer quelquefois le matin. Nous avons, dans le West-Ches-

ter, des écuyères de mérite qui seraient fières de vous compter parmi elles.

— Je connais plusieurs dames sur le côté de la rivière d'Harlem, où vous êtes, et je me promène souvent avec elles, mais aucune d'elles ne se trouve dans votre voisinage immédiat. Mon père m'a dit que, dans sa jeunesse, il était allé souvent chasser à Satanstoé, et il parle toujours de vos perdrix avec grande satisfaction.

— Je sais que nos pères ont chassé ensemble, et j'espère qu'ils le feront encore. M. Bulstrode m'a promis de venir nous voir et de suivre ce bon exemple. M. Bulstrode, m'a-t-on dit, est l'héritier d'une vieille baronne et d'une fortune considérable.

— Cela est vrai. Ne trouvez-vous pas Monsieur Littlepage, que c'est beau à lui, dans une position aussi brillante, de venir si loin pour servir son roi et son pays dans une guerre aussi rude que celle des colonies?

Je fus obligé d'en convenir : mais j'aurais

désiré de tout mon cœur qu'Anna fût moins animée et moins sincère en me faisant cette question. Cependant, je ne savais encore que penser de ses sentiments pour M. Bulstrode. En effet, quand il était question du spirituel et amusant officier, elle l'entendait nommer avec un calme et une indifférence que ne partageaient pas toutes ses jeunes compagnes. J'ai à peine besoin de dire que les affaires de M. Bulstrode n'en allaient pas plus mal pour se trouver dans une colonie l'héritier d'nn baronnet. D'une façon ou d'une autre, nous sommes un peu portés à amplifier, à une telle distance de la métropole, cette supériorité accidentelle, et j'ai entendu des Anglais eux-mêmes reconnaître qu'un baronnet était un plus grand personnage à New-York qu'un duc à Londres.

— J'aime beaucoup Lilacsbush, me dit Herman Mordaunt en nous rejoignant, c'est une jolie propriété, quoiqu'il y en ait de plus belles le long de l'Hudson, sans compter celles qui se formeront de jour en jour. A ce propos, Mon-

sieur Littlepage, votre père et mon ami, le colonel Follock, ont fait, m'a-t-on dit, une grande acquisition en terres ; ils ont obtenu une patente pour un domaine considérable quelque part dans le voisinage d'Albany.

— Il ne se compose guère que de 40,000 acres en tout, et ce n'est point, autant que j'ai pu savoir, auprès d'Albany, mais à quelques quarante milles au-delà de cette ville. L'hiver prochain, Dirck et moi nous irons à la recherche de nos terres quand nous aurons tous les renseignements nécessaires.

— Alors nous pourrons nous y rencontrer. J'ai des intérêts considérables à Albany, et que j'ai trop longtemps négligés. C'était mon intention d'y aller passer une partie de la saison. Nous nous rencontrerons peut-être dans les bois.

Tout en causant, nous arrivâmes devant la maison ; et j'eus le plaisir extrême d'aider miss Mordaunt à descendre de cheval. Avant d'entrer, elle voulut me faire voir l'extérieur de la mai-

son. La cour, la maison, tous les bâtiments étaient ou remplis ou tapissés de lilas, alors en peine floraison. Leurs fleurs donnaient à la lumière je ne sais quel ton pourpre, dont le rayonnement chaux et doux se reflétait sur le teint animé d'Anna, quand elle me faisait remarquer le magique effet de ce coup-d'œil.

— Le mois où fleurissent les lilas est pour nous le plus délicieux de l'année, dit Anna en souriant de ma surprise et de mon ravissement; et nous tenons beaucoup à le passer ici. Vous conviendrez au moins, Monsieur Littlepage, que Lilacsbush est bien nommé.

— L'effet en est enchanteur; je n'ai rien vu de plus ravissant; je n'aurais jamais pensé que le simple, le modeste lilas pouvait embellir si bien une maison.

— Simplicité et modestie sont assez charmantes pour tout embellir, observa la sensible et taciturne Mary Wallace.

L'intérieur de la maison ne me plut pas moins. Il me semblait trouver partout les traces

du bon goût et de l'art d'Anna. La maison était dans le genre de Satanstoé ; mais l'ameublement en était beaucoup plus élégant. Tout était si soigné, si coquet, que je ne pouvais détacher mes regards de ce qui me retraçait la charmante habitante de ces lieux. Je ne sais ce qu'il en était, mais la porcelaine elle-même me paraissait plus riche et plus belle dans la petite main d'Anna.

Je quittai Lilacsbush éperdûment amoureux. Dès l'abord Anna avait fait une vive impression sur moi ; maintenant cette impression avait pénétré au-delà de l'imagination : elle avait remué profondément le cœur. Peut-être fallait-il la voir dans le calme de son intérieur pour que ses charmes exerçassent tout leur empire. A New-York, je ne la voyais que dans les réunions, entouré d'admirateurs et de jeunes filles de son âge ; et on avait plus rarement occasion d'observer l'influence de son caractère, de ses sentiments sur ses manières. Cependant, quand Mary Wallace était avec elle, elle avait

sans cesse occasion de témoigner son affection; et toute l'amabilité de son caractère ressortait sans effort et sans affectation. Anna ne parlait jamais à son amie sans qu'un changment sensible n'eût lieu dans ses manières. Le ton de sa voix respirait l'attachement ; la confiance brillait dans ses yeux, sa contenance, son air de déférence et de tendre docilité trahissaient l'estime et le respect. Mary Wallace était de deux ans plus âgée qu'Anna ; cette différence d'âge, jointe à son caractère sérieux et à la réserve que lui commandait sa position d'orpheline, la mettait en droit d'attendre ces égards de son amie : du reste, leur affection venait du fond du cœur, et il était impossible de voir deux jeunes filles plus sincèrement et plus étroitement unies.

La passion prenait si bien le dessus, que j'en oubliais déjà cet excellent Dirck, l'attachement qu'il avait laissé paraître pour Anna, ses prétentions antérieures aux miennes et ses chances de succès. J'avais remarqué la grande esti-

me et les égards d'Herman Mordaunt pour Dirck. La parenté pouvait compter pour quelque chose ; et le père d'Anna avait pu calculer les avantages d'une telle alliance. Le colonel Follock passait pour riche, et en ce temps-là on pouvait compter les gens riches dans la colonie, et le fils, outre sa belle et virile figure qui promettait en lui un jeune Hercule, avait un excellent caractère et une bonne réputation. Cependant, cette idée ne me troubla jamais, tandis que Bulstrode me causa tout d'abord de vives inquiétudes. Je vis tous ses avantages ; je me les exagérai même, tandis que ceux de mon intime ami ne m'alarmèrent pas. Peut-être si l'idée d'une rivalité avec Dirck se fût présentée plus souvent et plus distinctement à mon esprit, un sentiment de générosité m'aurait-il déterminé à temps à tourner ailleurs ma pensée et à lui laisser le champ libre. Mais après cette matinée à Lilacsbusch, il était trop tard pour un pareil sacrifice, et je me mis en route côte à côte avec Dirck, aussi oublieux de son amour

pour Anna que s'il n'eût jamais songé à elle. Rien, même l'héroïsme, ne pouvait plus me détacher d'Anna Mordaunt.

VI.

Nous arrivâmes à Satanstoé un peu tard, et nous fûmes reçus à bras ouverts. Mon excellente mère était ravie de me voir de retour après une absence si longue et si périlleuse, quand elle songeait que j'avais passé quinze jours entiers au milieu des délices et des tentations de la capitale. Je vis des larmes dans ses yeux, tandis qu'elle m'embrassait à plusieurs reprises, et je sentis la chaleur de ses doux

embrassements, quand elle me pressait sur son sein, dans sa joie maternelle.

Il me fallut rendre compte de tout ce que j'avais fait : raconter les fêtes de la Pentecôte, une représentation théâtrale où j'étais allé, ma visite à la ménagerie. Je n'ouvris pas la bouche cependant sur les Mordaunt, jusqu'après le départ de Dirck ; encore fallut-il que je fusse questionné par ma mère. Un matin que j'étais dans ma chambre, essayant, tant bien que mal, de faire un sonnet, mon excellente mère entra, et vint s'asseoir près de ma table. Elle tricotait en même temps, car elle n'était jamais oisive, et ne prenait de repos que le soir en s'endormant. Ma mère, que le ciel la bénisse, était encore fraîche et belle ; je vis, au paisible sourire qui était sur ses lèvres, qu'elle avait dans l'esprit quelque chose qui était loin de lui déplaire, et j'attendis, avec quelque curiosité, qu'elle parlât. Pauvre mère, comme elle s'oubliait elle-même ! Sa vie entière, c'était tout ce qui avait le rapport même le plus éloigné

avec mes espérances, mon avenir et mon bonheur.

— Finissez d'écrire, mon enfant, dit-elle ; car instinctivement j'avais essayé de cacher le sonnet ; finissez d'écrire : je ne dirai rien jusqu'à ce que vous ayez fini.

— C'est fini maintenant, ma mère ; c'était seulement quelques vers que j'essayais de transcrire ;... vous savez... que je transcrivais seulement.

— J'ignorais que vous fussiez poète, Cornélius, dit-elle en souriant avec encore plus de complaisance ; savez-vous que c'est quelque chose d'être la mère d'un poète !

— Moi ! moi ! un poète, ma mère ! Je deviendrais plus vite un maître d'école qu'un poète. Oui, vraiment, il me serait plus facile de devenir Jason Newcome lui-même, le maître d'école du comté, que de soupçonner seulement que je puisse devenir poète.

— Allons, bien ! n'y pensons plus, on ne devient pas poète, j'imagine, les yeux ouverts.

Mais qu'est-ce que j'apprends? que vous avez sauvé une jeune et jolie dame de la gueule d'un lion, quand vous étiez à la ville, et pourquoi n'ai-je appris tous ces détails que par M. Newcome?

Ma figure devait être pourpre, car je sentais le feu me brûler les joues, et ma mère souriait de plus en plus. Parler? Oh! je n'aurais pas parlé, même pour obtenir d'Anna un pareil sourire.

— Mon Dieu, Cornélius, de quoi êtes-vous si honteux d'avoir arraché une jeune dame à un lion, ou d'être allé chez son père recevoir les remercîments de la famille? Les Mordaunt sont une famille que tout le monde aurait du plaisir à voir. Le combat entre le lion et vous a-t-il été acharné, mon enfant?

— Acharné, ma mère! M. Newcome est un grand fabricant de miracles, et il change les taupinières en montagnes. Au lieu de la gueule d'un lion, mettez ses griffes, et au lieu d'une jeune dame, son châle.

— Soit, son châle, mais enfin il était sur ses épaules, et on ne l'en aurait pas débarrassée à temps pour la sauver sans votre courage et votre présence d'esprit.

— Comme vous voudrez, ma mère. J'ai rendu un petit service à une charmante jeune dame ; elle et son père m'ont fait des politesses, comme cela était naturel. Herman Mordaunt est une personne bien connue, et comme vous dites, sa famille est une de celles qu'on peut être fier de fréquenter ; oui, et heureux aussi.

— Comme cela se trouve, Cornélius, dit ma mère à demi-pensive et comme se parlant à elle-même : vous êtes un fils unique, et Anna Mordaunt est aussi fille unique ; Dirck Follock me l'a souvent répété.

— Dirck vous avait donc souvent parlé d'Anna Mordaunt auparavant ?

— De temps en temps. Il est son parent, vous savez. Vous aussi, du reste, si vous ne l'ignorez pas.

— Moi, moi, parent d'Anna Mordaunt, et sans l'être de trop près?

Ma mère sourit de nouveau, tandis que je restais tout honteux de ma vivacité. Je crois qu'un soupçon de la vérité au sujet de ma naissante passion entra dès ce moment dans l'esprit de mon excellente mère.

— Certainement vous êtes son parent, Cornélius, et je vais vous dire comment. Ma trisaïeule Alida Van der Heyden était cousine germaine de la trisaïeule d'Herman Mordaunt par sa mère qui était une Van-Kleeck; vous voyez bien que vous êtes le parent d'Anna.

— Oui, ma mère, juste assez pour être à l'aise chez son père, et pas assez pour rendre la parenté importune.

— On dit, mon enfant, qu'Anna est une charmante personne.

— Si la beauté, la modestie, la grâce, l'amabilité, le courage, le jugement, la délicatesse, la vertu et la piété suffisent à rendre charmante

une jeune personne de dix-sept ans, oui, ma mère, Anna est charmante !

— Mon excellente mère parut surprise de cet élan de chaleur, mais elle sourit avec plus de complaisance que jamais. Cependant, au lieu de poursuivre cette conversation, elle changea de sujet et se mit à parler du temps. J'imagine qu'avec son instinct de femme, elle en avait appris assez pour le moment.

L'été succéda bientôt au mois de mai qui avait été si décisif pour moi, et je cherchai bien, inutilement du reste, des distractions dans les champs. Anna était toujours avec moi, son image me suivait partout où j'allais. Aussi, quel bonheur ce fut pour moi, quand Dirck, dans une de ses visites périodiques à Satanstoé, me proposa, vers le milieu de l'été, d'aller à cheval rendre une visite à Lilacsbush ! Il avait prévenu de notre arrivée, et nous y passâmes une journée délicieuse. Cette visite nous fut rendue vers le mois de septembre, et je pris alors

congé d'Anna, pour plusieurs mois, qui me furent bien longs et bien pénibles.

L'année 1757 fut mémorable pour les colonies par les progrès de la guerre. Montcalm s'était avancé jusqu'à l'extrémité du lac George et avait pris le fort William-Henri, dont la garnison avait péri dans un affreux massacre. Cette tentative audacieuse avait mis le Champlain au pouvoir de l'ennemi, et le poste imprenable de Tycondéroga avait reçu une formidable garnison. Les affaires politiques de la colonie prenaient une couleur de plus en plus sombre, et l'on sentait qu'il fallait faire un grand effort pour réparer de telles pertes. On annonçait de grands renforts d'Angleterre et des levées considérables dans les colonies elles-mêmes. Lord Loudon devait retourner en Angleterre et être remplacé dans le commandemént général par un vétéran du nom d'Abercombrie. Des régiments ne tardèrent pas à arriver des Indes-Occidentales; et celui auquel appartenait Bulstrode fut envoyé de New-York à Albany.

VII.

L'hiver touchait à sa fin, et j'avais accompli ma vingtième année. Mon père et le colonel Follock qui, cet hiver, était venu plus souvent que de coutume fumer avec lui, commencèrent à parler du voyage que Direk et moi devions faire en quête de la concession. On se procura des cartes, on fit des calculs, et chaque membre de la famille ouvrit son avis. Je dois avouer que la vue du large et vieux parchemin qui repré-

sentait la concession de Mooseridge (1), ainsi nommée d'un renne que les arpenteurs y avaient tué, éveilla dans mon esprit quelques sentiments d'avidité. On y voyait des rivières errant entre les collines et dans les vallées, de petits lacs, enfin tous les indices géographiques d'une belle propriété qu'un bon arpenteur avait pu imaginer pour rendre le tout agréable à l'œil et riche de promesses. Aujourd'hui je serais moins prompt à m'enflammer. Je sais tel de mes amis de New-York à qui il est arrivé d'acheter, sur la foi d'une carte, une étendue considérable de terres. Arrivé sur sa propriété, il fut fort surpris de n'y pas trouver le moindre filet d'eau et alla chercher querelle au géomètre dont les cartes étaient sillonnées de rivières, lui demandant pourquoi il avait marqué tant de cours d'eau là où il n'y en avait pas un seul. Pourquoi, lui dit l'autre, mais qui diable a jamais vu une carte sans rivières? Alors j'étais

(1) Montagne du Renne.

plein de confiance. C'était beaucoup déjà d'être l'héritier de Satanstoé, c'était bien plus encore d'être, de moitié avec Dirck, le propriétaire de ces vastes plaines, de ces riches vallées, de ces cours d'eau rapides, de ces lacs pittoresques. En un mot, les Littlepage étaient devenus les maîtres de ce qui pouvait s'appeler une *terre*. Dans notre façon de parler à New-York, 6 ou 800 acres ne constituent pas une terre ; à peine donne-t-on ce nom à une propriété de deux à trois mille acres : dix, vingt et à plus forte raison quarante mille acres peuvent recevoir le titre de terre.

Le premier point mis en discussion fut de savoir comment Dirck et moi nous nous rendrions à Mooseridge. Nous pouvions attendre que la rivière dégelât, et nous embarquer sur un des sloops qui font le voyage de New-York à Albany. Mais on objecta que l'armée réclamerait sans doute tous les moyens de transport, qu'il faudrait attendre trop longtemps pour dépendre encore des allées et venues des quartiers-

maîtres et des fournisseurs. Mon grand-père secoua la tête quand on en parla.

— Cornélius, ayez le moins possible à faire à ces gens-là, me dit le vénérable vieillard, dont les cheveux étaient devenus tout blancs, qui ne portait pas sa perruque la moitié du temps, et se contentait d'un bonnet de nuit et de sa robe de chambre jusqu'à ce que le dîner fût annoncé, car alors il sortait invariablement de sa chambre, habillé en gentleman; ayez le moins possible affaire à cette engeance, mon enfant. L'argent est ce qu'ils cherchent et non l'honneur. Ils vous traiteront comme un baril de bœuf salé, ou un sac de pommes de terre, si vous tombez entre leurs mains. Si vous faites route avec l'armée, mettez-vous avec les vrais soldats, et par dessus tout évitez les fournisseurs.

Il fut décidé que nous partirions en traîneau avant la fonte des neiges, ce qui nous permettrait d'atteindre Albany en trois jours. Les considérations économiques eurent ensuite leur

tour, et l'on arrêta le plan suivant qui me paraît encore un modèle de prudence et de jugement. On savait à la maison que le service de l'armée réclamerait beaucoup de chevaux, et des provisions de toutes sortes. Nous avions en ce moment à Satanstoé plusieurs chevaux de trait qui avançaient en âge, quoiqu'en état de servir et excellents pour une campagne. Le colonel Follock en avait du même genre, et quand la cavalerie des deux domaines fut réunie dans notre cour, le nombre de ces animaux vénérables s'éleva à quatorze. Cela faisait juste trois attelages à quatre chevaux, plus deux chevaux pour une charge plus légère. On répara ou on acheta de vieux traîneaux de charge ; et Jaap, le nègre attaché à mon service, fut envoyé en avant avec deux autres nègres, à la tête de ce que mon père appelait la brigade des traîneaux ; ceux-ci furent chargés du porc salé et de la farine des deux familles. La guerre avait fait monter le prix de ces deux articles, et comme on n'avait point encore vendu les cochons tués

à Noël, il fut décidé que Dirck et moi, destinés comme nous l'étions à acheter et à vendre pour le compte des deux familles, ne pouvions débuter d'une façon plus utile à nous-mêmes et à nos parents. Les nègres emportaient avec eux la provende pour leurs chevaux, les provisions et le cidre nécessaires à leur propre consommation. Ainsi faisaient du reste tous les propriétaires.

Quand tout fut prêt, nous eûmes à entendre force bons avis de tous nos amis avant de nous lancer dans le monde. Ce que le colonel Follock dit à Dirck, celui-ci ne me l'a jamais répété, mais voici presque mot pour mot les avis que me donna mon père. La scène se passa dans une petite pièce que mon père appelait son office, et que Jason, le pédagogue, nommait son étude.

— Cornélius, dit-il en me tendant un petit paquet de papiers, voici la note de tout ; vous ferez bien de la consulter avant de rien vendre. Voici des lettres d'introduction auprès de quel-

ques officiers dont je désire que vous cultiviez la connaissance. Celle-ci en particulier est pour mon vieux capitaine Charles Merreweter, qui est maintenant lieutenant-colonel et commande un bataillon dans le Royal-Américain. Il vous sera très utile, je n'en doute pas, tant que vous serez avec l'armée. Le porc, m'a-t-on dit, quand il est de bonne qualité comme celui que vous emportez, vaut trois demi joés le baril, et vous pouvez en demander ce prix-là. Si le hasard ou l'amitié du colonel Merreweter vous procure une invitation à la table du commandant en chef, j'espère que vous ferez honneur à la fidélité des Littlepage. Ah! voici pour la farine, elle doit valoir en ce temps-ci deux demi-joés le baril. Je vous ai mis une lettre ou deux pour quelques-uns des Schuyler avec qui j'ai servi quand j'avais votre âge. Ce sont des gens du plus haut rang, rappelez-vous le, qui comptent parmi les premières familles des colonies; ils ont dans les veines du bon vieux sang des Van-Cutland, et sont en bonnes rela-

tions avec les Rensselaer. Ah ! si quelqu'un d'entre eux vous demande le prix du baril de langues que vous trouverez marqué d'un L....

— Quelqu'un d'entre eux, mon père, des Schuyer, des Cortland ou des Rensselaer?

— Mais non, quelqu'un des vivandiers ou des fournisseurs, voulais-je dire. Vous pourrez leur dire qu'elles ont été préparées à la maison et que vous osez les recommander comme dignes de la table du commandant en chef lui-même.

Telles sont les instructions que mon père me donna en partant. Celles de ma mère furent toutes différentes.

— Cornélius, mon cher enfant, me dit-elle, ce voyage va être décisif pour vous. Non-seulement vous allez bien loin de la maison, mais dans un pays où vous aurez beaucoup à voir. J'espère que vous vous rappelerez ce qu'on a promis en votre nom au baptême, et aussi ce que vous devez à votre bonne renommée et à celle de la famille. Les lettres que vous empor-

tez vous introduiront dans la bonne compagnie, et c'est un grand point pour un jeune homme. Je désire, Cornélius, que vous cultiviez la société de femmes estimables; notre sexe exerce une grande influence sur la conduite des jeunes gens de votre âge, et votre bonne conduite, la conservation de vos principes dépendent beaucoup de la fréquentation de femmes vertueuses.

— Mais, ma mère, si nous faisons la campagne avec l'armée, comme le désirent mon père et le colonel, il ne nous sera pas possible de fréquenter beaucoup les dames.

— Je parle du temps que vous passerez à Albany ou aux environs. Je ne pense pas que vous trouviez des dames du monde à Mooseridge, et si vous marchez réellement avec les troupes, quoique je ne voie pas la nécessité pour vous de faire un seul pas avec elles, puisque vous n'êtes pas soldat, je ne suppose pas que vous trouviez beaucoup de femmes respectables dans le camp. Profitez de toutes les occasions qui

s'offriront de pénétrer dans la bonne compagnie. Je vous ai procuré une lettre pour madame Schuyler, qui est, m'a-t-on dit, au-dessus de toutes les dames d'Albany. Vous devez aller la voir, et, si vous ne lui portiez pas cette lettre, je le mettrais sur votre conscience. Il est possible aussi qu'Herman Mordaunt....

— Herman Mordaunt et Anna, ma mère.

— Je parlais d'Herman Mordaunt lui-même, et non pas d'Anna, mon enfant, répondit ma mère en souriant, quoique Anna doive être avec son père. Ils ont quitté New-York pour aller à Albany, il y a deux mois, à ce que m'écrit ma sœur de New-York, et ils doivent passer l'été dans le nord. Maintenant, écoutez ceci, mon enfant, quoique je ne redoute pas pour vous la comparaison avec aucun jeune homme des colonies. Oui, quoique votre propre mère, je crois pouvoir vous dire cela.

— Qu'est-ce donc, ma mère, je vous en prie, dites-le ; de quoi s'agit-il ? mais qu'est-ce donc, ma bonne mère ?

— Votre tante ajoute qu'il se dit dans la ville, par un petit nombre de personnes, il est vrai, mais enfin qu'il se dit, qu'Herman Mordaunt n'est allé à Albany avec sa fille que pour y retrouver le 25e régiment, dans lequel sert le fils d'un baronnet qui lui est un peu parent, et à qui il désire faire épouser Anna.

— Je suis désolé que ma tante ajoute foi à une aussi méprisable médisance, m'écriai-je avec indignation. Je parie ma vie qu'Anna Mordaunt n'a jamais eu une pensée aussi indélicate.

— Personne ne l'attribue à Anna; mais les pères ne sont pas les filles, Cornélius, pas plus que les mères : je puis le dire, moi qui n'ai qu'un fils. Herman Mordaunt a pu penser à tout cela sans qu'Anna en soit moins innocente et moins délicate.

— Et comment les nouvellistes de ma tante savent-ils ce qui se passe dans le cœur d'Herman Mordaunt?

— Comment? je suppose qu'ils le jugent d'a-

près eux-mêmes, mon fils ; c'est le moyen ordinaire de mettre le doigt sur les fautes d'autrui, quoique je pense qu'on arrive rarement à découvrir ses vertus par le même procédé.

— Bien ! ils jugent autrui d'après eux-mêmes ! Ce peut être le moyen ordinaire ; mais est-il infaillible ?

— Non certainement, mon enfant ; on a pu se tromper, et nous devons être d'autant moins disposés à mal juger Anna, que vous êtes son parent, puisque la trisaïeule de son père...

— Ne me parlez plus de trisaïeule, ma bonne, mon excellente mère. Je ne veux plus avoir de secret pour vous ; si Anna Mordaunt ne veut pas devenir votre fille, vous n'en aurez jamais.

— Ne dites pas cela, Cornélius, je vous en prie, s'écria ma mère fort alarmée. Songez qu'on ne peut pas disputer des goûts ; un officier est un formidable rival, et après tout, ce M. Bulstrode, comme je crois que vous l'appelez, peut plaire à Anna aussi bien qu'à son

père. Ne dites pas une chose si cruelle, je vous en supplie, mon cher enfant, mon bien aimé Cornélius.

— Il n'y a pas une minute, ma mère, vous prétendiez ne redouter pour moi la rivalité d'aucun jeune homme de la province.

— Sans doute, mon fils ; mais c'est une chose si différente de vous voir passer toute votre vie comme un vieux célibataire sans affections et sans confort. Il y a dans le comté cinquante jeunes femmes que je voudrais vous voir épouser plutôt que d'être témoin d'un tel malheur.

— Bien, ma mère, mais n'en parlons plus. Est-il vrai que notre pasteur, M. Worden, fasse le voyage avec nous?

— Non-seulement M. Warden, mais M. Jason Newcome, le maître d'école, qui veut devenir propriétaire dans le nord. Nous ne savons comment nous ferons pour nous passer de M. Worden, mais il se sent appelé à suivre l'armée où il y a si peu de chapelains, et dans la guerre, les âmes sont appelées si soudainement à ren-

dre leurs comptes, qu'on ne peut guère refuser de le laisser aller.

Pauvre et confiante mère ! Quand je songe au passé et que je me rappelle la façon dont M. Worden s'acquitta de sa mission, je ne puis m'empêcher de sourire du naturel confiant des femmes.

Le premier mars 1758, nous quittâmes Satanstoé avec quelque fracas. L'attelage appartenait moitié aux Littlepage et moitié aux Follock, chaque famille ayant fourni un cheval. Le traîneau, vieux serviteur repeint à neuf pour la circonstance, appartenait au colonel, et en langage commercial était consigné à Dirck pour être vendu au terme du voyage. L'extérieur était peint en bleu de ciel : l'intérieur était vermillon, couleur qui était et qui est encore fort en vogue pour les traîneaux ; d'autant plus, assurent les vieilles gens, qu'elle est plus chaude. Pour moi, j'avoue avoir eu tout aussi froid aux pieds dans un traîneau vermillon que dans un traîneau bleu, quoiqu'on regarde cette

couleur comme particulièrement froide pour les pieds.

Nous voyageâmes rapidement, et le matin du quatrième jour, nous atteignîmes Albany. Nous nous arrêtâmes un moment à quelque distance de la ville pour nous faire brosser afin d'entrer dans Albany comme des gentleman. Jason alla beaucoup plus loin. Suivant ses idées de Yankie, un homme devait mettre en voyage ses plus beaux effets, et, à notre grande surprise, pendant que nous déjeûnions, nous vîmes apparaître le maître d'école en culotte noire avec des bas de laine rayée, de larges boucles plates sur ses souliers et l'habit vert pois, à moi bien connu, qu'il réservait religieusement pour les grands jours et les dimanches. Il avait mis de côté paletot et manteau pour entrer en ville dans tout son éclat. Heureusement pour lui, le temps était doux, et un brillant soleil envoyait quelques chauds rayons sur l'habit vert-pois pour empêcher son sang de se figer.

Nous n'étions plus séparés d'Albany que par

l'Hudson. Je dois avouer qu'aucun de nous n'aimait l'idée de traverser l'Hudson sur la glace dans un traîneau chargé, et cela au mois de mars. Il n'y a point chez nous de rivières qu'on franchisse ainsi ; le froid n'était pas assez grand pour nous rassurer, et nous ressentions tout ce qu'éprouvent, en pareil cas, les gens inexpérimentés. Je dois à Jason la justice de dire qu'il montra en cette circonstance plus de bons sens pratique qu'aucun de nous, et que nous nous réglâmes sur son avis. Quant à M. Worden, au contraire, rien ne put le décider à s'aventurer sur la glace dans un traîneau, ou près d'un traîneau, malgré tous les raisonnements de M. Jason.

— Voyez donc, lui dit-il, révérend M. Worden (Jason, en sa qualité de Yankie, n'oubliait jamais le titre de personne), vous n'avez qu'à tourner les yeux sur la rivière pour voir qu'elle est couverte de traîneaux tout près de nous et au loin. Il y a une route qui vient du sud et une du nord, et si la croisière se dirige vers la ville,

cela indique plutôt un passage qu'un endroit dangereux. A mon avis, les gens du pays doivent savoir s'il y a danger ou non.

Quelque évident que fût ce raisonnement, le révérend M. Worden nous fit arrêter pour descendre à terre et traverser la glace à pied. Jason lança une allusion ou deux sur la foi et ses mérites, tout en se réduisant au simple habit vert-pois, et en écartant tout ce qui pouvait cacher sa splendeur. Dirck et moi gardâmes résolument nos places, ayant soin pourtant de diriger notre traîneau là où nous en apercevions d'autres. M. Worden s'effraya encore de suivre le sentier battu, et jugeant qu'il n'y avait pas plus de sécurité à marcher à côté d'un traîneau qu'à rester dedans, il s'écarta de la route et coupa diagonalement la rivière en se dirigeant vers les quais de la ville.

Il me sembla que ce jour était jour de fête pour la jeunesse et les oisifs : les traîneaux se succédaient rapidement, remplis de jeunes gens et de dames, tous animés et pétillants de

joie, dans l'enivrement de la gaîté et de la jeunesse. Le tintement des clochettes, cette activité et ce mouvement, le rire et la gaîté, l'ensemble enfin de cette scène si animée, dépassaient tout ce que j'avais vu dans ce genre. Nous avions presque franchi la rivière, quand un traîneau, plus élégant que tous les autres, descendit de la rive et passa près de nous comme une comète. Il était rempli uniquement de dames, à l'exception d'un seul cavalier, qui se tenait debout sur le devant et qui conduisait. Je reconnus Bulstrode, et parmi les cinq ou six visages souriants dont les yeux étaient tournés de notre côté, j'en reconnus un que je ne pouvais oublier, celui d'Anna Mordaunt. Le traîneau passa comme un météore ; mais je ne pus m'empêcher de tourner la tête pour le suivre des yeux. Ce mouvement me rendit témoin des conséquences de la détermination de M. Worden. Un traîneau venait dans la même direction que nous, les personnes qu'il contenait, voyant un ecclésiastique à pied sur la glace, détournèrent

le traîneau et s'approchèrent de lui au galop pour offrir par politesse une place à un homme de sa sainte profession. Notre théologien entendit les clochettes, et effrayé à l'idée d'avoir un traîneau si près de lui, il prit la fuite à toutes jambes, poursuivi par le traîneau aussi vite que les chevaux pouvaient aller. Tout le monde de s'arrêter et de s'ébahir à la vue de cette lutte étrange, jusqu'à ce que poursuivant et poursuivi eussent atteint le rivage, M. Worden complètement essoufflé, comme on peut bien penser.

Nous arrivâmes au bord presque en même temps. Le fuyard et ses persécuteurs se regardaient avec un égal étonnement. Le traîneau contenait deux jeunes gens de bonne mine, qui parlaient anglais avec un léger accent hollandais, et trois jeunes dames dont les brillants yeux noirs exprimaient la surprise mêlée à l'envie de rire. Voyant que nous étions tous étrangers et que nous réclamions le fugitif comme un des nôtres, un des jeunes gens leva son cha-

peau d'un air respectueux, et nous demanda très poliment :

— Qu'avait donc le digne ecclésiastique pour courir si fort?

— Courir? dit M. Worden, dont les poumons semblaient deux soufffets de forge; courir, et qui ne courrait pas pour ne pas être englouti?

— Englouti ! dit le jeune Hollandais en jetant les yeux sur la rivière, comme pour voir si la glace était déjà en mouvement; et qui faisait croire au révérend qu'on court pareil danger?

Comme les soufffets de M. Worden allaient toujours leur train, j'expliquai aux jeunes Albaniens notre inquiétude à l'idée de passer une rivière sur la glace, et le motif de la frayeur de M. Worden et de sa course précipitée. Ils écoutèrent mes explications dans un silence respectueux, tout en se lançant quelques coups d'œil à la dérobée, et les dames mêmes eurent quelque peine à s'empêcher de rire. Il nous quittèrent en nous demandant pardon de la méprise. Tel fut l'évènement qui signala notre entrée à

Albany. Nous espérions qu'il serait bientôt oublié, mais nous comptions sans notre hôte. L'histoire de la chasse au révérend fut racontée par les témoins de la scène, et probablement fort embellie; et M. Worden fut bientôt connu dans tout le pays par le nom du *Révérend Longues-jambes*.

VIII.

Albany est une ville entièrement hollandaise : l'architecture des maisons l'indiquait assez et nous n'entendîmes guère parler que le hollandais dans les rues : les mères querellaient leurs enfants en hollandais, et, du reste, cette langue s'y prête merveilleusement ; les nègres chantaient des chansons hollandaises, les passants s'appelaient en hollandais : bref, le hollandais nous cornait aux oreilles. Après avoir trouvé une auberge et y avoir déposé nos effets,

Dirck et moi, nous nous mîmes en quête d'un jeune homme nommé Guert Ten Eyck, appartenant à une des meilleures familles d'Albany. Nous lui étions recommandés, et je ne sais si Dirck ou moi, ou peut-être tous les deux, ne lui étions pas parents, à la hollandaise, il est vrai, c'est-à-dire au douzième ou quinzième degré. Nous comptions sur lui pour nous aider à vendre notre cargaison. Il s'y prêta de la meilleure grâce et s'offrit de nous conduire tout de suite chez un fournisseur de ses amis. Chemin faisant, il nous exhorta à ne point craindre de surfaire, car, en fin de compte, dit-il, c'est le roi qui paie.

— Les riches acheteurs doivent bien payer, ajoutait-il ; je vous dirai encore, comme chose utile à savoir, que des ordres sont arrivés, pas plus tard qu'hier pour faire faire autant d'achats que possible en ce genre. Proposez attelage, traîneau et harnais en bloc aux gens du roi.

Il se trouva que le nom de mon père était

bien connu du fournisseur. Grâce à cette circonstance et aux bons offices de Guert Ten Eyck, je me défis immédiatement et à un prix très avantageux de tout ce que j'avais apporté à Albany. Dirck et moi nous nous trouvâmes en un rien de temps débarrassés de la responsabilité commerciale, aussi nouvelle qu'importune, qui pesait sur nous.

Nous fîmes nos remercîments à notre nouvelle connaissance, dont la cordialité et le naturel aimable et facile nous charmaient : prouvez-moi votre reconnaissance, nous dit-il; quelques gentleman de mes amis, qui sont dans l'habitude de souper ensemble pendant l'hiver, se réunissent ce soir pour célébrer la fin de la saison ; permettez-moi de compter sur vous. Nous nous réunissons à neuf heures, nous soupons à dix, et nous nous séparons à minuit régulièrement avec tout le calme et toute la prudence désirables.

Il y avait quelque chose de si franc et de si cordial, de si simple et de si peu apprêté, dans

cette invitation, que nous ne sûmes comment la refuser. Je remerciai M. Guert Ten Eyck pour moi et mon ami.

— Comment ? votre ami, me dit-il, mais vos amis. Vous aviez avec vous un ecclésiastique : il a l'air d'un bon enfant, et peut bien nous aider à manger un dindon et avaler un verre d'excellent madère. Je compte sur lui. On dit qu'il a pris de l'exercice aujourd'hui, cela lui aura ouvert l'appétit.

— Oh ! M. Worden, lui dis-je, est homme de bonne compagnie, et qui tient bien sa place à table. Je lui ferai part de votre invitation, et je tâcherai de le déterminer.

— Bien, reprit Guert, quand on veut bien, on peut toujours. J'irai à votre auberge savoir des nouvelles de votre négociation. Adieu, mon cher Monsieur Littlepage, soyons bons amis ; j'aime votre physionomie, et mon œil me trompe rarement en pareil cas.

De retour à l'auberge, j'y trouvai M. Worden, et je vis que l'idée d'un souper agréable

ne déplaisait pas au missionnaire. Cependant il eut des scrupules, d'autant plus qu'il n'avait pas encore vu son confrère de la paroisse Saint-Pierre, et ne connaissait pas son genre d'esprit; il désirait officier pour lui le dimanche suivant en présence des principaux personnages de la ville : il lui avait écrit à ce sujet. Heureusement le recteur de Saint-Pierre ne tarda pas à arriver; en cinq minutes, les deux révérends se serrèrent la main, furent au courant l'un de l'autre, échangèrent des promesses de sermons, et devinrent les meilleurs amis du monde. M. Worden fut prévenu qu'il aurait un couvert mis dans le fort avec le chapelain. M. Worden trouva encore moyen de glisser, entre parenthèses, dans la conservation, la question suivante :

— La famille Ten Eyck est-elle considérée à Albany?

— Très considérée; elle jouit de l'estime universelle. Ainsi, je puis compter sur vous, mon

cher M. Worden, pour m'aider pendant le service du matin et celui du soir.

— Faites vos arrangements en conséquence, mon cher confrère. Je suis tout frais et j'ai apporté bon nombre de sermons, ne sachant pas ce que j'aurais de besogne avec l'armée Cornélius, me dit-il, en même temps à voix basse, vous pouvez dire à vos nouveaux amis de me compter parmi leurs convives, et, ma foi, faites-leur entendre que je ne suis pas un de vos puritains.

A dîner, M. Worden remarqua que le fonds du repas se composait de venaison, et que la venaison étant de digestion facile ne ferait pas grand tort au souper. Il nous engagea à nous en tenir au gibier, et paya d'exemple. Je l'imitai, mais il y avait certains plats hollandais d'un attrait trop puissant pour Dirck, et quant à Jason, il jeta son dévolu sur certain hâchis et n'en démordit pas qu'il ne l'eût complètement expédié.

Nous sortions de table quand je vis arriver

Guert Ten Eyck qui me prit par le bras pour me faire faire un tour de promenade en me disant : allons, voici l'heure où les jeunes dames sortent de chez elles pour faire en traîneau leur promenade du soir.

— Je suppose que les dames d'Albany sont remarquables par leur beauté, monsieur Ten Eyck, dis-je à mon compagnon dans le dessein de me montrer poli envers une personne qui avait tant de prévenances pour moi. Le petit nombre de celles que j'ai rencontrées ce matin en traversant la rivière, étaient faites pour donner à un étranger une idée des plus favorables des grâces de leur sexe dans cette ville.

— Monsieur, répondit Guert, en se dirigeant vers la grande rue de la ville, nous sommes satisfaits de nos dames, en général, parce qu'elles sont pleines d'amabilité, de sensibilité et de charmes ; mais il est arrivé parmi nous cet hiver, de la partie de la colonie que vous habitez, une personne dont la présence a fait fondre les glaces de l'Hudson.

Mon cœur battit plus fort à ces paroles, car il me semblait qu'il n'y avait qu'une personne au monde dont la venue fût capable de produire une pareille sensation. Il me fut impossible de m'abstenir de faire à ce sujet une question directe.

— Vous dites, monsieur Ten Eyck, que cette personne vient de la partie du pays que nous habitons; c'est de New-York que vous voulez parler, sans doute?

— Oui, monsieur. Quelques beautés anglaises sont venues ici à la suite de l'armée; mais il n'y a pas un colonel, un major ou un capitaine qui puisse se vanter d'avoir amené avec lui une beauté comparable à celle que nous a fait connaître M. Herman Mordaunt, dont le nom ne doit pas vous étranger.

— Je le connais personnellement, monsieur. M. Herman Mordaunt est parent de mon ami, M. Dirck Follock.

— En ce cas, le sort de M. Follock est digne d'envie, puisqu'il peut se dire le parent d'une

aussi charmante personne que miss Anna Mordaunt.

Rien n'est plus vrai, m'écriai-je avec chaleur; Anna Mordaunt passe pour la plus jolie jeune personne de New-York.

— Je ne puis dire que je partage entièrement cette opinion, monsieur Littlepage, répliqua Guert, modérant la chaleur de son admiration d'une manière qui excita ma surprise, surtout depuis qu'une certaine miss Mary Wallace a paru en la compagnie d'Anna Mordaunt; il ne manque pas de gens à Albany qui mettent la première en balance avec l'autre.

Mary Wallace! La pensée qu'on pût comparer la silencieuse et pensive Mary Wallace, si parfaite qu'elle fût d'ailleurs, avec Anna Mordaunt, n'aurait pu jamais me venir à l'esprit. Mary Wallace était certainement une charmante jeune personne. Elle était belle aussi; elle avait un air doux et une physionomie angélique qui m'avaient souvent frappé. En toute autre compagnie que celle d'Anna

Mordaunt, elle aurait attiré l'attention des plus indifférents.

Et voilà que Guert Ten Eyck admirait, aimait peut-être Mary Wallace! C'était là une nouvelle preuve du penchant singulier qui nous attire vers ceux qui nous ressemblent le moins. Il était impossible en effet de rencontrer deux personnes plus dissemblables que Mary Wallace et Guert Ten Eyck.

— Miss Wallace est charmante, dis-je à mon interlocuteur, aussitôt que la surprise me permit de répondre, et je ne suis pas étonné que vous parliez d'elle dans des termes d'une si grande admiration.

Guert s'arrêta au milieu de la rue, me regarda en face, montrant dans sa physionomie une expression de sincérité qui ne pouvait être feinte, et tout en me serrant la main, il reprit avec un ton de conviction que je ne saurais rendre :

— L'admiration, monsieur Littlepage, n'est pas un mot assez fort pour exprimer ce que

je ressens pour Mary. Je voudrais pouvoir l'épouser dans une heure afin de l'aimer et de la chérir pendant tout le reste de ma vie. Je l'adore, et j'aime jusqu'à la terre qui porte l'empreinte de ses pas.

— Et vous lui avez dit cela, monsieur Ten Eyck?

— Cent fois, monsieur. Il y a deux mois qu'elle est arrivée à Albany, et elle a gagné mon cœur dès la première semaine. Mais je crains d'avoir parlé trop tôt; miss Mary est une personne aussi prudente que sensible, et les jeunes filles de son caractère sont portées à se défier des gens qui sont trop prompts à s'enflammer. Elles aiment qu'on les serve pendant sept ans et sept ans encore, comme Joseph a servi pour obtenir Putiphar.

— Vous voulez dire sans doute, monsieur Ten Eyck, comme Jacob a servi pour obtenir Rachel.

— Il en sera ce que vous voudrez, monsieur Littlepage; mais je pense que dans nos Bibles

hollandaises il est dit que c'est Joseph qui a servi pour obtenir Putiphar. Au surplus, vous savez ce que je veux dire. Si vous voulez voir ces dames, venez avec moi. Nous irons en un endroit où le sleigh de M. Herman Mordaunt passe régulièrement à cette heure; car ces dames vivent en quelque sorte en plein air. Je ne manque jamais l'occasion de les rencontrer.

J'avais honte de retenir si longtemps M. Guert dans la rue ; néanmoins, j'acceptai sa proposition. Nous nous arrêtâmes près de l'église hollandaise, et je fus assez heureux pour voir miss Anna et son amie, qui faisaient leur promenade du soir. Je remarquai que les regards de Mary Wallace se tournèrent vers l'endroit où Guert s'était placé, et qu'elle rougit en lui rendant son salut. Mais le tressaillement de surprise, le sourire d'Anna et le feu qui brilla dans ses yeux lorsqu'elle m'aperçut à l'improviste, me firent éprouver un sentiment de bonheur que je ne saurais peindre.

Lorsque le sleigh eut disparu derrière l'angle

d'un bâtiment, Guert, après m'avoir jeté un coup-d'œil plein d'expression, me proposa de continuer notre chemin. En suivant la principale rue, je ne fus pas peu surpris de trouver toute la jeunesse engagée dans un singulier amusement, auquel elle se livrait avec une ardeur toute particulière. Par la jeunesse, je n'entends pas seulement les garçons et les filles de douze à quatorze ans, mais les jeunes gens de dix-huit à vingt. Leur divertissement consistait à glisser sur la glace le long de la montée. La pente était très rapide, et d'une longueur suffisante pour donner l'impulsion à de petits traîneaux qui, lancés près de l'église anglaise, descendaient avec impétuosité, et, par la seule force de cette impulsion, étaient emportés au-delà de l'église hollandaise, c'est-à-dire à une distance d'un peu plus d'un quart de mille. Les traîneaux étaient d'une dimension proportionnée à la taille et à la corpulence de ceux qui en faisaient usage. Il n'y avait certainement pas alors un seul des habitants de New-York qui n'eût

appris à gouverner les traîneaux, et qui ne pût diriger leurs mouvements avec la plus grande facilité, sur la descente la plus rapide; mais tous avaient acquis ce talent dans leur enfance, et avaient cessé de s'exercer dès qu'ils étaient parvenus à l'âge viril. Albany était le premier endroit où j'eusse vu des jeunes gens d'un âge raisonnable se livrer à ce genre d'amusement. La rigueur de l'hiver, jointe à ce que la principale rue de la ville se trouve précisément sur une colline, avait répandu même parmi les hommes faits, la mode de ce divertissement, qui partout ailleurs est réservé aux enfants.

Nous étions parvenus à la hauteur de l'église anglaise, lorsqu'un certain nombre de jeunes officiers sortirent du fort avec la gaîté militaire qui assaisonne l'ordinaire du régiment. Ils ne furent pas plus tôt arrivés à l'endroit où on lançait les traîneaux, que trois ou quatre des plus jeunes se hâtèrent de prendre part au divertissement général, et s'élancèrent sur la glace, franchissant l'espace avec la rapidité

d'un boulet de canon. Nul ne parut trouver leur conduite extraordinaire. Bien loin de là, je remarquai que des personnes d'un âge mûr les considéraient avec une certaine complaisance, indice certain que le spectacle de ce jeu les réjouissait, en leur rappelant les souvenirs de leur jeunesse. Je ne puis dire cependant que ces jeunes officiers étrangers réussirent parfaitement à conduire leur traîneau; la plupart furent arrêtés par quelque obstacle avant d'avoir atteint le bas de la colline.

— Voulez-vous prendre un traîneau monsieur Littlepage? me dit Guert, avec une courtoisie grave qui montrait jusqu'à quel point il prenait cet amusement au sérieux; j'en sais un qui est solide et assez large pour contenir deux personnes, et vous pourriez vous y aventurer avec moi sans danger, lors même qu'un régiment de cavalerie paraderait devant nous au bas de la rue.

— Mais ne sommes-nous pas un peu trop vieux pour prendre ce passe-temps dans les

rues d'une grande ville? lui répondis-je, en regardant autour de moi, avec l'hésitation d'un homme qui désirait, mais qui n'osait accepter sa proposition ; vous savez que ces officiers de la garnison sont en quelque sorte des personnes privilégiées.

— Nul n'a, je vous assure, de plus grands priviléges dans les rues d'Albany, que M. Cornélius Littlepage, répondit mon compagnon. De jeunes dames me font quelquefois l'honneur de leur compagnie, et jamais il ne leur est arrivé d'accidents.

— Les jeunes dames, dites-vous, se hasardent de glisser en traîneau le long de cette rue, monsieur Ten Eyck?

— Pas souvent, je vous l'accorde ; mais vous pouvez être assuré qu'elles l'ont fait plus d'une fois par un beau clair de lune. Il y a, non loin d'ici un endroit moins fréquenté que les jeunes dames choisissent de préférence lorsqu'elles veulent prendre cet amusant exercice. Voyez, monsieur Littlepage ! Voici l'honorable mon-

sieur Monson, capitaine au *** régiment, qui descend la hauteur, et qui l'aura remontée avant que nous ne soyons partis, si vous ne vous pressez pas. Asseyez-vous comme une dame, et laissez-moi le soin de conduire le traîneau.

Que pouvais-je faire? Guert m'avait montré tant de politesse, il parlait si sérieusement! D'un autre côté, tous les spectateurs semblaient attendre de moi que je consentisse à sa proposition, sans compter que le capitaine Monson était déjà à la moitié de la descente. Je montai sur un des traîneaux, et je m'assis à la place qui est ordinairement occupée par les femmes, posant mes pieds sur le devant du léger véhicule. Aussitôt Guert se plaça derrière moi, les jambes étendues de chaque côté du traîneau. Tout Américain, né au nord du Polomac, connaît parfaitement la manière de conduire un traîneau, en donnant à droite ou à gauche un léger coup de talon sur la glace. Guert appela un petit garçon pour nous donner notre

élan, et nous attendîmes sur notre machine, dans la situation d'un vaisseau au moment d'être lancé dans son élément naturel, comme dirait un poète. Nous fûmes vigoureusement poussés, et nous partîmes avec la vélocité d'une flèche.

— Je dois confesser que j'eus un moment de plaisir produit par la rapidité même de notre mouvement, par la joûte de vitesse que nous fîmes avec un autre traîneau, et par l'adresse et l'aisance avec lesquelles Guert, presque sans toucher le sol, nous conduisit sains et saufs à travers certains passages très étroits, entre des traîneaux chargés de bois et de venaison, en frisant les naseaux des chevaux.

J'oubliai que je faisais cette étrange exhibition de ma personne dans un lieu étrange et en étrange compagnie. Du reste, notre vélocité était telle que nous ne courions réellement pas grand danger d'être reconnus; et, d'ailleurs, l'attention de chacun était divisée par tant d'objets, que notre acte de folie aurait passé probablement inaperçu sans un accident

très inopportun et fort inattendu. Nous avions franchi avec succès l'espace qui sépare les deux églises, aux applaudissements de plusieurs citadins d'un aspect grave et respectable qui s'étaient écriés en nous voyant passer : « bravo, Guert ! » car mon compagnon paraissait être le favori de toute la ville, au moins en matière d'escapades de cette espèce, lorsqu'en tournant un angle du vieux temple hollandais, dans le dessein ambitieux de pousser plus loin, et d'aller continuer notre glissade sur le quai, le long de la rivière, nous faillîmes tomber sous les pieds de deux chevaux qui traînaient un leigh, et arrivaient au grand trot du côté opposé. Rien que la promptitude et la force physique de Guert ne put nous sauver des dangers de cette rencontre. Il enfonça son talon dans la neige; le traîneau fut lancé dans une direction nouvelle, et nous, hors du traîneau, la tête en bas et les pieds en l'air, sans pouvoir prévenir ce qu'il y avait de peu convenable et de disgracieux dans

cette évolution. Le nègre qui conduisait le sleigh tira en même temps les guides avec tant de force, que ses chevaux se jetèrent de côté. Le résultat de ces divers mouvements fut que Guert et moi nous roulâmes sur le chemin de manière à ne pouvoir nous remettre sur nos pieds que le long du sleigh. Je posai même la main sur un des côtés de la voiture pour m'aider à me relever.

Quel spectacle s'offrit à ma vue! En tête du sleigh, le nègre riait à se décrocher la mâchoire; car tous les accidents qui arrivaient aux glisseurs lui paraissaient un légitime sujet de réjouissance. Qui a jamais fait autre chose que rire en voyant un sleigh renversé? A plus forte raison était-il naturel de se livrer à l'hilarité en voyant deux grands enfans culbuter avec un traîneau. J'aurais bien volontiers administré une correction à ce drôle; mais en supposant que j'eusse été un instant disposé à céder à cette tentation, la force et le courage nécessaires pour m'y livrer ne tardèrent pas

à m'abandonner, lorsque je me trouvai à trois pas et justement en face d'Anna Mordaunt et de Mary Wallace. C'est alors seulement que je fus sensible à la honte d'avoir été surpris au milieu du désastreux dénoûment de notre escapade enfantine. Guert éprouva-t-il le même sentiment? c'est ce que je ne pourrais dire; mais ce que je sais, c'est qu'en ce moment j'aurais voulu le voir au fond de l'Hudson, et en sa compagnie, la colonie d'Albany tout entière avec ses églises hollandaises, ses traîneaux, ses hauteurs et ses bourgeois, sans excepter leurs pipes.

— Monsieur Littlepage! s'écria Miss Anna, d'une voix où l'ironie se mêlait au regret d'une manière désolante.

— Monsieur Guert Ten Eyck, dit, à son tour, Mary Wallace avec un accent qui dénotait le chagrin.

— A votre service, miss Mary, répondit Guert, que son exploit ne paraissait pas avoir déconcerté, et en montrant un aplomb dont

le motif ne me fut révélé que plus tard ; à votre service, répéta-t-il, tout en secouant sans embarras la neige qui s'était attachée à son habit, à présent et toujours. Je vous supplie de ne pas croire que l'accident dont vous venez d'être témoin, est dû à la maladresse. Il a été occasionné par la négligence du jeune garçon à qui est confié le soin d'avertir de l'arrivée des sleighs, au-dessous de l'église. Le petit drôle aura quitté son poste. Si jamais l'une de vous deux veut bien me faire l'honneur de monter en traîneau avec moi, j'engage ma parole d'habitant d'Albany de la conduire au pied de la colline la plus haute et la plus escarpée sans déranger un seul de ses rubans.

Mary Wallace ne fit aucune réponse, mais il me parut qu'elle regardait tristement son interlocuteur. Anna comprit sans doute le sentiment qui agitait son amie, car elle prit la parole à sa place et répondit avec une vivacité de répartie que je ne lui avais jamais vu manifester auparavant :

— Non, non, Monsieur Ten Eyck. Lorsque nous aurons envie, Miss Wallace et moi, de glisser le long de la hauteur et de redevenir petites filles, nous nous adresserons à des petits garçons. L'habitude journalière de cet exercice doit les rendre plus habiles que des hommes qui ont eu le temps d'oublier les jeux de leur enfance. — Pompée, ajouta-t-elle, nous retournerons à la maison.

Une froide inclination de tête, tout juste assez gracieuse pour sauver les apparence, succéda à ces paroles et prouva trop clairement que ni Guert ni moi n'avions gagné dans l'estime d'Anna Mordaunt par cette enfantine exhibition de son adresse à conduire les traîneaux. Si ces jeunes personnes étaient nées à Albany, il est probable qu'elles se seraient contentées de rire de notre mésaventure ; mais New-York ne contenant dans son enceinte aucune hauteur réellement digne de ce nom, l'usage qui prévalait à Albany n'était pas adopté dans la capitale. Dans cette partie de la colonie les

jeunes enfans seuls glissaient en traîneaux. Mais les Hollandais, par suite de la constance de leur caractère, conservaient, dans un âge comparativement avancé, le goût de cet amusement. En résumé, ce que nous eûmes de mieux à faire, était de saluer profondément et de laisser partir le nègre.

— Voyez-vous cela, Littlepage, s'écria Guert, entrevoyant la vérité. Je n'obtiendrai que des regards glacés pendant toute la durée de la semaine prochaine, et cela pour avoir glissé en traîneau trois ou quatre ans plus tard que la mode ne le permet. Ici, chacun se livre à ce divertissement jusqu'à dix-huit ans ou à peu-près; or, je n'en ai pas plus de vingt-cinq. Dites-moi, je vous prie, quel est votre âge, mon cher compagnon.

— Vingt-et-un ans, depuis un mois seulement. Je voudrais, de tout mon cœur, en avoir dix de moins.

— Tournez de côté! Bien. Que voulez-vous?

cela est malheureux, mais il faut prendre son parti. J'aime les amusements de cette espèce, et je l'ai reconnu vingt fois devant miss Wallace. Mais elle prétend qu'à mon âge, les hommes doivent s'occuper exclusivement de choses sérieuses, et travailler à la prospérité de leur pays. Elle m'a déjà chapitré une fois à l'occasion de courses en traîneau, bien qu'elle reconnaisse que les hommes peuvent se permettre l'exercice du patin.

— Lorsqu'une dame prend la peine de réprimander quelqu'un, c'est un signe certain qu'elle s'intéresse à cette personne.

— Par Saint-Nicolas! je n'ai jamais pensé cela, Littlepage, s'écria Guert; car, malgré ses avantages physiques, il avait moins de vanité qu'aucun homme que j'aie jamais connu. Elle a désapprouvé ma manière de voir, et cela plus d'une fois, voilà tout.

— La femme qui vous blâme ainsi, n'a pas l'intention, soyez-en sûr, de se débarrasser de vous à la fin de son discours.

C'est parler en homme! J'aime ce langage et j'aime celui qui le tient. Je prévois que nous serons fort bons amis. C'est un sujet sur lequel nous reviendrons une autre fois. Mary m'a parlé de la guerre actuelle, et m'a fait entendre qu'un garçon, comme moi, ayant le monde ouvert devant lui, devrait s'efforcer de faire connaître son nom. Cela sonne mal à mes oreilles, car il me semble qu'une jeune fille qui aime un jeune homme, ne doit pas désirer qu'il s'expose à se faire tuer.

— Une jeune fille qui ne prend aucun intérêt à un poursuivant, Monsieur Ten Eyck, s'inquiète fort peu de ce qu'il fait ou de ce qu'il ne fait pas. Mais il faut que je vous quitte, car j'ai rendez-vous avec M. Worden, à l'auberge, à six heures.

Nous nous séparâmes après avoir échangé de nouvelles démonstrations d'amitié. Tout en regagnant mon auberge, je réfléchis avec mortification aux évènements qui venaient d'avoir lieu. Il n'était que trop évident que j'avais

encouru le déplaisir d'Anna ; et ma conscience m'avertissait que son déplaisir était accompagné d'une espèce de dédain. La situation de Guert ne me paraissait pas aussi désespérée de moitié que la mienne. En effet, il n'est pas très extraordinaire de voir des femmes de sens, et constantes dans leurs affections, qui se sentent du penchant pour un homme d'un caractère différent du leur, s'efforcer d'élever leur soupirant jusqu'à la hauteur de leur propre nature. Si Anna avait pris la peine de me faire des remontrances sur ma folie, je crois que ses reproches m'auraient encouragé ; mais la froideur et l'indifférence, pour ne pas dire le dédain, qui avaient éclaté dans ses manières, m'ôtaient tout espoir et toute ardeur. Il est vrai qu'Anna semblait régler sa manière de voir en grande partie sur celle de son amie ; mais je ne pouvais pas me tromper sur l'expression de surprise qui avait paru dans ses regards lorsqu'elle m'avait vu, moi, Cornélius Littlepage, sortir en quelque sorte de dessous son sleigh,

et me relever à côté d'elle en secouant la neige qui s'était attachée à mes habits, avec toute la gaucherie d'un grand imbécile que j'étais. C'est le plus cruel déplaisir que puisse éprouver un homme, que de se trouver placé dans une position ridicule en présence de la femme qu'il aime.

Près de l'auberge, je rencontrai Dirck la figure rayonnant de joie.

— Je viens de rencontrer Anna Mordaunt et Mary Wallace, me dit-il, et elles ont fait arrêter leur sleigh pour me parler. Herman Mordaunt a passé ici la moitié de l'hiver et il a l'intention d'y rester pendant la plus grande partie de l'été. Les deux jeunes filles m'ont appris que la famille n'irait point à Lilacsbush cette année. Herman Mordaunt a acheté une maison où il vit entouré de domestiques à lui, et où il fait bouillir sa propre marmite, pour me servir de son expression. Nous serons ici comme chez nous, car vous êtes le favori de

la famille depuis l'affaire du lion. Quant à Anna, jamais elle ne m'a paru plus belle.

— Miss Mordaunt a-t-elle dit, mon cher Dirck, qu'elle serait satisfaite de nous voir comme auparavant?

— Si elle l'a dit? Je le crois bien. Elle a dit : Je serai toujours bien aise de vous voir, cousin Dirck, toutes les fois que vous pourrez venir, et j'espère que vous nous amènerez quelquefois le ministre dont vous nous avez parlé.

— Mais elle n'a rien dit de Jason Newcome, ni de Corny Littlepage? Soyez franc, Dirck, mon nom a-t-il été mentionné dans votre conversation?

— Certainement, il l'a été. Je vous ai nommé plusieurs fois.

— Mon nom a-t-il été prononcé par l'une ou l'autre de ces demoiselles, Dirck?

— Vous pouvez en être sûr. Anna a dit quelques mots sur votre compte; mais je puis à peine me rappeler maintenant ses paroles;

car, à vrai dire, quoiqu'elle vous ait nommé, son langage ne pouvait nullement se rapporter à vous. Attendez cependant; je me rappelle qu'elle a dit : « J'ai vu M. Littlepage et je l'ai trouvé grandi depuis la dernière fois que je l'ai rencontré. Il promet de devenir un homme un de ces jours. » Qu'est-ce que cela peut signifier, Corny?

— Que je suis un fou, un grand enfant, et que je voudrais n'être jamais venu à Albany; voilà ce que cela signifie. Venez, entrez dans l'auberge; M. Worden doit vous y attendre. Ah! qui diable est là, Dirck?

Mon compagnon fit une exclamation, ou plutôt poussa un véritable cri qui sortit de ses poumons avec une vigueur tout hollandaise, sans égard pour le lieu public où nous nous trouvions, puis toute sa physionomie s'illumina d'un rire franc et sympathique. Je venais en effet d'entrevoir, dans un traîneau qui avait passé à nos côtés, descendant la montée que nous gravissions lentement, Jason lui-même.

Il paraissait aussi charmé de ce sport de nouvelle espèce, qu'aucun autre des grands garçons qui y prenaient part. Il passa, revêtu de son habit vert-pois, portant ses bas de laine rayés et ses larges boucles plates, et conduisant son traîneau avec toute l'habileté qu'aurait pu déployer le jeune gars le plus expérimenté dans cet exercice.

— Voilà un maître jeu, Corny, s'écria mon compagnon, contenant à peine le plaisir qu'il éprouvait; j'ai grande envie de prendre un traîneau et de tenter aussi la descente.

— N'en faites rien, si vous voulez être admis auprès de miss Mordaunt, Dirck. Croyez ma parole, elle n'aime pas les hommes qui prennent part aux amusements des enfants.

Dirck me regarda ave étonnement; mais taciturne par nature, il ne dit rien et nous entrâmes dans la maison. Nous trouvâmes monsieur Worden finissant de lire un vieux sermon qu'il préparait pour le dimanche suivant : il s'assit avec nous et commença à causer

de la ville et des agréments qu'elle offrait. Le théologien était dans le ravissement. Il se souciait peu des Hollandais et n'en n'avait vu qu'un petit nombre : il les dédaignait d'ailleurs absolument comme quelqu'un de la capitale fait des provinciaux; mais il avait rencontré tant d'officiers anglais, avait tant entendu parler de son pays, reçu tant d'invitations, que la campagne qu'il entreprenait ne lui promettait que des plaisirs. Nous restâmes à bavarder de tout cela jusqu'à ce que le thé fût servi, et encore une heure ou deux après. M. Worden loua mes marchés et ma promptitude (il aurait mieux fait de dire celle de M. Guert); il m'assura que mes parents seraient mis au courant de tout. Bref, notre Mentor étant très satisfait de lui-même, était disposé à être satisfait de tout le monde.

A l'heure convenue, Guert arriva pour nous conduire au lieu de la réunion. Il se montra poli, plein d'attention et franc dans ses manières, comme l'air qu'il respirait. M. Wor-

den fut enchanté de lui, et il fut bientôt évident que le jeune Ten Eyck et lui allaient devenir de chauds amis.

— Vous saurez, Messieurs, dit Guert, que le souper auquel j'ai eu l'honneur de vous inviter sera composé des meilleurs garçons d'Albany, sinon de toute la colonie. Nous nous réunissons une fois par mois dans la maison d'un vieux célibataire qui fait partie de la bande, et qui sera charmé de causer religion avec vous, Monsieur de Worden. M. Van-Brunt est expert en matière de religion, et c'est lui que nous faisons l'arbitre de toutes nos disputes et de tous nos paris sur ce sujet.

Ceci sentait quelque peu le fagot; mais M. Worden n'était point homme à renoncer à un bon souper pour quelques mots risqués. Une pareille perspective lui eût fait tolérer même une discussion religieuse. Il se mit donc côte à côte avec Guert et nous fûmes bientôt à la porte de M. Van-Brunt, le bachelier en théologie, comme je l'appelais, Guert

entra sans frapper, et nous conduisit en présence de notre quasi-hôte.

Nous trouvâmes dans la salle une réunion de douze personnes, en y comprenant Guert : la société était au grand complet. Au premier coup d'œil, je trouvai à toute la bande je ne sais quel air en rapport avec notre dégringolade, et je pensai que la nuit serait bonne. Ma liaison avec Dirck, mes relations avec la vieille race m'avaient mis au courant des faiblesses du caractère hollandais. Tout sobres, calmes, phlegmatiques même qu'ils paraissaient, leur gaîté était passablement bruyante quand ils s'y mettaient. Nous autres du West-Chester, reconnaissions qu'un jeune homme de la vieille race tenait tête, et à son aise, à deux Anglo-Saxons, quand le repas s'échauffait, et ce n'était pas un tapage ordinaire qui pouvait apaiser l'ardeur d'un Hollandais un peu en train. Je savais bon nombre d'histoires sur les débauches hollandaises, et j'avais entendu dire que,

sous ce rapport, les jeunes Albaniens avaient la palme.

Cependant rien ne pouvait être plus respectueux et plus convenable que notre introduction et l'accueil qu'on nous fit. Les jeunes gens parurent enchantés d'avoir un ecclésiastique parmi eux, et je ne doutai pas que, dans leur intention, le souper ne dût être d'une sobriété et d'une modération peu ordinaires. J'entendis le mot : *un révérend*, passer de bouche en bouche, et il me fut aisé de voir l'effet qu'il produisait. Beaucoup attachaient les yeux sur Van-Brunt : c'était un homme de quarante-cinq ans, à la figure rouge, carré de stature, et l'air quelque peu viveur, qui semblait trouver la justification de son union avec des gens beaucoup plus jeunes que lui, dans ses habitudes, et peut-être dans la nécessité : les gens de son âge n'aimant guère sa compagnie.

— Messieurs, dit-il, il n'y a rien qui échauffe comme de rester debout à se regarder les uns

les autres, nous allons prendre un peu de punch pour nous humecter le cœur et le gosier. Guert, prenez donc la cruche.

Guert s'arma de la cruche; bientôt chacun eut son verre plein de punch, breuvage alors, comme maintenant, fort en vogue aux colonies. Je dois reconnaître que la liqueur était faite de main de maître, et je n'eus pas plus tôt avalé mon verre que je le trouvai d'une force extrême. Quant à Guert, il but non pas un verre, mais deux à la suite l'un de l'autre, comme un homme altéré; conservant en même temps son attitude ferme et droite comme s'il avait affaire à quelque chose qui ne réclamât pas la moitié de ses forces. La cruche, quoique de belle taille, fut vidée au premier assaut, et, en preuve, Guert la retourna sans dessus dessous.

La conversation s'engagea, la plupart du temps en anglais, par politesse pour le révérend, qu'on supposait ne pas comprendre le hollandais. C'était une erreur cependant : M. Worden se tirait assez bien d'affaire en cette

langue, quand il le voulait. On me félicita sur les marchés que j'avais conclus; on eut, de la façon la plus franche et la plus cordiale, toutes sortes de prévenances aimables et hospitalières, pour me prouver que j'étais le bien-venu. Je confesse que je fus touché de ces efforts si honnêtes et si sincères pour me mettre à l'aise, et quand arriva une seconde cruche de punch, je pris de grand cœur un autre verre.

La compagnie s'animait peu à peu, lorsque Guert fut demandé à la porte par un nègre, qui, en l'appelant, avait la mine la plus longue qui se pût voir. Guert sortit un instant, et, quand il rentra, une sorte de consternation était peinte sur sa belle figure. Il prit M. Van-Brunt dans un coin avec deux ou trois autres personnes, et une conversation animée s'engagea à voix basse. J'étais assez près du groupe pour entendre çà et là quelques mots sans en saisir le sens. Les mots : — Le vieux Cuyler. — Oh! souper monstre. — Du gibier et des canards. — Des cailles et des perdrix. — Il

nous connaît tous. — N'en faites rien. — Le révérend. — Les étrangers. — Comment faire? — et autres expressions semblables, me firent vaguement soupçonner que notre souper pouvait être en grand péril, sans que je pusse deviner pourquoi. Guert tenait évidemment le premier rang dans cette consultation; chacun semblait écouter son avis avec respect et attention. A la fin, notre ami rompit le groupe, et, de la façon la plus polie et la plus calme, nous fit part de l'accident.

— Vous saurez, Messieurs, que nous autres jeunes gens d'Albany, nous avons quelques usages qui peut-être ne vous sont pas connus, à vous qui habitez les environs de la capitale. Le fait est que nous ne sommes pas toujours ni aussi sages ni aussi sobres que nos parents pourraient le désirer, et surtout nos grands-parents. Nous nous amusons quelquefois à faire main-basse sur les poulaillers et les basses-cours de la ville et nous soupons avec nos larcins. Je ne sais pas quel est votre avis, à vous,

Messieurs ; mais pour ma part je reconnais que les canards et les oies conquis dans cette guerre innocente ont un goût plus délicat que ceux du marché. Nous avions aujourd'hui un souper *acheté*, mais il est devenu la victime d'une application de l'usage dont je vous parle.

— Est-il possible ! est-il possible ! ami Ten Eyck, s'écria M. Worden avec une consternation sincère, le souper a disparu, dites-vous ?

— Oui, Monsieur, pour être franc, il a disparu, disparu jusqu'au dernier poulet, la dernière côtelette, la dernière pomme-de-terre. Ils ne nous ont pas laissé une bouchée.

— Ils ! qui, ils ? répéta le révérend ; qui peuvent-ils être ?

— C'est ce que nous avons encore à savoir : car le tour a été fait avec tant d'adresse et d'habileté, qu'aucun de nos nègres n'a la moindre idée de ce qui s'est passé. Il leur a semblé qu'on criait au feu tout à côté ; ils sont tous

sortis dans la rue, et dans l'intervalle on avait emballé et emporté notre souper.

— Bon Dieu! bon Dieu! quelle calamité! quel vol abominable! Ne l'avez-vous pas dénoncé à la police?

— Non, Monsieur, malheureusement nous n'en avons pas; d'ailleurs, nous n'appliquons pas des noms si durs à un pareil tour, même quand il nous fait perdre notre souper. C'est le fait de quelques-uns de nos amis qui se sont proposés de souper à nos dépens, et qui y réussiront, Messieurs, à moins que vous ne vouliez nous aider à reconquérir ce qu'on nous a pris.

— Vous aider, mon cher Monsieur? Je ferai tout ce que vous voudrez, tout ce que vous me direz de faire. Faut-il aller à la citadelle réclamer le secours de la force armée?

— Non, Monsieur, nous avons un moyen plus court que celui-là. Je suis certain de trouver notre souper deux ou trois portes plus bas:

seulement, donnez-nous un peu, tout peu d'assistance.

— Parlez, parlez une bonne fois, au nom du ciel, monsieur Guert. Les plats doivent refroidir pendant ce temps-là, s'écria M. Worden en se levant en toute hâte et en cherchant autour de lui son chapeau et son manteau.

— Voici le service que nous demandons de vous, messieurs, reprit Guert avec un calme qui me confond d'étonnement quand je pense aux évènements de cette nuit. Notre souper, et un excellent souper, est là sous notre main, comme je vous l'ai dit. Rien ne serait plus aisé que de le servir ici sur notre table, dans la salle voisine, si nous pouvions seulement écarter de la cuisine la vieille Dorothée et la retenir cinq minutes sur le pas de sa porte. Elle connaît chacun de nous et éventerait la mèche en nous voyant paraître; M. Worden et M. Littlepage pourraient, sans difficulté, l'amuser le temps nécessaire. Elle adore à l'excès tous les révérends et serait incapable de vous suivre à la

piste jusqu'ici pour vous dénoncer, ce qui nous permettrait de souper en paix. Après cela, s'inquiète qui voudra du reste.

— Je vais le faire, je le ferai, s'écria M. Worden en s'élançant dans l'antichambre pour prendre son chapeau et son manteau : il est fort juste que vous ayez votre souper, et, à moins qu'il ne soit mangé, on le restituera, quand nous devrions aller chercher les constables.

— Non, pas de constables, Monsieurs Worden, nous n'employons jamais la police dans nos guerres aux poulaillers. Tout ce que nous avons à craindre, en essayant de reprendre notre souper, c'est un peu d'eau chaude ou une lutte avec nos amis.

On nous expliqua alors clairement et en détail ce qu'il fallait faire. Guert devait se mettre à la tête d'une bande pourvue de serviettes et de larges paniers, qui devait pénétrer dans la cuisine pendant l'absence de Dorothée et enlever les plats qui ne pouvaient encore être

servis : l'habitude de tout le monde à Albany étant de souper à neuf heures précises. Quant à Dorothée, un nègre, qui était dans notre maison, attendant un des convivres son maître, devait la faire sortir de sa cuisine qui était dans une cave, et l'amener sur la porte où M. Worden la retiendrait trois ou quatre minutes. A ma surprise, le révérend entra dans ce projet avec toute l'ardeur d'un enfant, affirmant qu'il occuperait la femme une demi-heure au besoin en lui faisant un sermon sur l'importance d'observer le huitième commandement. Les instructions reçues, les deux bandes se mirent en marche, l'heure nous avertissait de ne pas perdre une minute inutilement.

Pour moi, dès le début, je ne goûtais pas beaucoup cette expédition ; l'aventure du traîneau avait quelque peu affaibli ma confiance dans le jugement de Guert Ten Eyck. Néanmoins, ce n'était pas à moi de reculer, quand M. Worden marchait en avant ; et après tout, il ne

pouvait y avoir grand mal à reprendre un souper qui nous avait été dérobé. Guert ne prit pas la rue comme nous; il sortit avec sa bande par une porte de derrière, et c'était par une porte semblable qu'il devait pénétrer dans la cour de la maison qu'il attaquait. Une fois dans la cour, pénétrer dans la cuisine et se retirer étaient chose facile, pourvu que la cuisinière pût être attirée hors de son poste à ce moment décisif. Tout dépendait donc de l'adresse du jeune nègre et de la nôtre.

Arrivés à la porte, nous attendîmes pendant que le nègre descendait pour faire sortir Dorothée. Cela nous donna le temps d'examiner l'édifice. La maison était grande, beaucoup plus grande que celles des environs, et ce qui me frappa, c'est qu'il y avait une lampe allumée sur la porte. Cela donnait à la maison un faux air d'auberge ou de restaurant qui me rendit l'affaire plus intelligible. Nos joyeux larrons avaient, sans aucun doute, l'intention de souper dans cette auberge à nos dépens.

Le nègre fut absent une minute et remonta avec un jeune noir qu'il écartait de son poste sous un prétexte de sa façon, et fut immédiatement suivi par la cuisinière. Dorothée se confondit en révérences dès qu'elle aperçut le chapeau retroussé et le manteau noir d'un révérend, lui demandant pardon de l'avoir fait attendre, et ce qu'il désirait. M. Worden commença aussitôt une grave et sérieuse exhortation sur le vol, tenant la pauvre Dorothée tout ébahie pendant trois grandes minutes. En vain la cuisinière protesta qu'elle n'avait rien pris; que le bien de son maître était sacré à ses yeux et l'avait toujours été; qu'elle ne donnait jamais au dehors même les viandes froides sans en avoir reçu l'ordre, et qu'elle ne pouvait s'imaginer pourquoi on lui parlait à elle de cette façon. Pour lui rendre justice, M. Worden joua son rôle en perfection : il n'avait affaire, il est vrai, qu'à une pauvre fille que son caractère sacré intimidait. A la fin, nous entendîmes partir de l'allée un

léger coup de sifflet, le signal du triomphe : M. Worden souhaita solennellement le bonsoir à Dorothée et s'en alla avec toute la dignité du sacerdoce. Deux minutes après, nous étions de retour : et Guert, nous serrant cordialement la main et nous accablant de remerciements, nous invita à souper. Il paraît que Dorothée avait fini de faire cuire le souper ; tous les plats étaient devant un bon feu, n'attendant que le coup de neuf heures pour être servis. Aussi, pour tout changement, le souper traversa l'allée et fut placé sur notre table au lieu de figurer sur celle à laquelle il était destiné un instant auparavant.

Malgré la rapidité de ces évolutions successives, il aurait été difficile à un étranger de découvrir quelque irrégularité frappante dans notre repas. Les canards, le gibier étaient non-seulement cuits à point, mais chauds et excellents. Chacun se mit donc à l'œuvre avec grand appétit, et pendant cinq minutes on n'entendit guère que le cliquetis des couteaux et des four-

chettes. Alors vinrent à leur tour les santés, les toasts, les chansons et les bons contes.

Guert chanta merveilleusement ; il avait la voix belle et sonore, et nous fit entendre plusieurs chansons avec des paroles anglaises et hollandaises. En terminant une de ces chansons et pendant que nous continuions à battre des mains de toutes nos forces, il invita M. Worden à porter la santé d'une dame.

— Allons! révérend, dit-il, car à la longue le souper avait engendré la familiarité ; allons, révérend, vous vous êtes si bien acquitté de votre leçon, que nous mourons tous d'envie de vous entendre prêcher.

— Vous voulez la santé d'une dame, dites-vous, demanda l'ecclésiastique qui était aussi lancé qu'aucun de nous.

— Une dame ! une dame ! crièrent six ou sept voix ensemble, la dame du révérend ! la dame du révérend !

— Soit, Messieurs ; puisque vous voulez une dame, vous en aurez une ; ne vous plaignez pas

si elle est quelque peu vénérable : Buvons à notre mère l'Église.

Un rire démesuré éclata. Mon tour vint ensuite, M. Van Brunt me somma de nommer une dame. Après avoir hésité un moment, je m'écriai, je m'en flatte, avec vivacité :

— Messieurs, je vous proposerai une dame tout aussi céleste : miss Anna Mordaunt !

— Miss Anna Mordaunt ! répéta toute la table ; et je ne tardai point à découvrir qu'Anna faisait fureur à Albany, et que sa santé se portait commnément.

C'est au tour de M. Guert Ten Eyck ! m'écriai-je dès que le silence fut rétabli, car, ce soir-là, on faisait une petite pause entre chaque rasade.

A cet appel, l'expression de la figure de Guert changea entièrement ; il devint grave en un instant, comme si le souvenir de celle dont il allait prononcer le nom, mettait un frein à ses plus grands élans de gaîté. Il rougit, leva les yeux et les promena fièrement autour de lui,

comme pour provoquer un défi, et s'écria :

— Miss Mary Wallace.

— Bon? Guert, nous sommes accoutumés à ce nom, dit Van Brunt un peu sèchement, voilà la dixième fois que je vous l'entends prononcer depuis deux mois.

— Vous pourrez bien l'entendre vingt fois encore, car je nommerai toujours Mary Wallace et rien que Mary Wallace, tant que la dame de mes pensées sera Mary Wallace. Comment ! voici Monsieur le constable ! Et qui peut nous valoir l'honneur de votre visite à ce moment de la nuit?

IX.

La soudaine apparition du constable de la ville, fonctionnaire dont la personne n'était point inconnue à plusieurs des convives, mit tout le monde sur pied, y compris M. Worden, Dirck et moi. Pour ma part, je ne vis là aucun motif d'alarme, quoiqu'il me vînt de suite à l'idée que cette visite pouvait avoir quelque rapport avec le souper enlevé : car la loi ne permet à personne de reprendre même son bien, par ruse ou par violence. Quant au con-

stable lui-même, c'était un homme gros et court, bâti à la hollandaise, et la mine rébarbative, qui parlait l'anglais comme si cette langue lui échauffait la bile : c'était, du reste, le plus calme de l'assemblée.

— Pien, M. Guert, dit-il avec une sorte de grognement bienveillant et magistral, je fiens encore ici. M. le maire foudrait bien fous foir. Fous et le révérent, qui est de fotre bande, et le gentleman qui lui a servi de clerc, quand il chapitrait la fille Dorothée, la cuisinière de M. le maire.

La cuisinière du maire ! Le secret était donc révélé, et la punition arrivait. Guert n'avait pas repris son souper qui, passé entre les mains des Philistins, était irréparablement perdu ; il avait dérobé et mangé en place le souper préparé pour le maire d'Albany, Pierre Cuyler, homme considérable et éminent sous tous les rapports, qui occupait son poste de temps immémorial ; la lampe était le symbole de son autorité, et non l'indice d'une auberge ou d'un restaurant. Le

souper n'avait jamais pu être destiné à un seul homme ni à une seule famille, il était préparé sans doute pour une nombreuse compagnie. En effet, il avait apaisé amplement l'appétit de quinze hommes vigoureux ; une demi-douzaine de nègres à la large bouche et à la face brillante se régalaient en ce moment des débris à la cuisine. Je lançai un coup-d'œil interrogatif à M. Worden, qui me le renvoya. Cependant il n'y avait pas de remède apparent, et, après une courte consultation avec Guert, nous prîmes tous trois nos chapeaux et suivîmes Dogberry chez M. le maire.

— Ne vous inquiétez pas, Messieurs, de cette petite interruption à nos plaisirs, dit Guert en se plaçant entre M. Worden et moi, ces choses-là arrivent souvent parmi nous. Vous êtes innocents, vous le savez, de toutes manières, puisque vous croyiez que c'était notre propre souper qui revenait directement à ses maîtres pour éviter les déplorables délais de la justice.

— Et à qui appartenait donc le souper que nous avons mangé? demanda M. Worden.

— Il n'y a pas de mal, maintenant, à vous dire la vérité, révérend; je vous avouerai donc qu'il appartenait légalement à M. le maire. Il n'y a pas grand danger pourtant; vous le verrez bien quand j'expliquerai l'affaire. Vous saurez que la femme du maire est une Schuyler, ma mère aussi a un peu de ce sang-là dans les veines, et nous nous traitons de cousins à Albany du plus loin que nous nous apercevons. Vous le voyez bien, Messieurs, c'est simplement avoir soupé avec un de ses parents d'une façon un peu détournée.

— En avez-vous bien agi avec M. Littlepage et avec moi, Monsieur? demanda M. Worden avec un peu de raideur. Je pouvais, avec beaucoup d'à-propos, faire une leçon à une cuisinière sur le huitième commandement, quand la cuisinière avait aidé à vous dérober votre souper; mais que répondrai-je à son Honneur M. le maire, sur l'accusation qu'il portera contre moi? Ce

n'est pas pour moi, M. Guert que j'éprouve tant d'inquiétude, c'est pour l'honneur et la réputation de ma sainte profession, et cela surtout vis-à-vis de vos disciples des écoles de Leyde.

— Mettez-moi tout sur le dos, mon cher révérend, mettez-moi tout sur le dos, répondit Guert, tout disposé à se sacrifier plutôt que de laisser un ami dans l'embarras. Je suis habitué à ces petites affaires, et j'aurai soin de vous.

— Pour cela, j'en rébonds, dit le constable en remuant la tête. Il n'y a pas tans Atpany un cheune étourdi qui connaisse tout cela mieux que M. Guert. Pien sûr, si quelqu'un peut tirer sa tête tu joug, c'est lui. Oui, oui, il connaît pien ces petites affaires-là, pien sûr.

C'était encourageant, en vérité. Notre compagnon était si bien connu pour ses tours et ses escapades, que le constable lui-même qui l'arrêtait, comptait largement sur son habileté à se tirer d'affaire. Je ne craignais pas qu'aucun de nous fût mis en jugement et condamné pour vol ; car je savais combien les Hollandais vont

loin dans les plaisanteries de ce genre et combien leurs vieillards sont indulgents pour les jeunes gens, et surtout de quel œil tout homme est disposé à regarder un exploit comme le nôtre, quand il a été exécuté adroitement et qu'il prête à rire. Pourtant ce n'était plus une plaisanterie de voler le souper du maire. Guert n'était pas exempt d'inquiétude comme le prouve la question qu'il adressa au constable sur le seuil même de la maison de M. Cuyler et sous la lampe officielle.

— Hans, de quelle humeur est le vieux gentleman ce soir ? j'espère que lui et ses hôtes ont soupé.

— Pon, c'est plus que che ne puis fous tire, Monsieur Guert. Quand on prit les foleurs de chefaux de la noufelle Angleterre, il était plus paisible qu'il ne l'afait été depuis longtemps, et il les fit pentre tous. C'était trop mal, Monsieur Guert, de fous en aller afec le propre souper du maire. Je fous aurai tit qui afait pris fos canards et fotre gipier.

— Je voudrais de tout mon cœur que vous l'eussiez fait, Hans, mais nous étions lancés, et nous avions un révérend étranger à souper. Chacun aime à bien traiter ses invités.

— Pon ! pon ! je comprends. Il faut que fous ayez été pien emparrassés pour faire cette chose là ; mais c'était peancoup trop mal. Bah ! nous sommes tous cheunes, afant d'être fieux, on sait pien ça.

La porte s'ouvrit et nous entrâmes. M. le maire avait donné ordre qu'on nous fît passer tous au salon, où il se proposait probablement de punir Guert un peu plus que de coutume, en le faisant comparaître aux yeux d'une certaine personne. Du reste, que le lecteur juge de ma consternation quand je découvris, parmi les personnes dont j'avais aidé à enlever le souper, Herman Mordaunt, Mary Wallace et Anna. Chacun savait ce qui s'était passé, mais avant notre entrée au salon, le maire seul savait qui avait fait le coup ; et encore n'avait-il, sur M. Worden et sur moi, d'autres détails que

ceux qu'il tenait de Dorothée ; et la cuisinière, naturellement, nous avait représentés comme des drôles qui avaient usurpé leur caractère sacré.

Guert était un homme décidé, et il nous rendit la justice d'entrer le premier au salon. Pauvre garçon ! je sens bien ce qu'il souffrit, quand son premier coup d'œil tomba sur Mary Wallace, pâle et décontenancée. Sa consternation ne pouvait guère être moindre que la mienne, quand j'aperçus la rougeur d'Anna, et le regard d'amour-propre offensé que je crus voir briller dans ses yeux, qu'elle détourna.

Évidemment, M. le maire regardait M. Worden et moi avec surprise, car, au lieu d'étrangers, il s'attendait probablement à voir paraître deux de ces délinquants dont la figure lui était devenue familière, par suite d'exploits de ce genre. Or, on ne pouvait mettre en doute le caractère de M. Worden, en voyant sa contenance assurée, et dans son air et son costume, tous les indices de sa sainte profession.

— Je crois qu'il y a ici quelque méprise, constable, s'écria le maire. Pourquoi avez-vous amené ces deux étrangers avec Guert Ten Eyck?

— Mes ortres, Monsieur le maire, étaient t'amener le scélérat de référend de Dorothée et son scélerat t'ami, et voici l'un et foici l'autre.

— Ce gentleman a l'air d'être un vrai révérend et de plus de l'église d'Angleterre.

— Oui, Monsieur le maire, c'est chuste cela. Il peut prêcher quinze minutes sans s'arrêter si fous lui tonnez une rope noire, et prier une heure dans un surplis planc.

— Guert Ten Eyck, voulez-vous avoir la bonté de me faire connaître le nom des étrangers que j'ai le plaisir de recevoir ? dit le maire avec un peu de prétention.

— Certainement, Monsieur le maire, certainement et avec grand plaisir. Je l'aurais fait déjà si nous avions été introduits chez vous par toute autre personne que le constable de la

ville. Chaque fois que j'accompagne ce gentleman quelque part, j'attends toujours jusqu'à ce que je sois sûr d'être le bienvenu.

Guert riait de tout cœur en faisant cette allusion à ses peccadilles bien connues, et le maire sourit, Je vis bien que, malgré les mesures sévères auxquelles on avait eu recours en cette circonstance, le maire n'était pas mal disposé pour Guert, et que celui-ci n'était pas précisément tombé entre les mains des larrons.

— Ce révérend ecclésiastique, continua Guert en cessant de rire, et après avoir jeté rapidement un regard suppliant sur Mary Wallace, est un gentleman anglais, Monsieur le maire, qui prêchera à Saint-Pierre après-demain par invitation spéciale du chapelain, et, je n'en doute pas, nous serons tous très édifiés, miss Mary Wallace comme les autres, si elle veut lui faire l'honneur d'assister à l'office, bonne, angélique et *miséricordieuse* comme je la connais.

Tous les yeux se portèrent sur la jeune

femme, dont la figure devint cramoisie, mais qui n'ouvrit pas la bouche. Je fus heureux de voir que l'admiration sincère et franchement avouée de Guert avait touché le cœur de Mary Wallace, tandis que sa raison condamnait ce que sa sensibilité naturelle encourageait ; et le combat qui se livrait dans son ame fut dès-lors pour moi et, longtemps après, un sujet de curieuse étude. Pour Anna, elle me parut choquée de cet aveu un peu indiscret pour ne pas dire indélicat quoique indirect, de sa passion ; et il me sembla qu'elle regardait Guert avec encore plus de froideur qu'elle n'avait fait. Aucune des dames cependant ne parla. Pendant cet intervalle de silence, M. Cuyler se remit de la surprise qu'il avait éprouvée en découvrant le caractère sacré d'un de ses prisonniers, et il songea à moi.

— Ainsi, ce gentleman est bien un ecclésiastique ? dit-il ; vous avez oublié de me faire connaître l'autre, Guert.

— L'autre est M. Cornélius Littlepage,

monsieur le maire, le fils unique du major Littlepage de Satanstoé dans le West-Chester.

Le maire parut un peu déconcerté, et se trouva assez embarrassé sur ce qu'il devait faire. L'invasion de Guert sur son souper dépassait de beaucoup en hardiesse tous les faits de ce genre dont on avait mémoire à Albany. C'était chose ordinaire pour les jeunes gens de son humeur de dérober de la volaille, du lard, etc., et de faire bombance avec le butin : il arrivait que des bandes rivales se dépouillaient réciproquement, et même qu'un seul souper changeait deux ou trois fois de mains avant d'être consommé; mais personne, jusqu'à ce soir, n'avait eu l'audace de prendre d'assaut la basse-cour du maire, encore moins le sanctuaire de son cordon bleu. Dans le premier mouvement de colère, M. Cuyler avait envoyé chercher le constable, et le club de Guert et le lieu de sa réunion étant bien connus de celui-ci, qui avait eu souvent occasion de le visiter, le constable y était allé tout droit.

Cependant, un peu de réflexion fit sentir au maire qu'un tour de jeunesse ne pouvait pas être puni comme un vol, et lui rappela que Guert avait un peu du sang de sa femme dans les veines. Quand il vint à découvrir que deux étrangers de condition étaient impliqués dans cette affaire, dont l'un était de plus un ecclésiastique, le sentiment charitable prit le dessus et changea sa détermination.

— Vous pouvez retourner chez vous, Hans, dit le maire d'un ton fort radouci, si j'ai encore besoin de vos services, je vous enverrai chercher. Maintenant, Messieurs, ajouta-t-il dès que la porte se fût refermée sur le constable, je vais vous montrer que le vieux Pierre Cuyler peut encore avoir un souper sur sa table, et traiter ses amis, même quand il a Guert Ten Eyck pour si proche voisin. Miss Wallace, voulez-vous me permettre de vous conduire à table? M. Worden voudra bien prendre la main de madame Cuyler.

Le missionnaire s'avança avec vivacité, et

conduisit madame la mairesse après miss Wallace avec la plus exquise courtoisie. Tout le monde suivit ensuite deux à deux. Il était dès-lors évident qu'on nous pardonnait, et tous trois nous crûmes que le plus sage était de paraître aussi à notre aise que possible, pour ne pas contredire la bonne humeur du premier magistrat de l'antique ville d'Albany.

Pour rendre justice au maire, le temps perdu avait été si bien employé par Dorothée, qu'en jetant un coup d'œil sur la table, je trouvai que le souper, auquel nous nous trouvions si singulièrement invités, était de beaucoup meilleur que l'autre. Le gibier était abondant, et au moyen de cailles, de perdrix, d'huîtres, de pâtés de venaison et autres plats de ce genre, la digne cuisinière put servir à dix heures un souper aussi bon que celui qu'elle avait préparé pour neuf.

Je ne prétendrai pas que je me sentis parfaitement à l'aise, quand je m'assis à table pour la seconde fois de la soirée. Les plus

jeunes de la compagnie paraissaient extrêmement sérieux; il semblait qu'ils se fussent volontiers dispensés de notre présence : les gens âgés entraient seuls dans leur rôle avec quelque vivacité. Anna ne leva pas même les yeux sur moi, après le premier regard d'étonnement qui suivit mon entrée, et Mary Wallace ne tourna pas une seule fois les siens vers Guert, quand nous atteignîmes la salle à manger. Le maire était déterminé à prendre l'affaire en riant, M. Worden et lui furent bientôt très bons amis et commencèrent à causer librement et gaîment.

— Allons, cousin Guert, s'écria le maire, quand deux ou trois verres de Madère eurent encore plus échauffé son cœur, remplissez votre verre et buvez à ma santé, à moins que vous ne préfériez boire à une dame. En ce cas, tout le monde boira à sa santé de très bon cœur. Vous ne mangez pas, il faut boire d'autant plus.

— Ah! Monsieur le maire, j'ai déjà bu à

une dame cette nuit ; je ne puis boire à une autre.

— Nous n'excepterons pas les dames ici présentes, mon garçon.

— Non, Monsieur, pas même avec cette permission. Je bois à votre santé de tout mon cœur, et je vous remercie de tout mon cœur pour ce généreux traitement, après ma folle escapade. Mais vous savez, Monsieur le maire, comment nous sommes, nous autres jeunes gens d'Albany, quand notre amour-propre est en jeu et qu'il faut avoir un souper.

— Non, non, Guert, je ne sais rien de tout cela, et je serais charmé de l'apprendre de vous. Et d'abord, comment vous est venue cette fantaisie pour le souper de ma cuisinière? Le croyez-vous meilleur que le souper que pouvait vous donner Arent Van Brunt?

— Le souper d'Arent Van Brunt avait disparu, parti pour la citadelle, j'imagine, et chez les habits rouges, et, pour être vrai, Monsieur le maire, il nous fallait le vôtre, ou nous en

passer. J'avais invité ces messieurs à souper avec nous. Un de vos nègres parla de ce qui se préparait ici, et l'hospitalité nous a fait faire cet écart. Il n'y a pas autre chose, je vous l'assure, Monsieur le maire.

— Et c'est par hospitalité que vous avez obligé vos hôtes à gagner leur souper. Vous les avez envoyés prêcher la vieille Dorothée, tandis que vous débrochiez mes canards et mon gibier.

— Pardonnez, Monsieur le maire, Dorothée avait tout apprêté avant de venir au sermon; vetre cuisinière est trop bien apprise pour négliger son devoir, même pour entendre un sermon du révérend M. Worden. Mais ces messieurs ont été trompés aussi bien que la vieille femme, car ils se croyaient à la recherche de notre souper perdu et ne savaient pas que vous demeuriez ici : je les ai abusés aussi bien que la vieille Dorothée. La vérité m'oblige à en convenir pour leur justification.

A cet aveu si franc, toutes les figures s'éclaircirent ; je vis Anna elle-même tourner les yeux vers Guert, et un sourire adoucit l'extrême gravité de son maintien. Dès ce moment, un changement très sensible s'opéra dans les sentiments et l'attitude de la partie la plus jeune de la société, et la conversation devint plus libre et plus gaie. Guert fut encouragé à continuer ses explications, ce qu'il fit avec franchise et loyauté : il nous disculpa entièrement, sauf d'être un peu disposés à l'espièglerie pour un ministre de l'Église et pour un de ses élèves qui avait à peine commencé ses voyages.

La figure d'Anna s'éclaircissait de plus en plus, à mesure que Guert avançait dans ses explications, et quand il eut fini, elle se tourna vers moi de la façon la plus gracieuse et me demanda des nouvelles de ma mère. Comme j'étais assis directement en face d'elle, et que la table était étroite, nous pûmes causer sans trop attirer l'attention sur nous ; le maire et ses autres hôtes plaisantaient alors assez bruyam-

ment sur les aventures de la soirée, à l'autre bout de la table.

Le maire, prenant en considération notre premier souper, permit aux trois coupables de quitter la table un peu plus tôt, et comme l'heure était avancée, la société se sépara presqu'aussitôt après. Cependant, avant le départ, Herman Mordaunt s'approcha de moi, et de la façon la plus amicale m'invita à déjeûner le lendemain, en me recommandant d'amener Dirck avec moi. J'ai à peine besoin de dire avec quelle joie j'acceptai cette invitation, et combien je me sentis soulagé par cette conclusion d'une aventure qui, un moment, m'avait menacé d'une profonde disgrace. Si le maire avait été d'humeur à poursuivre sérieusement l'affaire du souper enlevé, les conséquences légales n'en auraient probablement pas été très graves, mais elles auraient pu être ridicules, et je ne doute pas qu'elles n'eussent terminé brusquement la visite dans le Nord. Toujours est-il que je me trouvai très sou-

lagé, et je crois qu'il en fut de même de M. Worden.

— Cornélius, me dit-il après que nous eûmes souhaité le bonsoir à Guert et repris le chemin de notre auberge, ce second souper m'a aidé merveilleusement à digérer le premier. Je ne sais si notre nouvelle connaissance ici nous sera très profitable.

— Cependant vous paraissiez le goûter beaucoup, et je vous ai crus très bons amis.

— J'aime assez ce garçon-là ; il est plein de cordialité et de franchise, il a très bon cœur. Cependant c'était un peu par politique que je me mettais sur un bon pied avec lui. Je le sens bien, Cornélius, je n'ai pas consulté assez la dignité de ma sainte profession ce matin sur la glace ; il était on ne peut plus inconvenant, pour un ecclésiastique, d'être vu courant sur une place publique comme un écolier ou un jeune étourdi qui dispute le prix de la course. Il m'a semblé entendre un de ces jeunes Hollandais m'appeler le révérend

Longues-Jambes, de sorte qu'en y réfléchissant bien, le plus sage est, pour moi, de demeurer en bonne intelligence avec ce Guert Ten Eyck.

— Je comprends votre motif, et ce n'est pas à moi de dire que vous avez tort. Je conviens pour ma part que j'aime Guert étonnamment, et je ne renoncerai pas facilement à son amitié, quoiqu'il m'ait déjà mis deux fois dans un sérieux embarras depuis si peu de temps que nous nous connaissons. C'est un jeune homme d'excellent cœur et d'excellent caractère, mais irréfléchi et un vrai Hollandais. Quand il essaie de jouir de la vie, il y va de toute son ame.

Je racontai alors l'affaire du traîneau à M. Worden, qui me donna un peu de cette sorte de consolation qu'on reçoit en si grande quantité quand on s'avance dans ce monde affairé et tout personnel.

— Eh bien ! Corny, me dit mon ancien maître, je ne sais pas trop si, quand vous dérouliez du traîneau en bas vous n'avez pas eu l'air en-

core plus fou que moi quand j'alongeais les jambes devant vos amis du traîneau.

Nous rions tous les deux en entrant dans l'auberge, moi pour cacher le dépit réel que j'éprouvais; et M. Worden, je présume, parce qu'il était charmé de l'idée que j'avais paru tout aussi ridicule que lui.

Le lendemain matin, je me dirigeai vers la maison d'Herman Mordaunt d'aussi bonne heure que me le permirent les convenances du monde. Je trouvai la famille établie dans une de ces maisons hollandaises dont Albany éaitt presque entièrement composée, c'est-à-dire un peu en arrière de la rue, ayant sur le devant une petite cour, inclinant vers le pignon, et le pignon tourné vers la cour. Les murs à créneaux de la maison diminuaient graduellement vers le sommet pointu d'un toit très raide, et le tout était surmonté d'une girouette, perchée sur une tringle assez haute. Les Hollandais attachaient toujours une très grande importance à savoir d'où le vent soufflait, et

l'exactitude minutieuse qui est un des traits de leur caractère, ne leur permettait pas de s'en rapporter aux indications habituelles de la sensation éprouvée par la main, de l'inclinaison des branches, de la fuite des nuages, de la direction de la fumée ; il leur fallait à toute force la certitude d'une machine construite tout exprès. La fumée peut tromper, mais une girouette, jamais !

Il n'y avait personne dans le petit salon quand j'y fus introduit par un domestique en qui je reconnus le principal serviteur d'Herman Mordaunt à New-York. Comme ce petit salon me parut charmant, les deux ou trois minutes que j'y passai seul ! J'aperçus ce même châle que portait Anna le jour où je la rencontrai aux fêtes de la Pentecôte; et une paire de gants qui me semblaient trop petits pour appartenir à d'autres mains que les siennes, avait été jetée sur ce châle, négligemment, comme on jette les objets de cette sorte quand on est pressé. Une douzaine d'autres objets, dispersés

çà et là, attestaient la présence de jolies femmes et leurs habitudes élégantes. Mais les gants attirèrent surtout mon attention; je ne pus m'empêcher de me lever et de les examiner. Ces gants pouvaient aussi bien appartenir à Mary Wallace, qui avait, elle aussi, une jolie petite main, mais je me figurai qu'ils appartenaient à Anna. Plein de cette idée, je les portai à mes lèvres et je les couvrais de baisers avec une bonne dose d'exaltation romanesque, quand un pas léger dans le salon m'avertit que je n'étais plus seul. Rejetant les gants je me retournai et j'aperçus Anna elle-même. Elle me regardait d'un air que je ne savais alors comment interpréter, et que maintenant je sais à peine comment décrire. D'abord, son charmant visage fut couvert de rougeur, tandis que le doux intérêt dont ses yeux étaient pleins, fit battre mon cœur si violemment qu'il me semblait prêt à s'échapper de ma poitrine. Combien je fus près de déclarer à ce moment tout ce que j'éprouvais, de me jeter

aux genoux de cette femme idolâtrée, de lui avouer avec quelle persistance et à quel point elle avait rempli ma pensée, pendant les jours et les nuits d'une année entière, et de la supplier de bénir le reste de mes jours en partageant mon sort! Rien ne put prévenir cet élan que la remarque qui lui échappa quand elle eut répondu par une gracieuse révérence au salut gauche et embarrassé que je lui avais fait.

— Qu'avez-vous tant à admirer dans les gants de miss Wallace? me demanda la malicieuse jeune fille, en se mordant les lèvres, pour retenir un sourire, imaginai-je, quoique ses joues fussent encore couvertes de rougeur, et que ses yeux eussent encore une indéfinissable expression de douceur enchanteresse. — C'est mon père qui les lui a offerts, et elle les a mis hier soir par politesse pour lui.

— Je vous demande pardon, miss Mordaunt... miss Anna... c'est que... je vous demande pardon. N'y a-t-il pas une odeur vraiment déli-

cieuse dans ces gants!... Du moins je le pensais, et je cherchais à déterminer quel peut être le parfum dont on s'est servi,

— Ce doit être de l'eau de lavande dont nous autres jeunes femmes sommes assez coquettes pour parfumer nos gants et nos mouchoirs. Peut-être est-ce du musc, Mary en raffolle ; pour moi, je préfère la lavande. Mais quelle soirée nous avons passée, Monsieur Littlepage, comment avez-vous débuté à Albany, et par-dessus tout, quel maître des cérémonies avez-vous pris ?

— Avez-vous donc de l'aversion pour Guert Ten Eyck? miss Anna.

— Loin de là. Il est tout-à-fait impossible de le prendre en aversion : il est si franc, si disposé à reconnaître ses torts , si sincère dans ce qu'il fait et ce qu'il dit; il a un si excellent caractère ; en un mot, il est si bien ce qu'une sœur désirerait dans un frère, et malheureusement aussi ce qu'elle regretterait!

— Il me semblait hier soir que toutes les da-

mes prenaient intérêt à lui, malgré ses étourderies et ses légèretés sans nombre. Ne réussit-il pas auprès de miss Wallace?

Le regard pénétrant et rapide qu'Anna me jeta, m'avertit assez que ma question était indiscrète, et je ne l'eus pas plus tôt faite que je m'en repentis. Une ombre passa sur la charmante figure de mon interlocutrice et fut suivie d'un moment de profonde et, sans doute, pénible rêverie. Puis un éclair parut, un sourire illumina ses traits, enfin un petit éclat de rire tout juvénile vint montrer avec quelle rapidité, les sensations se succédaient chez elle et combien était forte sa native tendance au bonheur et à la gaîté.

— Après tout, monsieur Littlepage, dit-elle, en tournant vers moi ce joli visage, dont l'indéfinissable expression de malice et d'affection me mettait hors de moi, vous conviendrez que votre exploit dans le traîneau était assez ridicule pour qu'un jeune homme se tînt quelque temps pour satisfait.

— J'en conviens, miss Anna, et à l'avenir je prendrai garde de redevenir petit garçon dans une ville étrangère. Je suis charmé cependant que vous regardiez cette puérile affaire du traîneau comme plus grave que celle du souper, et j'ai bien redouté que celle-ci ne me valût une sérieuse disgrace.

— Ni l'une ni l'autre n'est très sérieuse, monsieur Littlepage ; mais la dernière aurait pu tourner mal, si le maire n'avait pas connu les façons d'agir des jeunes gens de la ville. On dit pourtant que rien de si hardi n'avait encore été tenté en ce genre à Albany, quelque liberté qu'on se permette ici envers les poulaillers des voisins.

Et elle se mit à rire de tout cœur et sans la moindre contrainte.

— J'espère que vous ne me regarderez pas comme un lâche, si je renvoie le blâme à cet étourdi de Guert Ten Eyck. Il m'a entraîné dans les deux affaires, et dans la dernière innocem-

ment et sans presque savoir ce que j'allais faire.

— C'est comme cela que l'aventure est interprétée, et qu'on devait l'interpréter, dès qu'on a su que Guert Ten Eych y était mêlé.

— Je puis donc espérer mon pardon, miss Anna, lui dis-je, en tendant la main pour l'inviter à me donner la sienne en gage de pardon.

Anna n'eut pas la pruderie de refuser de mettre sa petite main dans la mienne, quoique je sentisse à peine le bout de deux ou trois de ses petits doigts, et elle rougit un peu en m'accordant cette faveur.

— Cornélius, me dit-elle, en me nommant par mon prénom, sans doute pour me prouver combien elle avait oublié complètement le petit accès de mauvaise humeur qu'elle avait certainement éprouvé lors de ma ridicule aventure dans la rue; Cornélius vous devez demander pardon à qui possède le droit de pardonner. Si Cornélius Littlepage s'avise de dégringoler du

haut d'une colline comme un petit garçon, quel droit a Anna Mordaunt de le lui défendre?

— Tous les droits du monde : le droit de l'amitié, le droit d'un esprit supérieur, le droit des meilleures manières, le droit que...

— Chut! Voici le pas de M. Bulstrode, qui retentit dans le corridor ; il ne doit pas entendre cette discussion au sujet de mes droits multipliés. Pourtant, il lui faudra quelque temps pour déposer son surtout, ses fourrures et son sabre ; et, j'aurai juste celui de vous dire que Guert Ten Eych est un maître des cérémonies dangereux pour Cornélius Littlepage.

— Pourtant il a assez de jugement, assez de sensibilité, assez de cœur pour admirer et aimer Mary Wallace.

— Vous l'a-t-il déjà dit si vite! Je n'ai pas besoin de vous le demander, il parle de son amour à quiconque veut l'écouter.

— Et à miss Wallace, elle-même, je pense. L'homme qui aime, et qui aime réellement, ne peut laisser longtemps la personne qu'il

aime dans l'incertitude sur ses sentiments et ses intentions. J'ai toujours regardé, miss Mordaunt, comme un sentiment bas et lâche pour un homme, d'attendre la certitude d'être payé de retour avant d'avoir le courage de manifester ses désirs. Comment une femme sensible saura-t-elle qu'elle peut sans crainte donner son affection sans cette franchise de la part de son amant? Je tiens donc que Guert Ten Eych a agi honnêtement et loyalement vis-àvis de Mary Wallace.

— C'est un mérite qu'on ne peut lui refuser, répondit Anna à voix basse et d'un ton pensif. Mary a entendu cet aveu de sa propre bouche à plusieurs reprises. Ma présence elle-même n'a pas été un obstacle à ses déclarations, car trois fois je l'ai entendu demander à Mary de le considérer comme aspirant à sa main, et la supplier de ne pas rejeter son offre avant qu'il eût eu le temps de conquérir son estime.

— Et vous admettez, miss Mordaunt, que cela

est à son honnneur, que cela est bien et digne de lui.

— Cela est certainement franc et honorable, monsieur Littlepage, puisqu'il fait connaître par là à miss Wallace le but de ses attentions, et ne lui laisse ni doute ni incertitude.

— Je suis charmé que vous approuviez cette façon d'agir loyale et sincère... Quoiqu'il ne me reste qu'une seconde pour m'expliquer, elle me suffira pour dire que la conduite que Guert Ten Eyche a adoptée vis-à-vis de Mary Wallace, est celle que Cornélius Littlepage se propose de suivre vis-à-vis d'Anna Mordaunt.

Anna tressaillit et devint pâle ; puis ses joues se couvrirent de rougeur : elle me regarda avec une timide surprise. Elle ne répondit pas ; mais son regard ardent et pourtant timide demeura longtemps fixé sur moi, et il est encore vivement empreint dans mon souvenir. Il semblait exprimer l'étonnement, la sensibilité alarmée, la modestie féminine, la retenue craintive de la jeune fille ; mais il ne me parut

point exprimer le déplaisir. Le temps manqua pour une explication, car la voix d'Herman Mordaunt et celle de Bulstrode se firent entendre à la porte, et au même instant tous deux entrèrent.

X.

Bulstrode sembla charmé de me retrouver, et se plaignit que j'eusse tout-à-fait oublié la satisfaction avec laquelle tout New-York, selon son aimable exagération, m'avait reçu le printemps précédent. Je lui rendis naturellement politesse pour politesse, et nous redevînmes bientôt aussi bons amis qu'auparavant. Quelques minutes après, Mary Wallace et Dirck nous rejoignirent, et nous prîmes tous place autour de la table du déjeûner.

Herman Mordaunt et Bulstrode causèrent ensemble pendant les premières minutes. Mary Wallace était ordinairement silencieuse ; mais Anna, sans trop parler, était assez causeuse. Ce matin pourtant elle dit fort peu de chose au-delà de ce que les convenances exigeaient d'une maîtresse de maison qui sert à table, et cela en aussi peu de mots que possible. Une fois ou deux je ne pus m'empêcher de remarquer que sa main demeurait sur l'anse d'une théière richement ciselée après s'en être servie ; que son œil bleu, au regard si charmant et si profond, était fixé sur le vide, ou qu'elle attachait sur un objet placé devant elle un regard distrait, comme une personne perdue dans ses pensées. Chaque fois qu'elle s'arrachait à ces petites rêveries, une légère rougeur apparaissait sur son visage, et elle semblait désireuse de cacher ses distractions involontaires. Cela dura jusqu'à ce que Bulstrode, qui avait causé avec notre hôte des mouvements

de l'armée, se prit tout-à-coup à m'adresser directement la parole.

— J'espère, Monsieur Littlepage, que nous devons votre visite à Albany à l'intention de faire la prochaine campagne avec nous. On m'a dit que plusieurs gentlemen des colonies avaient l'intention de nous accompagner à Québec.

— Québec est un peu plus loin que je n'ai l'intention d'aller, Monsieur Bulstrode ; d'ailleurs, j'étais loin de croire que les troupes du roi songeassent à une marche aussi longue. M. Follock et moi, nous nous proposons de demander la permission de nous attacher à un régiment et d'aller au moins jusqu'à Ticonderoga, car nous n'aimons pas l'idée que les Français conservent un poste comme celui-là si avant dans l'intérieur de la province.

— C'est bien parler, Monsieur Littlepage, et j'espère que vous me ferez l'amitié de me demander quelques services quand il faudra arranger tout cela. Notre régiment serait heureux

de vous avoir pour compagnon, et vous savez que je le commande depuis que le lieutenant-colonel nous a quittés.

Je remerciai, et la conversation changea de sujet.

— J'ai rencontré Harris en venant ici ce matin, continua Bulstrode; il m'a parlé en l'air d'un souper auquel il a assisté hier soir; ce souper avait été dérobé par quelques jeunes gens d'Albany et porté au camp comme une politesse pour quelques-uns de nos officiers. Le tour était assez mauvais, quoiqu'ils m'aient assuré qu'un Hollandais pardonne toujours une escapade de ce genre; mais Harris a rendu le fait bien plus grave en ajoutant que la bande, privée de son souper, s'était indemnisée aux dépens de la cuisine du maire, et en emportant ses canards et ses perdrix sans lui laisser même une pomme de terre.

Je sentis que ma figure devenait d'un rouge écarlate, et je me figurai que tous les yeux

étaient fixés sur moi; Herman Mordaunt se chargea de répondre.

— L'histoire n'a pas perdu en route, comme c'est l'usage, dit notre hôte : du reste, le fond en est vrai. Nous avons tous soupé hier soir avec M. Cuyler, et nous savons qu'il y avait bien autre chose qu'une pomme de terre sur sa table.

— Tous! les dames aussi?

— Même les dames, et M. Littlepage, par-dessus le marché, reprit Herman Mordaunt en me lançant un coup-d'œil en souriant. Tous en général, et chacun en particulier, nous sommes prêts à attester que le souper était non seulement abondant, mais encore excellent.

— Je vois par le sourire général, s'écria Bulstrode, qu'il y a quelque chose de sous-entendu, et je demande instamment à être mis au courant.

Herman Mordaunt raconta alors toute l'histoire sans prendre aucunement le soin de cacher les traits les plus amusants, insistant avec quelque complaisance sur l'instruction que

M. Worden avait faite à Dorothée et en appelant à moi pour savoir si je ne la trouvais pas excellente. Bulstrode riait; mais les jeunes dames auraient désiré qu'il ne fût point question de cette affaire. Anna essaya même une fois ou deux de détourner son père de certains commentaires qu'il fit, et dans lesquels il traitait légèrement ces sortes d'amusements.

— Ce Guert Ten Eyck est unique, s'écria Bulstrode : et quelquefois je ne puis le comprendre. Je ne connais pas de jeune homme mieux bâti, plus beau et plus résolu ; il est souvent aussi ferme et aussi irrésistible dans ses opinions et ses jugements, qu'il est beau à voir, et quelquefois il est enfant au possible dans ses goûts et ses inclinations. Comment expliquez-vous cela, miss Anna?

— Simplement par ce fait, que la nature avait destiné Guert Ten Eyck à mieux que ce que le hasard et l'éducation ou le manque d'éducation lui ont permis de devenir. S'il avait été élevé à Oxford, il serait tout différent de

ce qu'il est. Quand un homme n'a reçu que l'instruction d'un enfant, il demeure longtemps enfant.

Je fus surpris de la hardiesse et de la décision de cet avis, car ce n'était pas l'habitude d'Anna d'être si explicite en donnant son opinion sur autrui ; mais je ne fus pas longtemps sans découvrir qu'elle n'épargnait pas Guert devant son amie, dans l'intime conviction qu'il ne méritait pas la place qu'il gagnait peu à peu dans le cœur de Mary Wallace. Herman Mordaunt, j'imagine, partageait l'opinion de sa fille, et j'eus bientôt occasion de m'apercevoir que le pauvre Guert n'avait pas d'autre allié dans la famille que celui que sa belle et virile figure, ses manières ouvertes et son extrême franchise lui avaient créé dans le cœur de sa bien-aimée. Il y avait certainement dans la manière habituelle dont Guert se rabaissait, un charme qui rangeait tout le monde de son côté, et, pour ma part, je confesse que je de-

vius tout de suite son ami et le demeurai jusqu'au dernier jour.

Bulstrode et moi quittâmes ensemble la maison, marchant bras-dessus bras-dessous et laissant Dirck avec les dames.

— Quelle charmante famille ! dit mon compagnon quand nous eûmes franchi le seuil ; je suis fier de pouvoir réclamer quelque parenté avec elle, quoiqu'elle ne soit pas aussi proche qu'elle le deviendra un jour, je l'espère. Je tressaillis, et retirant mon bras, je me retournai pour regarder le major en face. Bulstrode sourit, mais resta maître de lui-même, et avec cette apparente indifférence des hommes du monde aux manières si aisées, continua la conversation.

—Je vois que ma franchise vous a causé quelque surprise, dit-il ; mais la vérité est la vérité, et je tiens qu'il n'est pas bien à un gentlemen qui a résolu de devenir le poursuivant d'une dame, de faire un secret de ses inten-

tions ; n'est-ce pas aussi votre façon de penser, Monsieur Littlepage ?

— Vis-à-vis de la dame, sans aucun doute, peut-être aussi vis-à-vis de sa famille, mais non pas vis-à-vis du monde.

— J'admets votre distinction qui peut être bonne dans le cours ordinaire de la vie ; mais dans le cas d'Anna Mordaunt, c'est charité que de faire comprendre l'état réel des choses aux jeunes gens comme vous, Cornélius, qui se pourraient fourvoyer. Je comprends très bien vos relations particulières avec la famille Mordaunt ; mais d'autres pourraient la fréquenter dans des vues différentes et plus intéressées.

— Dois-je comprendre, Monsieur Bulstrode, que miss Mordaunt est votre fiancée ?

— Oh ! pas le moins du monde, car elle ne s'est pas encore résolue à m'accepter. Vous saurez cependant que j'en ai parlé à Herman Mordaunt au su et de l'aveu de mon père, et que l'affaire s'arrange *in petto*. Vous pouvez juger par vous-même du résultat probable,

étant, comme observateur, plus en état d'apprécier la façon dont Anna accueille ma poursuite.

— Songez que je ne ne vous ai pas vus ensemble ces dix derniers mois, et vous ne me ferez pas croire qùe vous ayez attendu si longtemps une réponse.

— Je vous regarde comme un ami de la famille, Cornélius; je ne vois donc pas pourquoi je ne vous mettrais pas au courant de tout; l'aventure du lion vous rendra toujours à moitié un Mordaunt. Je m'étais déclaré à Anna, quand je vous ai vu pour la première fois; j'en reçus la réponse ordinaire des dames, qu'elle se trouvait trop jeune pour songer à s'engager, ce qui était certainement plus vrai alors que maintenant; que j'avais en Angleterre des amis que je devais consulter; qu'il fallait lui accorder du temps; autrement elle me refuserait nécessairement; enfin, toutes les réponses en usage dans les protocoles d'une semblable négociation.

— Et vous en êtes resté là ?

— Pas du tout, mon ami, bien loin de là, j'écoutai Herman Mordaunt, car il insista beaucoup sur tout cela ; avec la patience d'un saint, j'étudiai par où il fallait le prendre, et déclarai mon intention de tout soumettre à mon père et de revenir à la charge, fort de son consentement et autorisé par lui à offrir un établissement.

— En écrivant en Angleterre, vous avez obtenu tout cela par le retour du vaisseau ? repris-je, incapable de supposer qu'on pût hésiter à avoir Anna Mordaunt pour belle-fille.

— Non, pas tout-à-fait par le vaisseau suivant, quoique Sir Harry soit trop bien élevé pour négliger de répondre à une lettre, Je ne sache pas que cela lui soit jamais arrivé de sa vie ; non pas même lorsque je l'importunais un peu au sujet de ma pension, dont j'avais quelquefois mangé le quartier avant que le trimestre fût commencé, comme cela arrive au collége ; vous le savez bien, Cornélius. A vous

dire vrai, mon cher ami, je reçus une réponse de sir Harry, mais pas son consentement. L'Atlantique est large en diable, et il faut un temps infini pour débattre une question à mille lieues de distance.

— Quel argument fallait-il donc pour convaincre sir Harry Bulstrode de la convenance pour vous d'épouser Anna Mordaunt, si vous pouviez l'avoir?

— Qu'il est naïf et sincère, sur mon honneur! Mais je vous aime pour la simplicité de votre caractère, Cornélius, et je prends tout en bien de votre part. Si je puis l'avoir! Vous verrez, à la fin de la prochaine campagne, quand vous et moi reviendrons de notre excursion à Québec.

— En attendant, vous n'avez pas répondu à ma question au sujet de sir Harry Bulstrode.

— Je vous demande pardon à vous et à sir Harry. Quel argument il fallait pour convaincre mon père? Vous n'avez jamais été en Au-

gleterre, Littlepage, et par conséquent, il ne vous est pas facile de comprendre quelle opinion on y a des colonies, et cela fait beaucoup, vous comprenez.

— Je pense que la mère aime ses enfants, comme je suis sûr que les enfants aiment leur mère.

— Oui, vous êtes tous de loyaux sujets, je puis dire cela de vous, quoiqu'Albany ne soit pas précisément Bath, ni New-York Westminster. Vous devez comprendre, Littlepage, que l'église que voilà sur la colline et qu'on appelle Saint-Pierre, quoique ce soit une bonne église, une respectable église, fréquentée par une congrégation très honnête, n'est pas tout-à-fait Westminster ou Saint-James.

— Je crois vous entendre, et ainsi sir Harry s'obstina.

— Obstiné comme le diable! Il fallut trois lettres, pas une de moins, et dont la dernière était assez hardie pour lui faire faire demi-tour : j'y réussis pourtant, et son consentement

en bonne et due forme a été remis à Herman Mordaunt. Je n'aurais jamais pu l'emporter si je n'avais eu quelques avantages dans ce débat, et voici comment : Sir Harry est goutteux et asthmatique à la fois et n'a plus grand temps à vivre ; et comme il ne possède pas un acre de terre qui ne soit substitué, il ne pouvait pas me déshériter ; et ce n'eût été après tout qu'une affaire de temps.

— Sans doute vous avez fait part de tout cela à Anna et à Herman Mordaunt?

— Je veux être pendu si j'en ai rien fait. Non, non, maître Cornélius, je ne suis pas si simple que cela. Vous autres provinciaux vous avez l'épiderme aussi sensible que des raisins de Fontainebleau ; il faut vous manier plus délicament. Je ne pense pas qu'Anna voulût épouser le duc de Norfolk lui-même, si la famille faisait la moindre difficulté de la recevoir.

— Et Anna n'aurait-elle pas raison d'obéir à un sentiment si respectable ?

— Oh ! elle n'épouserait, après tout, que le

duc tout seul, et non sa mère, ses tantes et ses oncles. Je ne vois pas pour une jeune femme la nécessité de se tracasser pour cela. Mais nous n'en sommes pas encore là, car vous savez, Littlepage, que je n'ai pas été accepté. Non, non, par justice pour Anna, je dois ajouter cela. Elle sait pourtant que sir Harry a donné son consentement, et c'est un grand point en ma faveur, vous l'avouerez. Je suppose que sa grande objection sera de quitter son père qui n'a pas d'autre enfant et pour qui ce serait un peu dur; et je pense qu'elle parlera aussi du changement de pays, car, vous autres Américains, vous êtes enragés pour rester dans votre pays.

— Je ne vois pas qui vous donne le droit de parler ainsi, puisqu'il est universellement admis parmi nous que tout est mieux en Angleterre que dans les colonies.

— Je le pense aussi, Cornélius, dit Bulstrode en riant de bon cœur, si vous faisiez une

visite à la vieille patrie, vous-même en tomberiez d'accord.

— Moi, la visiter pour cela, ! pourquoi vous imaginer que j'en aie besoin ? S'il s'était agi de Guert Ten Eyck ou même de Dirck Follock, on l'aurait pu penser ; mais moi qui suis de race anglaise, qui ai, en ce moment bien vivant à Satanstoé, mon grand-père né en Angleterre, on ne doit pas me compter parmi les gens mal affectionnées à l'Angleterre.

Bulstrode serra mon bras et me dit d'un ton confidentiel : — Oui, vous avez raison, Cornélius, la colonie est assez royaliste ; le ciel en est témoin. Pourtant, ces Hollandais nous battent froid, à nous autres militaires, bien plus que les gens de race anglaise qui sont en bas de la rivière. Faut-il l'attribuer à leur phlegme habituel ou à quelque ancienne rancune de la conquête.

— Ce ne peut être le dernier motif, puisque, dans l'arrangement définitif, la colonie a été échangée contre celle que les Hollandais pos-

sèdent maintenant dans l'Amérique du Sud. Du reste, il n'est pas étonnant que les descendants des Hollandais préfèrent les Hollandais aux Anglais.

— Je vous assure, Littlepage, que nous avons causé beaucoup dans l'armée de la froideur avec laquelle nous traitent les habitants d'Albany, quoique la plupart des familles influentes aient beaucoup d'égards pour nous, et nous aident autant qu'elles le peuvent. Ces gens-là devraient songer que nous nous battons pour eux, et que nous sommes là pour empêcher les Français de les dépouiller.

— Ils pourraient vous répondre que les Français ne leur feraient aucun mal sans les querelles de l'Angleterre avec la France. Il faut que je vous quitte, monsieur Bulstrode. Permettez-moi cependant encore un mot : Le roi George II n'a pas dans ses états de sujets plus loyaux que les habitants des colonies américaines.

Bulstrode sourit, fit un signe d'assentiment en me serrant la main, et nous nous séparâmes.

XI.

Je fus très occupé le reste du jour. Yaap arriva sur le midi avec sa brigade de traîneaux, et j'allai chercher Guert pour qu'il me conduisît de nouveau chez le fournisseur. Chevaux, harnais, traîneaux, provisions et tout le reste me fut acheté à un bon prix et payé en or espagnol, la monnaie d'Espagne ayant toujours eu cours chez nous beaucoup plus que la monnaie anglaise, au point qu'un shilling était presque une rareté. Guert se montra tout aussi

aimable et tout aussi complaisant que le jour précédent ; et quand tout fut terminé, il m'invita à faire un tour sur la rivière dans son propre traîneau. Je savais déjà que mon nouvel ami était un jeune homme à la tête d'une belle fortune ; n'ayant plus ni père ni mère, et vivant aussi élégamment que le comportaient les habitudes simples des gens qui l'entouraient. Tout chez lui annonçait que la vieille négresse qui le servait avait été habituée à un régime de propreté inexorable, et, sous ce rapport, l'appartement du jeune célibataire était aussi irréprochable que s'il avait été occupé par une maîtresse de maison, et que cette maîtresse eût été Mary Wallace.

— Si jamais elle consentait à m'épouser, dit Guert, en jetant un regard autour de lui pendant que je faisais l'éloge de son petit salon, je ferais bâtir une nouvelle maison. Celle-ci a maintenant cent ans, et quoiqu'on en ait beaucoup parlé dans son temps, elle n'est pas à moitié assez belle pour Mary Wallace. Mon

cher ami, combien je vous envie cette invitation à déjeûner de ce matin! Il faut qu'Herman Mordaunt vous aime bien.

— Nous sommes bons amis, Guert; j'ai quelque raison de croire qu'il a un peu d'affection pour moi. J'ai été assez heureux pour rendre un petit service à miss Anna, le printemps dernier, et toute la famille m'en est reconnaissante.

— Autant que j'en ai pu juger par certain coup d'œil, Anna ne l'a pas oublié. J'ai su toute l'histoire par Mary Wallace; il y avait un lion dans l'affaire. Je donnerais la moitié de ma fortune pour voir Mary Wallace dans les griffes d'un lion et lui prouver que Guert Ten Eyck a du cœur aussi bien que Cornélius Littlepage. Mais, mon bon ami, il y a quelque chose que vous devriez faire; vous êtes en telle faveur que vous réussirez sans peine, tandis que j'essaierais vainement d'y parvenir.

— Je ferai tout mon possible pour vous obli-

ger, Guert ; vous avez droit d'y compter après les services que vous m'avez rendus.

— Allons donc, ne parlez pas de cela ; je ne suis jamais plus heureux que quand j'achète ou vends un cheval, et, en vous aidant à vous débarrasser de vos antiques coursiers, je n'ai fait aucun tort au roi et je vous ai rendu un bon office. Mais c'était de chevaux que je voulais vous parler. Vous saurez, Littlepage qu'à vingt milles autour d'Albany il n'y a pas un homme, jeune ou vieux, qui possède un attelage comme le mien.

— Il ne s'agit pas, sans doute, de vendre ces chevaux à Mary Wallace, dis-je en riant.

— Si, mon garçon, et cette maison, et la vieille ferme, et deux ou trois magasins le long de la rivière, tout ce que je possède en un mot, à la condition que l'on m'achètera par-dessus le marché. Comme ces dames n'ont pas besoin de chevaux pour le moment, puisque Herman Mordaunt en a amené avec lui deux excellents, ceux qui ont manqué nous écraser, vous et

moi, Cornélius, il ne peut être question de vente; mais je voudrais bien conduire Mary et Anna pendant quelques milles avec mon attelage et dans mon propre traîneau.

— Cela ne peut être bien difficile à arranger : les jeunes dames d'habitude consentent volontiers à des promenades de ce genre.

— Le cheval de tête se comporte comme un colonel à la tête de son régiment plutôt que comme un animal sans raison.

— J'en parlerai à Herman Mordaunt ou à Anna elle-même si vous le désirez.

— Le cheval de trait ressemble à une dame dans un menuet, quand vous lui retenez un peu la bride. Cornélius, j'ai conduit ces deux bêtes-là de la plaine des Pins jusqu'à Schenectady en une heure et vingt-six minutes, seize milles à vol d'oiseau et près de trente si vous suivez tous les détours de la route.

— Bien ; que dois-je faire? En parler à ces dames ou les prier de désigner un jour?

— Désigner un jour! Plût au ciel que c'en

fût déjà là, Cornélius; je le voudrais de tout mon cœur,.. Elles sont si belles toutes deux!

— Oui, c'est ce dont tout le monde conviendra, répondis-je innocemment, et pourtant d'une beauté bien différente.

— Oh! non, pas une tache de plus qu'il n'est nécessaire pour faire un bel attelage. J'appelle l'un Jack et l'autre Moïse. Je n'ai jamais connu d'animal du nom de Jack qui ne fît son devoir. Je donnerais beaucoup pour que Mary Wallace pût voir ce cheval agir.

Je promis à Guert d'user de toute mon influence auprès des dames pour les décider à se confier à son attelage; et afin de me mettre en état de parler avec autorité, on fit atteler les chevaux pour que nous fissions un tour. L'équipage d'hiver de Guert Ten Eyck était réellement plein de goût et indiquait un œil de connaisseur. J'avais souvent vu des traîneaux plus beaux sous le rapport de la peinture, des garnitures de la capote et des ornements, et Guert paraissait peu s'inquiéter de tout cela.

Ce qu'il estimait le plus dans son traîneau, c'était la façon admirable dont il reposait sur ses patins, en pesant légèrement sur eux en avant et en arrière. De cette façon, les traits étaient plus près d'être de niveau avec les chevaux que ce n'est l'usage, sans cependant s'élever assez haut pour changer la nature de l'attelage. Il était peint à l'intérieur en bleu d'azur, la couleur favorite des Hollandais, tandis que l'intérieur était d'un rouge éclatant. Il était garni de larges peaux de renard gris ; comme elles étaient bordées avec du drap écarlate, l'effet total était assez beau et flattait la vue. Il ne faut pas oublier les clochettes. Outre les quatre qui sont suspendues au harnais et sont l'accompagnement nécessaire de tout harnais de traîneau, Guert avait ajouté deux énormes courroies en cuir, qui de la selle descendaient sous le ventre de Jack et de Moïse, et une autre autour du cou, toutes chargées de clochettes, et il avait quadruplé ainsi la musique ou plutôt le tapage de son traîneau.

C'est dans cet équipage que nous quittâmes la maison de Ten Eyck; tous les nègres dans la rue s'extasiaient à nous voir passer et se tenaient les côtes de rire, car c'est toujours ainsi qu'un nègre manifeste son admiration, même pour un sermon. Je me rappelle avoir entendu dire à un voyageur qui avait été aussi loin que Niagara, que son nègre n'avait fait qu'éclater de rire la première demi-heure qu'il fut en présence de l'imposante cataracte.

Ce n'étaient pas les nègres seuls qui s'arrêtaient pour admirer Guert Ten Eyck, son traîneau et son attelage. Tous les jeunes gens sur la place lui rendirent cet hommage; car d'une voix unanime on le reconnaissait comme le meilleur fouet et le meilleur juge de chevaux de tout Albany. Quelques jeunes femmes, sorties en traîneau, se retournèrent quand nous eûmes passé, montrant que cette admiration était partagée par l'autre sexe. Guert remarquait tout cela, et l'effet en était visible à la manière dont il se tenait droit, en guidant ses

généreux coursiers au milieu des traîneaux de bois qui encombraient encore la rue.

Nous prîmes notre route par les larges plaines qui s'étendent pendant plusieurs milles le long de la rive occidentale de l'Hudson, au nord d'Albany. C'était la route que prenaient ordinairement les jeunes gens dans leur promenade du soir, et la plupart de ceux de la classe élevée allaient, en passant, rendre leurs devoirs à Madame Schuyler, veuve issue de la famille même dans laquelle elle s'était mariée et qui, par son caractère, ses relations et sa fortune, tenait un haut rang dans la société du voisinage. Guert connaissait cette dame et me proposa de profiter de l'occasion pour lui faire une visite et lui rendre mes respects; tribut qu'elle était habituée à recevoir de tous les étrangers de distinction. Nous nous dirigeâmes vers sa maison de toute la vitesse des chevaux. La distance était de quelques milles seulement, et bientôt nous franchissions la porte pour

nous arrêter sur ce qui devait être, en été, une pelouse charmante, mais naturelle.

— Pardieu ! nous jouons de bonheur ! s'écria Guert ; voici le traîneau d'Herman Mordaunt : ces dames doivent être ici.

Guert avait raison. Anna et Mary Wallace avaient dîné chez Madame Schuyler ; et au moment où nous entrions, on leur apportait leurs châles et leurs manteaux. J'avais tant entendu parler de Madame Schuyler, que je ne pus approcher d'elle sans émotion, et au premier moment, je n'eus pas d'yeux pour les autres personnes. Je fus bien reçu par la maîtresse de la maison, femme tellement grasse qu'elle ne pouvait se lever sans quelque peine, mais dont les traits exprimaient également l'intelligence, la vertu, l'usage du monde et la bienveillance. Elle n'eut pas plus tôt entendu le nom de Littlepage, qu'elle jeta un coup d'œil expressif aux deux jeunes femmes. Mon regard suivit le sien, et je vis Anna rougir beaucoup et paraître un peu embarrassée. Quant à Mary Wallace, elle

me parut ce qu'elle était toujours, chaque fois que Guert Ten Eyck l'approchait, luttant contre une sorte de plaisir mélancolique.

— Monsieur Littlepage, vous n'avez pas besoin de me dire le nom de votre mère, dit Madame Schuyler en me tendant la main, je l'ai connue quand elle était jeune femme. En son nom, vous êtes le bien-venu, comme du reste vous le seriez aussi en votre nom personnel, après le service important que je sais que vous avez rendu à ma jeune et charmante amie.

Je ne pus que m'incliner et rendre grâces ; mais je n'ai pas besoin de dire combien me fut agréable ce compliment que je devais, à n'en pas douter, à Anna elle-même. Cependant je pus à peine retenir un sourire en voyant Guert hausser les épaules et me jeter un regard qui me rappela ses regrets si plaisants de ne pas voir Mary Wallace dans les griffes d'un lion. La conversation prit ensuite sa tournure habituelle.

Après ce que j'avais entendu dire du carac-

tère de Madame Schuyler, je fus un peu surpris de l'espèce de faveur dont Guert jouissait auprès d'elle. Mais, ainsi que j'ai eu occasion de le remarquer, les femmes les plus intelligentes et les plus éclairées sont disposées à juger avec une sorte d'indulgence les jolis garçons, francs, sincères et étourdis, comme mon nouvel ami. Avec toute sa légèreté et sa disposition à se précipiter dans les plaisirs matériels, il y avait dans Guert quelque chose qui rendait difficile de le mépriser. Le courage d'un lion brillait dans ses yeux, et sa figure et son air étaient précisément de ceux qui ont le plus d'attraits pour les femmes. Joignez à ces avantages une visible ignorance de sa supériorité sur ce qui l'entourait et une modestie qui lui faisait souvent déplorer ce qui lui manquait sous le rapport des avantages de l'instruction et de la culture intellectuelle. Ce n'était que parmi les gens entreprenants, actifs et hardis que Guert manifestait la moindre prétention à conduire les autres.

— Guert, avez-vous toujours ces chevaux noirs si vifs? demanda madame Schuyler avec ce tact et cette amabilité qui lui faisaient diriger la conversation selon les goûts des personnes présentes, ces chevaux que vous avez achetés l'automne passé?

— Certainement, ma tante, dit Guert, (car tous ceux qui pouvaient se réclamer du moindre degré de parenté avec cette aimable femme, lui donnaient ce titre, à moins que leur âge ne rendît cette désignation peu polie), certainement ma tante, on ne trouverait pas leurs pareils dans la colonie. Les officiers de l'armée prétendent qu'un cheval ne peut être bon, à moins d'être ce qu'ils appellent *de sang;* mais Jack et Moïse sont tous deux d'origine hollandaise, et les Schuylers et les Ten Eyck n'avoueront jamais qu'il n'y a pas de sang dans une pareille race. J'ai donné à chacun de ces animaux mon propre nom; je les appelle Jack Ten Eyck et Moïse Ten Eyck.

— Vous ne refuserez pas de ranger de votre

côté les Littlepage et les Mordaunt, dit Anna en riant, car les deux familles ont du sang hollandais dans les veines.

— C'est vrai, miss Anna : miss Wallace est ici la seule personne qui soit tout-à-fait anglaise. Mais puisque ma tante Schuyler a parlé de mon attelage, je voudrais bien obtenir de vous et de miss Mary la permission de vous reconduire à Albany, ce soir. Votre traîneau nous suivrait, et comme les chevaux de votre père sont anglais, nous pourrions mettre les deux races à l'épreuve : les anglais n'auraient point de charge, les flamands en auraient une, et cependant je gagerais, attelage contre attelage, que les derniers feront la route plus aisément et en moins de temps.

Anna déclina la proposition : sa délicatesse instinctive lui fit sentir sans doute qu'il n'était pas convenable de quitter son propre traîneau pour faire route le soir avec un jeune homme dont la réputation d'étourderie et de légèreté était aussi bien établie, et qui ne réussissait pas tou-

jours à persuader aux jeunes femmes du premier rang de l'accompagner. Le tour que la conversation avait pris eut pourtant pour effet de provoquer des insistances si pressantes de mettre les chevaux à l'épreuve, insistances que j'appuyai de toutes mes forces, que Mary Wallace promit d'en parler à Herman Mordaunt, et avec son approbation d'accompagner Guert, Anna et moi dans une excursion, la semaine suivante.

Le pauvre Guert reçut cette concession avec une profonde reconnaissance, et il m'assura, en revenant à la ville qu'il n'avait jamais été aussi heureux que depuis deux mois.

— Oui, ajoutait-il, cette jeune femme, ce jeune ange! devrais-je dire, pourrait faire de moi tout ce qu'elle voudrait. Je sais bien que je suis un fainéant, trop épris de nos amusements hollandais, et que je n'ai pas donné aux livres l'attention que j'aurais dû; mais que cette charmante créature me conduise par la main, et avant un mois je serai un tout autre

homme. Les jeunes femmes, monsieur Littlepage, font de nous tout ce qu'elles veulent, quand elles se le mettent bien dans la tête. Oh ! que je voudrais être un cheval pour avoir le plaisir de traîner Marie Wallace dans cette promenade !

XII.

C'était un samedi que nous étions allés voir madame Schuyler, et notre promenade avec Jack et Moïse devait se décider le lundi matin. Quand je me levai et me mis à la fenêtre le dimanche matin, il me sembla qu'il y avait peu de chances de la faire ce printemps-là, car il pleuvait abondamment, et un vent assez fort soufflait du sud. Nous étions au 21 mars, époque de l'année où le dégel, non-seulement était menaçant pour les courses de traîneaux, mais

semblait annoncer la fin de l'hiver. La saison était en retard et un changement de temps ne pouvait manquer d'avoir lieu bientôt.

La pluie et le vent du sud continuèrent toute la journée ; des torrents d'eau descendirent le long de ces rues étroites et escarpées, emportant avec eux tout ce qui ressemblait à de la neige. M. Worden prêcha malgré le mauvais temps et en présence d'un auditoire suffisamment garni. Dirck et moi étions présents ; mais Jason aima mieux subir dans l'église hollandaise un sermon d'une heure, prononcé dans une langue qu'il entendait fort peu, que d'honorer de sa présence les cérémonies de l'église anglicane. Anna et Mary Wallace se firent conduire à l'église en voiture ; Herman Mordaunt était absent. Guert était dans la galerie avec nous ; mais je remarquai que ni l'une ni l'autre de ces dames ne leva une seule fois les yeux à la hauteur de notre banc. Guert m'en glissa quelques mots quand le service fut terminé, tout en descendant l'escalier quatre à quatre pour

les conduire à leur voiture ; il me pria en même temps d'être exact au rendez-vous du lendemain. Je ne compris pas ce qu'il voulait dire par cette recommandation, car les collines commençaient à montrer leurs flancs nus, et c'était quelque chose de surprenant que la rapidité avec laquelle cette quantité extraordinaire de neige avait disparu. Je n'eus pas le temps de demander une explication, car Guert était trop occupé à faire monter ces dames dans leur voiture, et le temps ne me permettait pas de rester dans la rue un moment de plus qu'il n'était absolument nécessaire.

Le temps changea pendant la nuit ; la pluie cessa, quoique la température demeurât douce, et que le vent continuât à souffler du sud. C'était le commencement du printemps, et en me rendant chez Guert Ten Eyck, pour déjeûner avec lui, je remarquai plusieurs voitures avec des roues déjà en circulation dans les rues, et je vis plusieurs personnes mettre de côté leurs traîneaux comme des meubles inuti-

les jusqu'à l'hiver suivant. Dans l'ancien monde, ainsi que je l'ai lu dans les livres, le printemps arrive quelquefois tout-à-coup ; chez nous il n'en est point ainsi ; mais quand la neige et le froid se prolongent aussi avant dans le mois de mars que cela avait eu lieu cette année 1758, le changement qui s'opère est souvent magique.

— Allons, voici décidément le printemps qui commence, dis-je à Dirck, en parcourant avec lui les rues complètement déblayées ; dans quelques semaines, il faudra partir pour les bois. Il nous faut expédier notre affaire de la concession avant que les troupes se mettent en marche, ou bien nous perdrons l'occasion de voir une campagne.

C'est plein de cette idée que j'entrai chez Guert, et mes premiers mots furent des paroles de consolation pour le désappointement que je supposais qu'il éprouvait.

— Quel dommage que vous n'ayez pas proposé cette promenade aux dames pour samedi

passé ! le temps était doux et le traînage excellent. Je crois que maintenant vous ferez bien de remettre votre triomphe à l'hiver prochain.

— Je ne vous comprends pas, s'écria Guert ; jamais Jack et Moïse n'ont été mieux portants, ni mieux disposés. Ils sont en état d'aller d'ici à Kinderhook en deux heures.

— Oui, et qui garnira les routes de neige ? Ouvrez votre fenêtre, et vous verrez le pavé des rues à nu.

— Que parlez-vous de routes et de rues ? N'avons-nous pas la rivière ? Nous nous servons de la rivière quelquefois des semaines entieres après que la neige a disparu. La glace a été remarquablement épaisse cet hiver, et maintenant que la neige est fondue, on n'a plus à redouter les crevasses.

J'avoue que je n'aimais pas beaucoup l'idée de faire vingt milles sur la glace, mais ce n'était pas à un homme de faire aucune objection.

Après le déjeûner, nous nous dirigeâmes

tous ensemble vers la maison d'Herman Mordaunt. Quand les dames surent que nous venions réclamer l'exécution de la demi-promese qui nous avait été faite chez Madame Schuyler, leur surprise fut aussi grande que l'avait été la mienne une demi-heure auparavant, et leur inquiétude sans doute plus forte.

— Il est impossible que Jack et Moïse déploient sans neige toutes leurs nobles qualités, dit Anna en riant, tout Ten Eyck qu'ils sont.

— Nous autres Albaniens, nous avons l'avantage de voyager sur la glace quand la neige nous manque, répondit Guert. La rivière est tout près d'ici, et jamais le traînage n'y a été meilleur qu'en ce moment.

— Oui, mais il a été moins dangereux sans doute. Ceci ressemble beaucoup à la fin de l'hiver.

— Très probablement : mais c'est une raison de plus pour ne pas différer davantage, si vous et miss Mary voulez voir les chevaux à l'épreuve. C'est pour l'honneur de la Hollande que j'in-

siste ; autrement je n'aurais point cette hardiesse. Une condescendance semblable de votre part, Mesdames, produit sur moi un effet inexprimable, et personne ne sent mieux que moi combien je mérite peu une attention pareille.

Cette déclaration fit apparaître sur la douce figure de Mary Wallace quelques signes de faiblesse. L'humilité de Guert ne manquait jamais à produire cet effet. Il y avait une si évidente vérité dans ses paroles, une disposition si sincère à se mettre lui-même au rang où la nature et l'éducation, ou plutôt le manque d'éducation l'avaient placé, et par-dessus tout une déférence si absolue pour la supériorité intellectuelle de Mary, que le cœur féminin ne pouvait résister. A ma grande surprise, la maîtresse de Guert, contrairement à son habitude, fut la première à se joindre à lui et à appuyer sa demande. Herman Mordaunt entra à ce moment, et, comme de raison, l'affaire fut remise à sa décision.

— Je me rappelle, dit Herman Mordaunt,

avoir parcouru sur l'Hudson, il y a quelques années, toute la distance qui sépare Albany de Sing-Sing, et nous avons eu très beau temps, beaucoup plus beau que pour un voyage par terre, et il y avait peu ou point de neige.

— C'est le cas où nous nous trouvons, miss Anna, s'écria Guert. Traînage excellent sur la rivière et impossible par terre.

— Etait-ce à la fin de mars, mon père? demanda Anna avec un peu d'hésitation.

— Non, certainement, c'était à la fin de février; mais la glace, en ce moment, doit avoir près de dix-huit pouces d'épaisseur, et c'est assez pour porter une lourde charrette.

— Oui, massa Herman, observa Caton, nègre à tête grise, qui n'avait jamais donné d'autre nom à son maître, l'ayant connu enfant, oui, massa Herman, un charriot chargé peut aller très bien sur la glace.

Il eût été déraisonnable de mettre en doute la solidité de la glace après une semblable démonstration, et Anna se soumit. La partie fut

convenue et organisée de la façon suivante : les deux dames, Guert et moi, devions être traînés par les chevaux noirs, tandis qu'Herman Mordaunt et ceux qu'il pourrait s'adjoindre suivraient dans le traîneau de New-York. On espérait qu'une vieille parente, Madame Bogart, qui demeurait à Albany, consentirait à être de la partie, comme il s'agissait d'aller dîner à Kinderhook. chez une amie commune des Mordaunt et des Bogart. Tandis qu'on préparait les traîneaux, Herman Mordaunt se rendit chez Madame Bogart et réussit à la décider.

Dix heures sonnaient à la tour de l'église anglaise au moment où les deux traîneaux franchissaient la porte d'Herman Mordaunt. Il n'y avait plus de neige dans le milieu des rues; mais le long des maisons il restait encore assez de neige, mêlée à de la glace, pour nous permettre de gagner le passage par lequel les traîneaux descendaient de la berge sur l'Hudson. A ce moment, Herman Mordaunt, qui

était en avant, arrêta ses chevaux et se retourna pour demander à Guert s'il était prudent de continuer. La glace avait évidemment remué le long du bord, la rivière ayant crû d'un pied ou deux par l'effet du vent et du dégel; l'eau qui avait passé entre la masse de la glace et la terre avait produit une sorte de croûte glacée, sur laquelle il fallait passer nécessairement pour arriver au milieu de la rivière. Par suite d'une rupture au point le plus élevé de cette croûte, il était résulté une fissure qui nous mit à même de juger de l'épaisseur de la glace, et Guert nous le fit remarquer. Il n'était point extraordinaire que la glace qui couvrait la rivière n'eût bougé un peu, c'est souvent l'effet du courant : mais à moins que les masses énormes qui étaient en aval ne se déplaçassent, il était matériellement impossible aux glaces supérieures de changer de position. Vous vîmes sur la rivière des traîneaux chargés qui venaient de la rive opposée et se dirigeaient vers la ville, et dès-lors il n'y eut plus d'hésita-

tion. Le traîneau d'Herman Mordaun passa lentement sur la croûte, par précaution pour les jambes des chevaux, et le nôtre suivit avec la même lenteur et la même prudence; pourtant les chevaux noirs franchirent la crevasse d'un saut, malgré les efforts de leur maître.

Une fois sur la rivière, Guert lâcha les rênes à ses chevaux, leur donna du fouet, et nous partîmes comme le vent. La surface polie de l'Hudson nous servait de route; le dégel avait laissé très peu de traces de tout sentier. Pourtant l'eau avait passé tout entière sous la glace, à travers les trous et les crevasses qui s'étaient produits çà et là, et avait laissé aux chevaux une surface sèche et unie. Le vent soufflait encore du sud ; mais il était à peine chaud, et un brillant soleil faisait de notre excursion, si gaie pour nous tous, un très agréable coup-d'œil. En peu d'instants, toute trace d'inquiétude disparut. Nous allâmes en avant, les chevaux noirs justifiaient pleinement les éloges de leur maître et touchaient à peine la glace, sur laquelle

leurs pieds semblaient rebondir avec une merveilleuse souplesse. Les chevaux bais d'Herman Mordaunt nous suivaient de près ; les traîneaux avaient dépassé le banc bien connu de l'Overslaugh vingt minutes après notre arrivée sur la rivière.

Tout habitant de l'Amérique du Nord connaît bien l'effet que le mouvement d'un traîneau ne manque jamais de produire sur l'esprit dans des circonstances favorables. Si notre bande n'avait été composée que d'Albaniens, la gaîté ne se serait pas fait attendre un instant, car l'habitude aurait prévenu toute appréhension. Mais il fallut quelques minutes pour qu'Anna et Mary eussent pleine confiance dans la glace. Le temps que nous mîmes à atteindre l'Overslaugh suffit à faire évanouir leurs craintes, et Guert augmenta leur sécurité en leur faisant observer le son que produisaient les fers des chevaux en frappant la glace, et qui attestait la solidité de la masse sur laquelle nous avancions.

Je n'avais jamais vu Mary Wallace aussi gaie qu'elle me parut cette matinée. Une fois ou deux, ses yeux me semblèrent briller autant que ceux d'Anna, et certes, sa voix était aussi douce et aussi musicale. Les deux jeunes filles étaient remplies de gaîté, et deux ou trois petites remarques me firent espérer que Bulstrode s'abusait en montrant autant de sécurité. Une remarque accidentelle de Guert amena Anna à manifester ses sentiments réels, ou au moins ce que je crus être ses sentiments.

— Je m'étonne, dit-il, que M. Mordaunt ait oublié d'inviter M. Bulstrode à se joindre à nous. Le major aime à aller en traîneau, et il aurait parfaitement rempli la quatrième place dans l'autre traîneau. Quant à une place dans celui-ci, elle lui eût été refusée, eût-il même été général.

— M. Bulstrode est Anglais, répondit Anna avec vivacité, et il regarde les amusements américains comme au-dessous d'un homme qui a été présenté au palais de Saint-James.

— Je ne sais, miss Anna, si je serais tout-à-fait d'accord avec vous sur le compte de M. Bulstrode, dit Guert innocemment. Il est Anglais, il est vrai, ce qu'il regarde comme un avantage, comme fait Cornélius Littlepage que voici ; mais il faut distinguer entre l'amour-propre national, et le mépris pour les étrangers.

— Cornélius Littlepage n'est qu'à moitié Anglais, et encore cette moitié est née et a grandi dans la colonie, répondit en riant la jeune fille, et Cornélius a aimé un traîneau depuis le premier jour qu'il est descendu le long d'une hauteur.

— Ah! miss Anna, je vous en supplie.

— Je ne fais pas allusion à l'église hollandaise et à son voisinage, croyez-le bien ; mais les amusements de notre enfance nous sont toujours chers, et quelquefois même ses désagréments aussi : l'habitude et les préjugés se tiennent de bien près, et je ne vois aucun de ces messieurs d'outre-mer, se soucier beaucoup de nos usages coloniaux ; je soupçonne en

eux des frais de complaisance, ou bien une sorte de satisfaction intérieure que nous ne partagerions pas volontiers.

— Ce que vous dites, est-il bien généreux pour Bulstrode, miss Anna ? me hasardai-je à dire ; il semble nous aimer, et je suis certain qu'il a de bonnes raisons pour cela. Quant à dire qu'il aime quelqu'un d'entre-nous, cela est trop évident pour pouvoir rester caché ou être nié.

— Oh ! M. Bulstrode est un habile acteur, comme tous ceux qui lui ont vu jouer la tragédie sur le théâtre du régiment peuvent le savoir, reprit la charmante fille, en serrant les lèvres avec un air de bouderie qui me parut ravissant ; et ceux qui lui ont vu jouer la comédie doivent être également convaincus de la diversité de son talent. Non, non, le major Bulstrode est mieux où il est maintenant, ou bien où il sera à quatre heures aujourd'hui, à la tête du 25e régiment, que dans l'étroite salle à manger de ma digne cousine madame Van der Heyden, à un dîner offert avec l'hospitalité

coloniale, la bonté coloniale, la franchise coloniale. Le dîner que nous allons avoir aujourd'hui, assaisonné comme il le sera par un bon accueil, bien cordial, ne peut avoir d'égal dans un pays où il faut prévenir deux jours d'avance pour avoir la permission de venir, si l'on veut éviter des regards glacés et une surprise calculée. J'aime mieux aller surprendre mes amis par un mouvement de cœur que par suite d'un calcul.

Guert exprima son étonnement qu'on pût n'être pas toujours heureux de recevoir ses amis et tout prêt à le faire, et soutint obstinément qu'il ne pouvait y avoir nulle part d'habitudes aussi inhospitalières. Je savais cependant que les relations sociales ne pouvaient être les mêmes dans l'ancien et le nouveau monde, dans un pays où la population se presse que dans une contrée où elle est libre de s'étendre. Les Américains sont comme les habitants des champs qui sont toujours joyeux de voir leurs amis, et j'essayai d'expliquer cette diff érence dans les usages.

Notre voyage à Kinderhook ne présenta aucun incident remarquable. Madame Van der Heyden demeurait à peu de distance de la rivière, et les deux attelages n'éprouvèrent pas beaucoup de peine à nous conduire jusqu'au seuil de sa porte. L'accueil qu'on nous fit vérifia ce que nous avions dit à l'éloge des mœurs coloniales. La digne parente d'Anna était non-seulement heureuse de la voir, ce qui était bien naturel; mais elle eût été heureuse de recevoir autant de monde que sa maison pouvait en contenir. Il ne fallut pas d'excuses; nous étions tous les bienvenus. Notre visite allait retarder son dîner d'une heure, elle en convint franchement; mais cela n'avait aucun inconvénient; des gâteaux et du vin furent servis devant nous pour ceux à qui une course de deux heures avait ouvert l'appétit. Guert fut prié de faire dételer ses chevaux et de donner ses ordres à l'écurie. En un mot, notre réception fut celle que trouve tout colon quand il arrive à l'improviste pour voir un ami ou l'ami d'un ami. Notre dîner fut excellent, quoique sans grande céré-

monie. Le vin était bon, le mari de madame Van der Heyden ayant été un connaisseur dans son temps. Tout le monde était de bonne humeur, et notre hôtesse insista pour nous faire prendre le café avant notre départ.

— Il y aura lune aujourd'hui, cousin Hermann, dit-elle; la nuit sera claire et délicieuse. Guert connaît le chemin, et l'on ne peut s'y méprendre puisque la rivière vous sert de route; et en partant à huit heures, vous arriverez à temps pour vous coucher. Je vous vois si rarement, que vous pouvez bien me consacrer jusqu'à la dernière minute disponible; nous avons encore beaucoup à causer de nos vieux amis et de notre commune famille.

Comme ces mots étaient accompagnés de regards et d'actions qui en prouvaient toute la sincérité, il nous était difficile de nous arracher d'une maison si agréable. On causa, on rit, on raconta des histoires, des anecdotes de la colonie qui remontaient jusqu'à la dernière guerre, on fit force récits sur des beautés et de jolis

garçons que nous autres jeunes gens avions toujours regardés comme des personnes respectables, vénérables par leur âge et rien de plus.

XIII.

Enfin l'heure arriva où mistress Bogart reconnut elle-même qu'il était temps de partir. Anna et Mary, enveloppées soigneusement dans leurs fourrures, furent embrassées, puis embrassées de rechef; et enfin on nous permit de prendre congé. Au moment où nous quittions la maison, huit heures sonnèrent. En quelques minutes, chacun fut placé, et les chevaux firent jaillir les étincelles sous leurs pas. La descente de la rivière offrait moins de difficultés que la montée, quoiqu'il n'y eût pas de neige. Il ne gelait pas précisément, mais la terre était deve-

nue plus ferme et plus sèche depuis que le soleil avait disparu. Ce fut avec joie que je vis notre noir attelage s'élancer sur la glace, et reprendre le chemin que nous avions suivi le matin, avec une vitesse nouvelle et plus grande encore.

Les rayons de la lune étaient pâles et faibles, car ils avaient peine à traverser la brume répandue dans l'atmosphère, mais ils étaient cependant assez lumineux pour permettre à Guert de pousser en avant avec toute la rapidité désirable. Nous étions tous de bonne humeur. Guert et moi en particulier, nous nous sentions d'autant mieux disposés que chacun de nous croyait avoir obtenu dans la journée même, la preuve du tendre intérêt que lui portait celle qu'il aimait. Mary Wallace, avec le tact qui appartient à son sexe, s'était arrangée de manière à faire paraître avec avantage, même dans la société des femmes, celui qu'elle préférait et d'obtenir de lui l'expression de sentiments généreux et mâles, sinon la preuve d'une intelligence très cultivée, et Guert, en sentant s'augmenter sa

confiance, avait acquis de nouveaux moyens de mettre en lumière ses bonnes qualités. Quant à miss Mordaunt, elle connaissait maintenant mes vœux, et j'avais quelque droit de penser, d'après de légers indices, qu'elle ne m'était pas défavorable. Je croyais m'être aperçu que sa voix, toujours si gracieuse, devenait plus tendre ; que son sourire était plus doux et plus attrayant, lorsqu'elle s'adressait à moi ; elle faisait juste ce qu'il fallait pour ne pas paraître trop réservée, et pour me faire sentir néanmoins qu'elle était instruite de mes sentiments. Telles étaient du moins les conjectures d'un homme qui ne croit pas pouvoir être accusé avec justice de fatuité, et dont la timidité naturelle était encore accrue dans ce moment par la défiance de soi-même qui accompagne un véritable amour.

Nous avancions rapidement. Notre attelage agitait ses clochettes de manière à faire retentir jusqu'à la distance d'un demi-mille leur carillon monotone. Nos chevaux noirs tiraient les guides, car ils sentaient que leur écurie était

au bout de leur course; et les coursiers bais d'Herman Mordaunt nous suivaient de si près, que malgré le bruit assourdissant de nos sonnettes, le retentissement des siennes remplissait continuellement nos oreilles. Une heure s'écoula bien promptement. Déjà nous avions passé Coejeman; nous touchions presque à un hameau bâti le long de la grêve, au pied du bord escarpé de la rivière, et dont nous apercevions confusément les maisons dans l'obscurité. Ce hameau a été connu depuis cette époque sous le nom de Monkeytown, et il tire quelque renommée de ce qu'il est le premier village qu'on rencontre sur les rives de l'Hudson au sortir d'Albany.

J'ai dit que la nuit était à demi-éclairée par les rayons assombris de la lune qui nageait dans un océan de vapeur. Nous apercevions assez distinctement les rives ainsi que les arbres et les maisons; mais il était difficile de discerner les objets de petite dimension à une certaine distance. Dans le courant de la journée, vingt traîneaux avaient passé en cet endroit;

mais, en ce moment il semblait que tout le monde, excepté nous, eût abandonné la rivière. En effet c'était une heure tardive pour les simples habitants de ces bords. A mi-chemin, entre les îles qui font face à Coejeman et le hameau dont je viens de parler, Guert, qui se tenait debout pour conduire, nous dit que d'autres personnes attardées, comme nous, suivaient également la même voie. Les chevaux des étrangers étaient lancés au grand trot et leur traîneau inclinait évidemment vers la rive occidentale, comme si ceux qui conduisaient le véhicule avaient l'intention d'aborder à quelque distance. Au moment où il passa près de nous, avec une très grande rapidité, un individu qui s'y trouvait éleva la voix et nous adressa quelques paroles, mais nos clochettes faisaient un tel tapage qu'il ne nous fut pas aisé de l'entendre. D'ailleurs il s'exprima en hollandais, et personne de nous, à l'exception de Guert, n'était assez familiarisé avec cette langue pour comprendre facilement ce que cet étranger avait voulu dire. Ses paroles nous trouvèrent donc

inattentifs, et en effet il n'y avait rien d'extraordinaire dans cette circonstance, l'usage constant des Hollandais étant d'échanger quelques mots de salut lorsqu'ils se rencontraient sur la grande route. Je réfléchissais à cette coutume et aux divers traits qui distinguaient nos propres habitudes de celles de la population de cette partie de la colonie, lorsque des sonnettes tintèrent à mon oreille. Je tournai la tête et je vis que les chevaux d'Herman Mordaunt galoppaient pour nous rejoindre, comme si le conducteur eût voulu amener son traîneau côte à côte avec le nôtre. C'est ce qui arriva en effet quelques instants après. Guert s'arrêta aussitôt.

— Avez-vous entendu l'individu qui a passé près de nous, Guert? demanda Herman Mordaunt aussitôt que le bruit eut cessé ; il nous a adressé la parole à haute voix, et il est probable que ce n'a pas été sans motif.

— Ces gens-là rentrent rarement chez eux, après une visite à Albany, sans avoir vidé plus d'un verre, répondit Guert. Qu'aurait-il pu

avoir à nous dire, sinon qu'il nous souhaitait une bonne nuit ?

— Je n'en sais rien, mais mistress Bogart croit avoir compris quelque chose comme « Albany » et « la rivière. »

— Les dames croient toujours qu'Albany est au moment de s'engloutir dans la rivière après un grand dégel, répondit Guert avec bonne humeur, mais je puis faire voir que la glace a seize pouces d'épaisseur à l'endroit où nous sommes.

Guert me remit les guides et sauta à bas du traîneau ; puis il s'approcha d'une large crevasse qu'il avait aperçue à quelque distance et revint vers nous en marquant avec son doigt sur le manche de son fouet la mesure de l'épaisseur de la glace, pour nous montrer qu'il avait dit la vérité, Elle avait en effet à cet endroit dix-huit pouces environ de profondeur. Hernan Mordaunt montra cette mesure à mistress Bogart, dont les alarmes furent calmées par une preuve aussi positive. Anna et Mary ne manifestaient aucune crainte ; loin de là, lorsque les traîneaux se séparèrent de nouveau, cha-

cune d'elles trouva, avec la malice de son sexe, une plaisanterie à faire aux dépens de l'imagination de la pauvre mistress Bogart.

Je fus, je crois, le seul dans notre propre traîneau qui conservât quelque alarme après un incident d'aussi peu d'importance. Pourquoi éprouvais-je un certain malaise? c'est ce qu'il me serait impossible de dire. Sans doute cette vague inquiétude eut pour objet la sûreté d'Anna, et ne me fut nullement inspirée par le soin de ma propre conservation. Il arrivait presque chaque hiver que des traîneaux rompissent la glace sur nos lacs et nos rivières de New-York, et souvent les chevaux étaient noyés, quoique les conséquences de cet accident fussent rarement aussi sérieuses pour leurs maîtres. Les effets nécessaires d'un grand dégel et d'une pluie abondante se présentaient à mon esprit, et je réfléchissais que la glace pouvait conserver encore l'épaisseur apparente, alors que sa consistance avait singulièrement diminué. Mais, que pouvais-je faire? Si nous avions pris terre, le chemin se serait trouvé impraticable

pour nos chevaux, tandis qu'une heure de route encore sur la rivière suffisait pour transporter nos dames à leur demeure chaude et commode. Quoi qu'il en soit, cette journée, qui avait été la plus heureuse de ma vie, jusqu'au moment où nous avions fait la rencontre du traîneau inconnu, changea entièrement d'aspect, à partir de ce moment, et ne me laissa plus aucun sentiment de satisfaction. Si Anna avait été dans son appartement, je me serais engagé de grand cœur à passer moi-même tout une semaine sur la rivière pour racheter sa sûreté. Je pensais peu aux autres, je le dis à ma honte, bien que je ne doive pas cependant me faire l'injustice d'imaginer, que, si Anna avait été hors de danger, j'aurais abandonné même un cheval, tant qu'il y aurait eu espoir de le sauver.

Nous allâmes en avant. Guert conduisait avec rapidité, mais non sans prudence, et il semblait que son attelage comprît ce qu'on attendait de lui. Il ne s'écoula pas beaucoup de temps avant que nous n'eussions laissé derrière

nous le hameau dont j'ai parlé. Il paraît que les clochettes des deux traîneaux attirèrent l'attention des gens du rivage, qui n'avaient pas encore tous gagné leur lit, car la porte d'une maison s'ouvrit. Deux hommes sortirent de cette maison et vinrent nous regarder, tandis que nous passions avec une vélocité qui défiait toute poursuite. Ces homme nous hélèrent aussi en hollandais, Herman Mordaunt galoppa de nouveau le long de notre traîneau pour nous parler.

— Avez-vous entendu ces hommes? nous dit-il à haute voix, car Guert ne jugea pas à propos d'arrêter ses chevaux, ils avaient certainement quelque chose à nous dire.

— Ces gens-là ont toujours quelque chose à dire à un traîneau d'Albany, monsieur Mordaunt, répondit Guert, quoique ce ne soit pas souvent quelque chose de bon à entendre.

— Mais Mistress Bogard croit encore qu'il ont dit quelque chose qui avait trait à « Albany » et à la « rivière. »

— Je comprends le hollandais aussi bien que

l'excellente madame Bogard, dit Guert un peu sèchement ; et je n'ai rien entendu cependant. Je crois que la rivière est meilleure que jamais. Cette glace porterait une douzaine de charges de foin en ligne serrée.

— Cette réponse contenta encore Herman Mordaunt ; mais elle ne me satisfit pas. Nos sonnettes faisaient quatre fois autant de bruit que les siennes, et il était possible qu'une personne qui comprenait parfaitement le hollandais, entendît un appel fait dans ce langage, en étant assise dans le traîneau d'Herman Mordaunt, et que le même appel ne parvînt pas jusqu'à elle dans le traîneau de Guert. Nous ne nous arrêtâmes pas cependant, et nous franchîmes un autre mille avant qu'aucune circonstance nouvelle attirât notre attention.

Quelques rires furent mêmes encore entendus parmi nous, car Mary Wallace avait consenti à chanter un air auquel l'accompagnement des sonnettes donnaient une certaine tournure plaisante. Cet air, ou plutôt les deux premiers vers, car Mary Wallace fut interrompue lors-

qu'ils étaient à peine achevés, avaient détourné notre attention des chevaux, pour la porter derrière nous, vers le traîneau d'Herman Mordaunt; lorsqu'un bruit, semblable à celui qui aurait pu être produit par un tourbillon, et bientôt après un grand cri, nous tirèrent subitement de notre distraction. Un traîneau dirigé vers le bas de la rivière passa à trente pas de nous. Il était monté par un seul individu, qui se tenait debout, agitant son fouet, et nous apostrophant à haute voix aussi longtemps qu'il put espérer de se faire entendre. Cette apparition ne dura qu'un moment, tant la course de ce traîneau était précipitée ; dans l'instant qui précéda celui où nous le perdîmes de vue, nous aperçûmes, à la faible lueur de la lune, le conducteur aiguillonnant son attelage, avec le fouet pour hâter encore la rapidité, déjà si grande, avec laquelle il était entraîné. Herman Mordaunt se plaça à nos côtés, pour la troisième fois de la nuit, et nous pria, d'une voix quelque peu impérative, de faire halte.

— Qu'est-ce donc que tout ceci peut vou-

loir dire, Guert? demanda-t-il. Voilà la troisième fois que nous recevons un avertissement sur « Albany » et sur « la rivière. » J'ai entendu de mes propres oreilles cet homme prononcer ces deux mots ; je suis certain de ne pas m'être trompé.

— J'ose dire, en effet, Monsieur, que vous avez entendu quelque chose de semblable, répondit Guert, persistant dans son incrédulité. Les compagnons de cette espèce ont généralement quelque impertinence à dire, lorsqu'ils rencontrent un attelage qui vaut mieux que le leur. Mes chevaux noirs ne manquent jamais de m'attirer l'envie, Herman Mordaunt, partout où on les aperçoit avec moi. Un Hollandais vous pardonnera aisément toute espèce de supériorité, à l'exception de celle qui résulte d'un meilleur attelage. L'homme qui vient de passer a un éperon dans la tête, et il conduit ses chevaux, en ce moment, plutôt comme une roue de voiture que comme un être raisonnable et humain. Il aura sans doute demandé si

nous étions propriétaires d'Albany et de la rivière.

Cette allusion de Guert, au mérite de son attelage, occasionna un rire général, et le rire est peu favorable à la froide réflexion. Nous regardâmes autour de nous dans le silence et la solennité de la nuit ; nos yeux sondèrent la profonde et large route de la rivière, et nous ne fûmes frappés que par le calme de la nature, que la solitude du lieu et la paix de l'heure avancée rendaient imposant. Guert nous renouvella d'un air riant l'assurance que tout allait bien, et poussa ses chevaux. Nous allâmes en avant ! Guert pressait évidemment son attelage comme s'il eût été impatient de sortir de cette anxiété le plus tôt possible. Nos coursiers noirs fuyaient plutôt qu'ils ne trottaient, et nous commencions à céder à l'excitation joyeuse produit par ce mouvement aussi facile que rapide, lorsqu'un bruit semblable à celui que pourraient produire mille coups de feu tirés ensemble, vint frapper nos oreilles et fut cause que les deux conducteurs arrêtèrent simultanément

leurs chevaux. Les traîneaux se trouvèrent côte à côte au même instant. Un léger cri s'échappa de la bouche de la vieille mistress Bogart; mais Anna et Mary restèrent muettes et immobiles.

— Que signifie ce bruit? demanda Herman Mordaunt; tandis que l'intérêt qu'il attachait à cette question se trahissait par le son de sa voix : on dirait qu'il se passe quelque chose d'extraordinaire.

— Il se passe en effet quelque chose d'extraordinaire, répondit Guert, d'un ton froid mais très décidé, et quelque chose, ajouta-t-il, qui mérite d'être examiné.

A ces mots, il sortit du traîneau et s'avança sur la glace qu'il frappa à grands coups avec le talon de sa botte, comme pour s'assurer de sa solidité. En ce moment un second bruit de la même nature que le premier se fit entendre, et il devint évident que ce bruit éclatait derrière nous. Guert considéra de toute l'intensité de sa vue le cours inférieur de la rivière, puis il appliqua sa tête sur la surface de la glace et regarda

encore; en même temps, les bruits effrayants que nous avions entendus se répétèrent trois ou quatre fois, en se succédant rapidement l'un à l'autre. Guert se remit immédiatement sur ses pieds.

— Je comprends tout maintenant, dit-il, et je crains d'avoir montré une confiance un peu trop grande. La glace cependant est forte et sûre. Nous n'avons pas à craindre qu'elle cède sous nos pas. Peut-être vaudrait-il mieux néanmoins quitter la rivière, quoique je sois loin d'être certain que le meilleur parti à prendre ne soit pas de pousser en avant.

— Faites-nous connaître d'abord le danger, monsieur Ten Eyck, dit Herman Mordaunt, et nous verrons après ce qu'il y a de mieux à faire.

— Je crains, Monsieur, que l'action combinée des pluies et du dégel n'ait accumulé tant d'eau dans la rivière, que la glace n'ait été soulevée, rompue et détachée du bord en certains endroits. Lorsque cet effet se fait sentir en

ont de la rivière, avant que la glace ait dis-

paru en aval, il arrive quelquefois que celle-ci forme des espèces d'écluses, sur lesquelles l'eau pèse d'un poids énorme. Ainsi pressée, la plaine de glace s'entr'ouvre souvent sur une grande largeur, et les glaçons, amoncelés les uns sur les autres, forment des murailles d'une hauteur de vingt à trente pieds. Cela n'a pas encore eu lieu, par conséquent nous ne courons aucun danger immédiat, mais en regardant au niveau de la glace, vous pouvez voir qu'une rupture du genre de celle que j'ai décrite vient de s'effectuer à un demi-mille environ au-dessous de nous.

Nous fîmes ce que Guert nous indiquait, et nous vîmes qu'une montagne de glace avait surgi au milieu de la rivière à une distance plus rapprochée encore que celle déterminée par notre compagnon. Elle nous barrait entièrement le chemin par lequel nous étions venus, et par conséquent nous ôtait tout moyen de retraite. Le rivage occidental de l'Hudson était très élevé au point où nous nous trouvions ; en l'examinant avec toute l'attention dont j'étais

capable, je m'aperçus par la manière dont les arbres disparaissaient, les plus éloignés derrière ceux qui étaient le plus près, qu'en ce moment même, la glace qui nous portait était en mouvement. Une exclamation involontaire révéla au même instant à tout le monde cette circonstance effrayante. Nous étions certainement entraînés, quoique très lentement, sur la rivière, que les pluies et le dégel avaient gonflée; entraînés dans le calme et la solitude de la nuit, et la clarté de la lune servait plutôt à nous montrer l'étendue du danger qu'à nous aider à l'éviter. Que fallait-il faire? C'est ce qu'il était nécessaire de décider avec promptitude et intelligence.

Nous attendions l'avis d'Herman Mordaunt; mais il s'en rapporta à l'expérience de Guert, plus éprouvée en ces sortes de choses.

— Nous ne pouvons prendre terre ici, répondit le jeune homme, tant que la glace sera en mouvement; je pense que le parti le plus sûr est d'aller en avant. Chaque pas que nous ferons nous rapprochera d'Albany. A la dis-

tance d'un ou deux milles, nous nous trouverons au milieu des îles, où les chances de pouvoir prendre terre seront considérablement augmentées. Déjà il m'est arrivé de traverser la rivière sur la glace flottante, car elle s'arrête souvent, et j'ai même vu des traîneaux chargés se servir du même moyen pour aller d'un bord à l'autre. Comme il n'y a encore rien de très alarmant, je suis d'avis de continuer notre chemin et de nous rapprocher des îles.

C'est ce que nous fîmes; mais on n'entendit plus ni rires, ni chants parmi nous. Je remarquai qu'Herman Mordaunt avait, au sujet d'Anna, une pensée qui le mettait mal à l'aise; il aurait désiré la prendre dans son traîneau; mais, d'une part, il ne pouvait laisser Mary Wallace seule dans le nôtre, et d'autre part, il ne lui était pas permis d'abandonner sa respectable parente, mistress Bogart. Avant de remonter dans les traîneaux, je saisis l'occasion de l'assurer que je prendrais un soin particulier d'Anna.

— Que le ciel vous bénisse, Corny, mon

cher enfant, répondit Herman Mordaunt, en me serrant les mains avec chaleur, que le ciel vous bénisse, et vous donne la force de la protéger. J'ai été sur le point de vous demander de changer de place avec moi ; mais toute réflexion faite, je pense que ma fille sera plus en sûreté avec vous qu'avec moi. Nous attendrons le bon plaisir de la Providence dans la situation où elle nous a placés.

— Je ne l'abandonnerai qu'avec la vie, Monsieur Mordaunt. Ayez à cet égard l'esprit en repos.

— Je sais que vous ne l'abandonnerez pas ; je suis sûr que vous ne voudriez pas l'abandonner ; cette affaire du lion m'en est un gage. Si Bulstrode était venu, nous aurions été plus forts. Mais Guert est impatient de partir. Le ciel vous bénisse, mon enfant, le ciel vous bénisse ! Prenez soin de ma fille.

Guert s'impatientait, et je ne fus pas plus tôt rentré dans le traîneau, que nous reprîmes notre course rapide. J'adressai aux deux jeunes

filles quelques paroles d'encouragement, après quoi le son de la voix humaine cessa de se faire entendre dans cette triste scène.

XIV.

Nous allâmes en avant! Le but de Guert était d'arriver aux îles qui le rapprochaient de la ville, et qui offraient un lieu de refuge au cas où le danger deviendrait plus grave. La vélocité avec laquelle nous étions entraînés en ce moment, empêchait toute conversation et même toute réflexion sérieuse. Le bruit de la glace qui se soulevait, devenait de plus en plus fréquent, et après avoir éclaté dans le haut de la rivière, il se faisait entendre actuellement au-dessous de nous. Parfois on aurait dit que l'immense masse d'eau était au moment de rompre

ses entraves, et de fondre sur nous comme un déluge; alors la rivière eût été balayée dans l'espace de bien des milles par ce torrent irrésistible.

Cependant Guert continuait son chemin, parce qu'il n'ignorait pas qu'il serait impossible de prendre terre sur l'une ou sur l'autre des deux rives principales, dans le voisinage de l'endroit où nous étions, et ensuite parce qu'ayant vu souvent des écluses naturelles de cette espèce se former, il s'imaginait que nous n'étions pas encore en danger. Afin que le lecteur éloigné puisse se faire une idée précise de la nature du péril auquel nous étions exposés, il est bon de lui donner quelques détails locaux.

Les rives de l'Hudson sont généralement élevées et escarpées, et, en quelques endroits, elles s'élèvent jusqu'à la hauteur de montagnes. Aucunes terres plates, d'une étendue suffisante pour mériter une mention, ne se rencontrent sur ces bords, jusqu'à ce qu'on approche d'Albany; et encore celles qui s'éten-

dent au sud de cette ville, ne présentent-elles pas une très grande surface comparativement à la largeur de la rivière.

A l'exception des terres plates, situées près d'Albany, le reste de la contrée traversée par l'Hudson, est un pays de hauteurs et de montagnes entre lesquelles la rivière est resserrée au nord de la ville, dans un parcours de soixante ou quatre-vingts milles, durant lequel elle reçoit ses tributaires. Le Mohawk est un des principaux ; cette rivière prend sa source à une grande distance dans l'ouest, suivant ce qui m'a été rapporté, car je n'ai jamais visité cette partie reculée de la colonie, et elle coule à travers des plaines fertiles qui sont bornées au nord et au sud par des montagnes escarpées. Au printemps, lorsque la masse des neiges, qui, fréquemment, atteignent une hauteur de quatre pieds dans les forêts, ainsi que dans les vallées et sur les montagnes de l'intérieur des terres, se fondent subitement sous l'influence des vents du sud et des pluies, elles causent des débordements qui font souvent des grands ravages.

Les plaines, traversées par le Mohawk, sont, m'a-t-on dit, inondées tous les ans, et une inondation modérée est regardée comme une faveur du ciel; mais, parfois, la réunion des causes que j'ai indiquées, produit une espèce de déluge dont les effets sont tout opposés. Ainsi des maisons sont emportées, des ponts jetés sur de petites rivières dans les montagnes, ont été vus flottant au-delà des quais d'Albany, et cherchant leur chemin vers les profondeurs de l'Océan. A cette époque de l'année, les marées ne produisent pas de contre-courant, et c'est une chose ordinaire de voir, dans les premiers mois du printemps, la rivière couler sans interruption vers la mer dans toute la longueur de son cours, pendant plusieurs semaines, et de trouver ses eaux douces jusqu'à New-York.

Telle était, en général, la nature du malheur auquel nous nous trouvions exposés d'une manière si imprévue. L'hiver avait été rigoureux et la neige était tombée avec une abondance inusitée. Tandis que nous poursuivions

notre course qui avait pris un caractère de fureur, je me souvins d'avoir entendu mon grand-père prédire qu'il y aurait de grandes inondations au printemps. Le dégel et les pluies avaient produit leur résultat habituel; les eaux déchaînées dans les montagnes pesaient sur nous de toute la puissance de leur masse. Le premier effet de cette accumulation des eaux supérieures, est de détacher la glace des bords de la rivière, et des circonstances locales la forçant à céder en certains endroits, des fissures s'opèrent à la surface, et des écluses naturelles se forment, à travers lesquelles la rivière s'élance pour se répandre sur les basses terres adjacentes, telles que les plaines des environs d'Albany.

Nous ne savions pas encore ces particularités; mais au moment même où Guert excitait ainsi son attelage à des efforts surnaturels, en le poussant comme s'il s'agissait d'une course de chevaux, le bord opposé de l'Hudson, à une très grande distance au-dessus d'Albany et un peu au-dessous de cette ville, était déjà com-

plètement débarrassé de sa croûte de glace stationnaire.

Voilà ce que nous ne savions pas encore, sans quoi Guert eût changé la direction de ses mouvements ; nous ne l'apprîmes que plus tard, lorsque nous fûmes en situation de nous enquérir des causes de cet évènement.

Herman Mordaunt nous suivait pas à pas ; nous entendions, derrière notre traîneau, le tintement de ses clochettes et lesouffle bruyant de son attelage, tandis que nous étions lancés nous-mêmes, le long de la rivière, dans une course désespérée. Lorsque nous fûmes tournés vers le nord, les craquements de la glace devinrent encore plus fréquents et plus forts. Ils étaient vraiment effrayants. Cependant les deux jeunes filles continuaient à garder le silence, conservant leur sang-froid avec une constance admirable, quoiqu'elles comprissent certainement le caractère et la grandeur du péril où nous étions jetés. Tel était l'état des choses lorsque les chevaux de Guert, perdant haleine , commencèrent à diminuer sensible-

ment de vitesse. Ils galoppaient encore, mais ce n'était plus avec la rapidité du vent; leur maître comprit alors la folie qu'il y avait à espérer d'atteindre la ville avant que la catastrophe n'éclatât. Il retint ses chevaux essoufflés, et l'attelage venait de reprendre le trot, lorsqu'un craquement des plus violents se fit entendre précisément en face de nous. Au même instant, la glace se souleva, presque dans les jambes des chevaux, à la hauteur de plusieurs pieds et prit la forme d'un toit de maison. Il était trop tard pour faire retraite. Guert appelant par leur nom Jack et Moïse, leur fit sentir le fouet, et les nobles animaux franchirent l'élévation en sautant par dessus une crevasse large de trois pieds, et atteignirent de l'autre côté la surface encore unie de la rivière. Tout cela fut fait en un clin-d'œil. Tandis que le traîneau franchissait la glace soulevée, j'eus quelque peine à empêcher que les jeunes filles ne tombassent de leurs sièges; quant à Guert, il était resté debout, semblable à un pin trop fermement enraciné pour céder à la tempête.

Le danger ne fut pas plus tôt passé cependant, qu'il arrêta les chevaux ; nous fîmes une pause pleines d'anxiétés mortelles.

Nous entendions le retentissement des clochettes du traîneau d'Herman Mordaunt de la barrière, mais il nous était impossible de rien voir. Les glaçons s'étaient élevés à une hauteur de dix pieds au moins sous la pression des millions de tonnes d'eau descendues des hauteurs de la rivière. Leur inclinaison était presque perpendiculaire, de sorte qu'il eût été à-peu-près impossible de les franchir, même pour un piéton. Derrière ce rempart de place, Herman Mordaunt fit entendre sa voix, pleine d'une anxiété bien propre à augmenter encore les terreurs du moment.

— Au rivage ! au rivage ! cria-t-il. Au nom de la divine Providence, au rivage ! Guert !

Le bruit des sonnettes se dirigea alors vers le rivage occidental. Ce fut un instant bien pénible pour nous quatre, nous entendions tout autour de nous le craquement de la glace, qui brisait de tous côtés ses liens, et se soulevait en

avant et en arrière ; le retentissement des sonnettes d'Herman Mordaunt s'éloignait de plus en plus, et finit par se perdre tout-à-fait ; alors il nous sembla que nous étions séparés du reste des humains. Je ne crois pas qu'aucun de nous ressentît la crainte d'être englouti sous la glace. L'habitude nous avait appris à nous confier avec tant de sécurité au sol glacé de la rivière, que, malgré tous les motifs d'alarme qui surgissaient autour de nous, notre pensée ne s'arrêtait pas à la possibilité de l'existence d'un pareil danger. A vrai dire, il n'y avait pas lieu d'appréhender beaucoup un tel dénoûment. Le dégel ne durait pas depuis assez longtemps pour avoir diminué considérablement l'épaisseur et la solidité de la glace, quoi qu'elle n'eût pas été assez forte pour résister à l'énorme pression des eaux. Il n'aurait pas manqué de glaçons larges d'un acre, et capables de nous porter comme un radeau, avec notre traîneau et nos chevaux, le long de la rivière ; mais il eût fallu, pour cela, qu'il n'y eût pas, sur notre route, des obstacles stationnaires. Les deux

jeunes filles, elles-mêmes, comprenaient maintenant la nature du danger qui était suspendu sur nos têtes. Mais ce n'était pas le moment de rester dans l'indécision et l'inaction.

Séparés, comme nous étions, par une infranchissable barrière de la route suivie par Herman Mordaunt, il devenait nécessaire de prendre une résolution quelconque au sujet de notre propre chemin. Nous avions à choisir entre chercher à gagner le rivage occidental, ou nous efforcer d'arriver à la plus voisine de plusieurs îles basses, qui sont dans la direction opposée. Guert prit ce parti, et dirigea ses chevaux de ce côté, sans grande hâte, car il n'y avait pas nécessité apparente de nous presser, et l'attelage avait besoin de souffler. Tout en marchant, il nous expliqua que la crevasse qui s'était ouverte au-dessous de nous, avait coupé le chemin sur le seul point occidental où il fût possible de prendre terre. En même temps il eut recours à une pieuse fraude qui exerça la plus heureuse influence sur l'esprit et la conduite des deux jeunes personnes, et principale-

ment d'Anna Mordaunt, pendant les dernières épreuves de cette terrible nuit. Il insista sur le bonheur qu'avait Herman Mordaunt d'être du bon côté de la barrière qui séparait les traîneaux. Son but était de nous porter à supposer que nos compagnons se trouvaient en sûreté à raison même de l'accident dont nous étions victimes. Anna s'imagina que son père était hors de danger; Guert parvint ainsi à écarter le doute affreux où elle était plongée.

Lorsque le traîneau arriva près de la pointe de l'île. Guert me remit les guides et s'éloigna pour examiner s'il était possible de descendre à terre. Son absence dura quinze minutes; car il ne voulut revenir vers nous qu'après avoir minutieusement reconnu l'état de l'île et la situation des glaces dans le canal oriental. Les quinze minutes furent cruelles; le craquement de la masse glacée, le bruit des glaçons qui s'entrechoquaient, retentissaient à nos oreilles comme le mugissement de l'océan pendant la tempête. Pourtant, au milieu des scènes terribles de cette affreuse nuit, je ne pus m'empé-

cher d'admirer le sang-froid et la belle conduite de Guert. Il était plus que résolu, il était calme, réfléchi, et possédait le plein usage de toutes ses facultés. Si plausible qu'eût semblé à un observateur moins clairvoyant l'espoir de s'échapper par la rive occidentale, il est certain que Guert avait agi sagement en prenant le chemin de l'île. La rupture et le choc des glaçons lui avaient fait comprendre que l'eau s'était frayé une route le long de la terre ferme, et qu'il fallait par conséquent renoncer à la pensée de gagner la terre de ce côté. Lorsqu'il nous eut rejoints, il m'appela à la tête des chevaux pour conférer avec moi, après avoir solennellement assuré à nos compagnes qu'il n'y avait aucune raison d'appréhender un danger immédiat. Mary Wallace le pria de lui répéter *à elle*, cette assurance, sur la foi que tout homme doit au sexe le plus faible ; il le fit, et il me fut alors permis de le rejoindre.

— Corny, dit Guert à voix basse, la Providence me punit pour avoir commis le péché de dire que je voudrais voir Mary Wallace dans

les griffes d'un lion ; car toutes les bêtes féroces de l'ancien monde pourraient à peine nous mettre dans une situation plus désespérée que celle où nous sommes. Il nous faut du sang-froid, cependant, pour sauver les deux jeunes filles ou pour mourir en hommes.

— Nos destinées seront les mêmes. Chargez-vous de protéger Mary, et confiez Anna à mes soins. Mais pourquoi ce langage? Sûrement notre situation n'est pas si désespérée.

— Il ne serait pas très dificile à deux jeunes gens actifs et vigoureux de gagner le rivage ; mais il n'en est pas de même avec des femmes. La glace est en mouvement tout autour de nous, et les glaçons se brisent les uns sur les autres d'une manière effrayante. Lorsque le jour éclairera notre marche, nous pourrons tenter de sortir de ce péril. Mais dans l'état actuel des choses, je n'oserais pas conduire Mary Wallace à quelque distance de l'île. Nous serons forcés de passer la nuit ici, et il faut faire nos dispositions en conséquence. Vous entendez la glace qui se brise sur le rivage ; c'est un signe certain

que la rivière entraîne de ce côté tout ce qu'elle rencontre. Dieu veuille que les eaux s'ouvrent bientôt un passage, quoi qu'elles doivent submerger tout ce qui se présentera devant elles. Je crains, Corny, qu'Herman Mordaunt ne soit perdu avec ceux qui l'accompagnent.

— Grand Dieu! un pareil malheur est-il possible? J'espère plutôt qu'ils auront atteint le rivage.

— Cela est impossible, par la route qu'ils ont prise. Tout homme doit nécessairement être entraîné par le torrent qui se précipite le long de la rive occidentale. C'est précisément cette irruption qui nous sauve. Mais trève de paroles. Vous connaissez maintenant toute l'étendue du danger, et il ne vous reste plus à apprendre que ce que vous avez à faire. Il faut transporter notre précieux fardeau sur l'île le plus tôt possible. Dans une demi-heure, que dis-je? dans une demi-minute, le torrent peut être porté de ce côté.

Guert prit la conduite de nos mouvements. Pendant notre conférence, la glace avait

changé de place, et nous nous trouvions déjà plus éloignés de l'île d'une quinzaine de pieds. Nous fîmes avancer les chevaux, qui eurent bientôt recouvré l'espace que nous avions perdu ; mais il fut impossible de leur faire franchir les glaçons amoncelés qui commençaient à entourer l'île d'une sorte de rempart. Après une ou deux tentatives inutiles, Guert renonça à son entreprise, et me dit d'aider Anna et Mary à sortir du traîneau. Jamais femmes ne se conduisirent plus courageusement que ces deux jeunes filles si délicates et si charmantes, au milieu d'une épreuve terrible. Sans pleurs, sans exclamations, sans remontrances ni questions d'aucune espèce, toutes deux firent ce qui était attendu d'elles. Je ne puis exprimer le sentiment de sécurité que j'éprouvai, lorsque, avec mon aide, elles eurent dépassé le rempart de glace qui nous séparait du rivage de l'île. Le froid de la nuit n'était pas rigoureux, mais le terrain était suffisamment gelé pour que nous pussions marcher sans difficulté sur ce sol qui eût été, en toute autre circon-

stance, détrempé et fangeux, car l'île était si basse, qu'elle se trouvait souvent sous l'eau, principalement lorsque la rivière était gonflée. C'est cela même qui faisait notre danger, quand nous y fûmes descendus.

Lorsque je retournai auprès de Guert, il avait déjà dévié de l'endroit où je l'avais laissé, et il avait été entraîné à quelque distance; aussi poussâmes-nous le traîneau assez en avant de la pointe de l'île pour ne pas courir un grand danger d'être emportés hors de la vue du précieux dépôt qui nous était confié. A ma grande surprise, Guert s'occupait à débarrasser ses chevaux de leurs harnais. J'étais curieux de savoir ce qu'il allait faire. Après avoir enlevé jusqu'aux brides qui pouvaient gêner les mouvements des deux animaux, Guert fit claquer son fouet. Les chevaux, livrés à eux-mêmes, bondirent à ce bruit; ils soufflèrent, ils se cabrèrent, puis, s'élançant en avant, ils coururent vers le bas de la rivière, libres comme l'air, presque aussi vifs et aussi légers que le vent, tandis que les claquements

répétés du fouet de leur maître ne cessaient d'accélérer leur course et de redoubler leur vitesse. Je demandai à Guert quelle était son intention.

— Il serait cruel de ne pas laisser ces pauvres bêtes faire usage de la force et de la sagacité que la nature leur a données pour sauver leurs vies, répondit Guert, en suivant des yeux celui des deux chevaux qui était en arrière, aussi longtemps que ses formes purent être distinguées dans l'obscurité. Ils ne seraient qu'un embarras pour nous, car nous ne pourrions jamais réussir à leur faire franchir, sous leurs harnais, les crevasses et les glaçons amoncelés ; et lors même qu'ils les franchiraient, il ne serait pas sûr de les suivre dans cette route périlleuse. Le traîneau est léger, et nous sommes assez forts pour l'amener à terre lorsque nous en trouverons le moyen ; dans tous les cas, nous pourrons le laisser dans l'île.

Rien ne pouvait servir plus efficacement à me faire comprendre de quel œil Guert considérait notre situation, que de le voir ren-

voyer ainsi en liberté des animaux auxquels je savais qu'il attachait un si grand prix. Je fis allusion à cette dernière circonstance, et il me répondit d'un ton sérieux et mélancolique, d'autant plus frappant qu'il était plus extraordinaire de le lui voir prendre.

— Il est possible qu'ils réussissent à gagner le rivage, car la nature a donné aux chevaux un instinct très vif. Ils peuvent se sauver à la nage là où vous et moi nous serions noyés infailliblement. A tout évènement, ils ne sont pas embarrassés dans leurs harnais, ils ont toutes les chances de se sauver qu'il était en mon pouvoir de leur donner. S'ils arrivent à terre, quelque fermier les mettra dans son écurie, et je ne tarderai pas à savoir où je pourrai les retrouver. Si toutefois je vis demain matin pour les chercher.

— Que faut-il faire maintenant, Guert? demandai-je à mon compagnon dont je comprenais la pensée.

— Il faut tirer le traîneau dans l'île. Après cela il sera temps de regarder autour de nous

et d'examiner s'il est possible de conduire Anna et Mary sur la terre ferme.

Nous nous mîmes aussitôt à l'œuvre et nous n'eûmes pas de grandes difficultés à faire passer le traîneau par-dessus la glace, dont le mouvement nous vint en aide. Nous l'amenâmes jusqu'à l'arbre sous lequel les deux jeunes filles se tenaient; elles y reprirent leurs places. La nuit, ainsi que je l'ai dit, n'était pas froide pour la saison, et nos compagnes, chaudement vêtues, enveloppées dans des palatines, et les mains cachées dans des manchons, pouvaient supporter sans risque la température de la nuit. Les peaux de renard de Guert contribuèrent à rendre leur situation encore plus supportable. Je ne pense pas que ni l'une ni l'autre des deux jeunes filles se soit imaginée en cet instant qu'elle pouvait courir aucun autre danger que celui de passer la nuit en plein air, tant qu'elles resteraient sur un terrain solide. Mais elles se trompaient, ainsi que le lecteur en sera convaincu par une courte explication.

Toutes les îles situées dans cette partie de la rivière sont basses, étant formées de terrains d'alluvion, autour desquels croissent des arbres et s'étendent des buissons. Ces arbres sont pour la plupart des saules, des sycomores ou des noyers; la fertilité du sol favorise leur croissance rapide, et ils avaient généralement acquis une hauteur assez considérable, quoiqu'aucun d'eux n'eût atteint les grandes dimensions qui distinguent le tronc et les branches des vétérans de la forêt. Ce fait, en lui-même, prouvait qu'aucun de ces arbres n'était très vieux, et cette circonstance était sans aucun doute le résultat des ravages des inondations annuelles. Je dis annuelles, car bien que celle dont nous étions environnés fût beaucoup plus violente que d'habitude, chaque année en ramenait une de même sorte, et sous leur influence les îles s'agrandissaient ou diminuaient régulièrement. Pour prévenir ce dernier accident, on avait soin de laisser, à la pointe de chaque île, un bouquet d'arbres qui formait une sorte de barricade contre l'irruption des glaces au prin-

temps. Mais la surface du sol était si basse, que la plus petite élévation de la rivière le faisait disparaître entièrement sous les eaux.

Guert Ten Eyck n'eut pas plutôt sujet de penser que nos compagnes étaient provisoirement en sûreté, qu'il me proposa de faire en commun un examen plus approfondi de l'état de la rivière, afin de nous assurer des meilleurs moyens de gagner le rivage. Ceci fut dit à haute voix, et d'un ton joyeux, comme si toute appréhension était désormais bannie de l'esprit de Guert, et dans le dessein évident pour moi d'encourager les deux jeunes filles. Anna nous engagea à aller à la découverte, en déclarant qu'actuellement qu'elle se sentait sur une terre immobile, toutes ses craintes s'étaient évanouies. Nous partîmes donc, et nous nous dirigeâmes d'abord vers la pointe de l'île.

Bien peu de minutes suffirent pour atteindre les limites de notre étroit domaine; et lorsque nous en approchâmes, Guert me fit remarquer le monticule de glaces amoncelées par der-

rière et me le signala comme un symptôme effrayant.

— Là est notre danger, dit-il avec force, et il ne faut pas nous fier à ces arbres. Ce débordement est de beaucoup plus violent qu'aucun de ceux que j'ai vus dans cette rivière, et cependant il ne se passe pas un printemps qui n'en amène un nouveau. Ne voyez-vous pas ce qui nous sauve maintenant, Corny?

— Nous sommes sur une île, et tant que nous y resterons, nous serons à peu près à l'abri des dangers de la rivière.

— Détrompez-vous, mon cher ami; vous êtes dans une très grande erreur. Venez avec moi, et vous vous en convaincrez par vous-même.

Je suivis Guert et j'examinai notre situation de mes propres yeux. Nous montâmes sur les glaçons qui étaient entassés en tête de l'île jusqu'à une hauteur de trente pieds et dont la muraille s'étendait à droite et à gauche, aussi loin que notre vue pouvait porter au milieu des brouillards de la nuit. Il n'était pas difficile

de se tenir sur cet amas de glaces empilées les unes sur les autres, car leur mouvement était lent et cessait même tout-à-fait par intervalles ; mais il n'était pas possible de se dissimuler la véritable nature du danger. Si l'île et le continent voisin ne leur avaient pas opposé d'obstacles, les glaces auraient continué à suivre le cours de la rivière, un glaçon poussant l'autre, jusqu'à ce que la masse entière se trouvât répandue vers l'embouchure de l'Hudson, dans un espace plus large, et flottât vers l'Océan. Non seulement notre île présentait un obstacle à la glace, mais d'autres îles s'élevaient dans le voisinage et formaient entre elles des canaux tellement étroits, que la glace, arrêtée à l'entrée, établissait les écluses naturelles dont j'ai parlé. Notre salut dépendait de la force de ces écluses. Si elles venaient à se rompre près de nous, rien ne pouvait empêcher que nous ne fussions engloutis tous ensemble. Guert croyait toutefois, comme je l'ai déjà dit, que les eaux s'étaient ouvertes des issues sur les deux rives du continent, à l'est et à l'ouest ; si cette con-

jecture était fondée, il y avait quelqu'espoir d'échapper à une catastrophe. En d'autres termes, si les écluses de glace suffisaient pour contenir les eaux, nous pouvions échapper à la mort : sinon, notre destin était inévitable.

— Je ne serais pas excusable de rester ici sans chercher à voir quel est l'état des choses plus près du rivage, dit Guert, après que nous eûmes examiné la masse des glaçons accumulée devant nous, aussi bien que les faibles rayons de la lune le permettaient, et que nous eûmes calculé ensemble les chances de salut qui nous restaient. Retournez auprès des jeunes filles, Corny, et tâchez de maintenir leur courage, tandis que je traverserai le canal à notre droite, et que je gagnerai l'île voisine pour reconnaître la situation des choses de ce côté.

— L'idée que vous allez courir seul tous les risques ne me plaît pas, Guert, surtout lorsque je songe que vous pouvez rencontrer quelques obstacles que nos forces réunies pourraient

surmonter, et que vous ne pourriez pas dominer seul.

— Vous pouvez venir avec moi jusqu'à l'île voisine, si vous voulez. Là nous serons en mesure de nous assurer s'il y a de la glace ou de l'eau entre nous et la rive orientale. Dans le premier cas, vous retournerez le plus promptement possible vers nos compagnes, pendant que je chercherai le meilleur endroit pour passer. Pour être franc, je vous dirai que je n'aime pas l'aspect de cette écluse de glace. J'ai de grandes craintes pour celles que nous avons laissées dans le traîneau.

Nous nous disposions à avancer, lorsqu'un craquement horrible se fit entendre à quelques toises de nous, et nous remplit d'alarmes. Nous courûmes à l'endroit où ce bruit avait éclaté, et nous vîmes qu'un saule vigoureux venait d'être rompu comme un fêtu de paille, et que la barrière de glace avançait lentement, mais majestueusement, en écrasant sous son poids le tronc et les branches comme un chariot pesamment chargé écrase sous sa roue les

jeunes pousses. Guert me saisit le bras et l'étreignit avec une telle force, que ses doigts crispés restèrent imprimés sur la peau.

— Il nous faut quitter ce lieu, me dit-il d'un ton décidé, et cela à l'instant même ; retournons au traîneau.

Je ne savais pas ses intentions ; mais je vis que le moment était venu d'agir avec résolution. Nous nous élançâmes vers le lieu où nous avions laissé le traîneau ; et le lecteur jugera de l'horreur dont nous fûmes saisis, ne le trouvant plus. Toute la partie basse de la pointe de l'île où nous l'avions placé, était déjà couverte de glaçons qui, sans doute, l'avaient englouti pendant notre courte absence. En regardant autour de nous, cependant, nous vîmes plus bas, à quelque distance sur la rivière, un objet qui me parut être le traîneau. J'allais me précipiter de ce côté, lorsqu'une voix pleine d'effroi, nous attira dans une autre direction. Mary Wallace quitta l'abri d'un arbre derrière lequel elle s'était réfugiée, et, saisissant le bras de Guert, elle le supplia de ne plus la quitter.

— Où est Anna? m'écriai-je dans une angoisse que je ne saurais exprimer; vous ne dites rien d'Anna?

— Elle n'a pas voulu quitter le traîneau, répondit Mary Wallace respirant à peine; je l'ai priée, je l'ai suppliée de me suivre; mais elle a dit que vous alliez revenir, et elle a refusé de sortir du traîneau. On trouvera Anna dans ce traîneau, si tant est qu'on puisse la trouver encore dans ce monde.

Je n'en entendis pas davantage; je m'élançai et, sautant de glaçon en glaçon, je ne tardai pas à me convaincre que le traîneau était sur le lit de la rivière dont il suivait lentement le cours sur la glace flottante. Il avait été poussé en avant par la nouvelle couche de glaçons qui s'étendait, à sa suite, sur l'ancienne. Au premier aspect, je ne vis personne dans le traîneau; mais, lorsque je l'eus atteint, je trouvai Anna cachée sous les couvertures. Elle était à genoux; la précieuse et adorable créature implorait le secours du ciel.

J'éprouvai une sorte de joie sauvage mais

douce en me trouvant ainsi séparé du reste des hommes, seul avec Anna au milieu de cette scène de désolation. Aussitôt que je pus lui faire apercevoir ma présence, elle me demanda des nouvelles de Mary Wallace, et elle parut soulagée en apprenant que sa compagne était avec Guert, qui ne la quitterait plus un seul instant pendant le reste de la nuit. En effet, je vis, dans la pénombre, passer les formes indistinctes de Guert et Mary, comme ils traversaient rapidement le canal entre les deux îles. Ils disparurent bientôt parmi les buissons qui bordaient l'endroit vers lequel ils s'étaient dirigés.

— Il faut les suivre, dis-je avec empressement : le passage est encore facile, et nous pourrons gagner le bord.

— Suivez-les, répondit Anna, succombant à une sorte de torpeur dont elle était momentanément accablée ; suivez-les, Corny, répéta-t-elle : un homme peut aisément se sauver ; vous êtes le seul héritier de votre maison, le seul espoir de vos parents.

— Anna, chère et bien aimée ! pourquoi montrer une telle indifférence pour votre propre salut ? N'êtes-vous pas aussi fille unique, la seule espérance d'un père qui a perdu la compagne de sa vie ? oubliez-vous donc votre père ?

— Non, non, non, s'écria la chère enfant ; aidez-moi à sortir du traîneau, Corny ; j'irai avec vous, partout où il faudra, serait-ce au bout du monde, et je ferai tout ce qu'il faudra pour épargner ce chagrin à mon père.

Dès ce moment Anna ne laissa plus paraître aucun signe de faiblesse, et je la trouvai, pendant tout le temps que nous fûmes en danger, prête à seconder mes efforts.

Je ne sais à peine comment décrire les scènes qui suivirent. Je me rappelle que nous franchîmes plutôt que nous ne traversâmes le canal sur lequel j'avais vu apparaître fugitivement Guert et Mary ; nous passâmes également à travers l'île, dans l'espoir de gagner par là le rivage oriental. Mais cette tentative fut inutile ; sur l'autre rive de l'île, l'eau se précipitait au-dessus de la glace avec la rapidité d'un cheval

de course. C'est vainement que nous cherchâmes à apercevoir nos compagnons ; mes cris répétés restèrent sans réponse.

— Notre situation est désespérée, Corny, dit Anna, parlant avec un calme forcé, lorsque nous eûmes acquis la certitude que, de ce côté du moins, la retraite était impossible. — Retournons au traîneau et soumettons-nous à la volonté de Dieu.

— Chère Anna ! songez à votre père, et réunissez toutes vos forces. Le lit de la rivière est encore ferme et solide. Nous le traverserons, et nous tenterons le passage vers la rive opposée.

Nous traversâmes, en effet, le lit de la rivière, ma compagne trouvant dans l'appui de mon bras plus de force pour se soutenir, qu'elle n'en aurait puisé probablement dans son propre courage ; mais nous rencontrâmes de ce côté un obstacle semblable à celui qui nous avait arrêtés de l'autre. L'île avait séparé en deux le torrent qui poussait les glaces, et il roulait ses eaux sur les deux bords avec la vélocité d'une

flèche. Cependant, la rapidité de notre course avait été telle, qu'Anna était épuisée ; et nous dûmes nous arrêter un moment pour qu'elle reprît haleine ; il était d'ailleurs de toute nécessité de réfléchir un instant à notre situation, afin de déterminer en connaissance de cause quelle route nous restait à suivre. Toutefois, ce délai, si court qu'il ait été, contribua largement à augmenter les horreurs de notre situation.

Les craquements et le choc des glaçons qui étaient poussés les uns sur les autres, ressemblaient alors au mugissement des vents déchaînés, ou plutôt au bruit incessant du ressac sur les bords de la mer. Les piles de glaces grandissaient et se rapprochaient tellement, qu'elle devenaient visibles ; elles s'avançaient sur nous tout hérissées et déchirées, avec un mouvement lent, mais sûr, et d'un autre côté, tout le bas de la rivière me semblait agité par les mêmes convulsions. En ce moment terrible, et comme je commençais à croire que la Providence avait arrêté la perte d'Anna et la mienne, un son étrange vint interrompre l'effet de cette grande

scène de la nature, et diversifier notre effroi. J'entendis le tintement des clochettes d'un traîneau, accompagné d'un galop de chevaux sur la glace; d'abord ce bruit était éloigné et interrompu par intervalles, puis il se rapprocha et devint continu. Je pressai ma tête entre mes deux mains, car je craignais véritablement d'avoir le cerveau dérangé. Cependant, le bruit devint de plus en plus distinct, jusqu'à ce que le retentissement des sabots de chevaux sur la glace se mêlât au bruit.

— Est-il possible que d'autres soient aussi malheureux que nous? s'écria Anna, confondant ses propres craintes dans une généreuse sympathie pour les peines d'autrui. Voyez Littlepage, voyez, *cher* Cornélius, un autre traîneau arrive certainement de ce côté.

Il arriva en effet, semblable à une tempête, et passa à cinquante pieds de nous. Je le reconnus au premier coup d'œil. C'était le traîneau d'Herman Mordaunt; il était vide. Les chevaux, fous de terreur, couraient çà et là où leur effroi

les poussait. Le traîneau était renversé de côté. Nous le perdîmes bientôt de vue.

Au même instant, un grand cri poussé par une voix humaine parvint à nos oreilles. Il me sembla qu'on m'appelait par mon nom, et Anna me dit qu'elle l'avait compris ainsi. Cet appel, si toutefois c'en était un, venait du sud, et de la rive occidentale. Le moment d'après, de nouveaux et effroyables craquements éclatèrent au sein de la barrière de glace située au-dessus de nous. Passant un bras autour de la taille déliée de ma bien-aimée compagne, pour la soutenir, je me dirigeai rapidement du côté d'où était parti l'appel que nous avions entendu. Dans notre précédente tentative pour attérir à la rive occidentale, j'avais remarqué un amas de glaçons déjà fort élevé, qui flottait ou plutôt qui était poussé sur les glaces de la rivière, en avant de plus petits glaçons entraînés dans le courant.

Déjà cet amas de glace s'était accru par l'accession des glaçons qui flottaient à sa suite, et il menaçait de former une nouvelle écluse dans

le premier passage étroit qu'il rencontrerait dans sa marche. Il me vint à l'esprit la pensée que nous serions provisoirement en sûreté si nous pouvions gravir cette espèce de monticule, car il s'élevait maintenant assez haut pour que son sommet fût hors de l'atteinte des eaux. J'y courus immédiatement, portant presque mon précieux fardeau sur mon bras; notre vitesse était encore accrue par les sons effrayants que rendait l'écluse formée déjà depuis longtemps à la pointe de l'île.

Nous parvînmes au pied du monticule de glace; les aspérités même des glaçons superposés nous permirent de monter, non sans efforts. Après avoir escaladé une ou deux couches de glaçons, la masse présenta tant d'aspérités et tant de déchirures, qu'il me fallut monter le premier et tirer Anna après moi. Elle me suivit ainsi jusqu'à ce que ses forces l'eussent presqu'entièrement abandonnée. Alors nous nous assîmes sur le bord d'un glaçon. Pendant ce temps je fus frappé par les nouveaux sons qui s'élevaient de la rivière; je me

penchai pour chercher d'où ils provenaient, et je vis que les eaux s'étaient ouvert un chemin à travers l'écluse de l'île, et qu'elles s'élançaient avec la violence et la rapidité d'un torrent.

Si nous étions restés cinq minutes de plus sur la glace, au milieu de la rivière, nous aurions été infailliblement engloutis. Tandis que nous étions encore assis considérant l'impétuosité de cet irrésistible courant, autant que nous pouvions en juger à la faible lueur qui nageait au sein de la nuit, je vis le traîneau de Guert Ten Eyck passer comme l'éclair; celui d'Herman Mordaunt le suivit une minute après. Les chevaux épuisés se débattaient sous leurs harnais, qui les empêchaient de nager pour échapper à la mort. Anna entendit souffler au-dessus de l'eau les pauvres animaux en détresse; mais ses regards perdus dans l'obscurité, ne tombèrent pas sur les malheureuses bêtes, plongées dans le courant; elle n'avait pas non plus reconnu le traîneau renversé qui avait passé à quelque distance de nous, pour celui de son père. Peu après, un cri terrible fut poussé

par l'un des chevaux, cri déchirant et plein d'angoisses, et que les animaux de cette race font quelquefois entendre. Je me gardai bien de prononcer un seul mot à ce sujet, sachant que l'amour filial était le principal sentiment qui soutenait ma compagne dans ses efforts, et voulant éviter les craintes qui naissaient sourdement dans son cœur.

Deux ou trois minutes de repos furent tout ce que les circonstances nous permirent. Je remarquais que tous les objets visibles sur la rivière descendaient le courant, les piles de glaces sur lesquelles nous étions placés, aussi bien que les glaçons qui passaient à nos côtés, entraînés plus rapidement. Notre mouvement était ralenti, tantôt parce que la masse qui nous portait se traînait le long des bancs de sable sur la rive occidentale, tantôt parce qu'elle heurtait par intervalle ce même rivage, tantôt enfin parce que le frottement des bords de la plaine glacée qu'elle longeait, gênait sa marche. Toujours est-il que nous nous trouvions en mouvement ; aussi je compris la nécessité de

gagner, en tous cas, l'extrémité occidentale de notre île flottante pour profiter de toutes les circonstances favorables qui pourraient s'offrir.

Chère Anna! combien sa conduite fut admirable durant cette affreuse nuit! Depuis l'instant où elle eut retrouvé la pleine possession de ses facultés, après que je l'eus trouvée priant au fond du traîneau, jusqu'à ce moment, elle avait apporté le moins d'embarras, le moins d'obstacles possible à mes efforts. Raisonnable, résolue, docile et tout-à-fait exempte de ces exagérations de terreur, que bon nombre de femmes à sa place eussent manifestées si inopportunément, elle avait accompli avec promptitude et intelligence les différentes tâches que j'avais imposées à ses forces.

— Dieu ne nous a pas abandonnés, chère Anna, lui dis-je lorsqu'elle eut repris quelque vigueur, nous pouvons encore espérer sortir de cet affreux péril. Je me figure la joie dont sera rempli le cœur d'Herman Mordaunt, lorsqu'il vous pressera saine et sauve dans ses bras paternels.

— Cher et bon père ! répondit-elle, combien il doit éprouver en ce moment de douleur à mon sujet ? Venez, Corny, essayons de le rejoindre, s'il y a encore quelque espoir de parvenir jusqu'à lui.

En disant ces mots, la chère enfant se leva ; elle ajusta sa palatine de manière à ne pas être embarrassée, et se tint debout devant moi dans la situation d'une personne qui a rassemblé toute son énergie pour remplir une tâche difficile. Le manchon avait été abandonné sur la rivière ; car nous étions tous deux parfaitement insensibles au froid. La nuit, du reste, était tempérée, eu égard à la saison, et nous n'eussions rien eu à souffrir physiquement dans cette nuit terrible, si la fatigue de nos efforts avait été moins accablante. Anna déclara qu'elle était prête à se remettre en marche, et je commençai à remplir la tâche difficile et délicate de l'aider à traverser une île formée par des fragments de glace, pour en gagner le bord occidental.

Notre périlleux passage s'accomplissait à une

hauteur de trente pieds au moins, et une chute dans l'une des nombreuses crevasses au milieu desquelles nous marchions, aurait eu les conséquences les plus fatales.

En certains endroits la glace était d'ailleurs si glissante qu'il était très difficile d'y marcher, surtout lorsque les glaçons présentaient une surface inclinée.

Cependant, en prenant les plus grandes précautions, nous parvînmes au but de notre dangereuse route. Mais à peine y étions-nous arrivés, que la masse flottante fut entraînée dans un tourbillon de la rivière, et, tournant lentement sur elle-même, nous replaça de nouveau près du rivage de l'île. Ce désappointement n'arracha pas un murmure à Anna; mais avec une douceur et une résignation admirables, elle se montra prête à renouveler ses efforts. Cependant, je m'opposai à son dessein, car je prévoyais que l'influence du tourbillon nous ramenerait au point où nous voulions parvenir, et je pensais qu'il ne fallait pas épuiser inutilement nos forces. Au lieu de reprendre notre pénible

chemin, j'engageai ma chère compagne à descendre sur un glaçon qui se projetait au-dessus de l'eau, assez loin du reste de la masse, pour rejoindre le bord de la rivière lorsque l'effet du tournant nous aurait placés de nouveau de ce côté. La descente fut effectuée, non sans quelqu'embarras, car je dus recevoir Anna dans mes bras. Je réussis enfin à déposer la douce enfant en sûreté près de moi, sur le glaçon placé le plus en avant et le plus bas de tous ceux qui composaient la masse confuse sur laquelle nous étions portés.

Sous certains rapports, ce changement améliora notre situation ; sous d'autres, il la rendit pire. Il nous mit tous deux à l'abri du vent, qui n'était certainement ni très vif ni très froid, mais qui pourtant tenait assez de la saison pour qu'il fût agréable de s'en garantir. Il tira ma compagne d'une position où il était difficile et même dangereux de se mouvoir, pour la placer sur un niveau solide où elle pouvait marcher avec sécurité et entretenir par l'exercice la circulation du sang. Enfin il nous mit en mesure

de profiter du premier contact de notre île de glace, avec le rivage occidental vers lequel elle recommençait à se tourner lentement.

Il était impossible de conserver désormais aucun doute sur l'état de la rivière en général. Partout la glace y était rompue. Le printemps était venu dans la nuit, comme un malfaiteur, et la glace située en aval ayant perdu de sa consistance, tandis que les masses accumulées dans le haut de la rivière acquéraient une force irrésistible, la rivière avait été bouleversée dans toute l'étendue de son cours ; et de même que l'agonie d'un homme robuste est particulièrement violente, de même la rupture d'une croûte de glace, qui conservait encore une grande épaisseur et beaucoup de solidité, avait produit un bouleversement extraordinaire. L'agitation des glaces en aval devenait très vive, et au milieu du lit de la rivière, les eaux étaient lancées avec une très grande force et entraînaient dans leur cours ces masses qui, peu auparavant, avaient présenté à leur fureur des obstacles si dangereux.

Heureusement l'amas de glace où nous étions montés était placé un peu sur le côté du courant. J'ai réfléchi depuis qu'il touchait probablement le fond et qu'il fallait attribuer à cette circonstance son mouvement de rotation et la lenteur de sa marche. Je vis avec bonheur le glaçon sur lequel nous étions descendus tourner lentement avec la masse à laquelle il appartenait, et incliner vers la rive occidentale. C'était le moment d'agir avec décision ; je préparai Anna à tout évènement. Un large glaçon avait été poussé au rivage. Il y touchait d'un côté, et de l'autre il s'étendait dans le lit de la rivière, assez avant pour nous faire espérer que celui sur lequel nous étions montés le rencontrerait en accomplissant son évolution. Je savais que la glace ne s'était pas brisée par défaut de solidité, mais uniquement par suite de la pression énorme qui avait été exercée sur elle et par la force irrésistible du courant ; il ne pouvait donc pas y avoir de danger sérieux à nous fier à la solidité d'un fragment considérable de cette glace, même sur son extrême

limite. Nous prîmes position en conséquence sur la pointe la plus avancée de notre glaçon, attendant le moment du contact pour nous élancer sur l'autre.

En de tels moments, les plus légers désappointements ont toute la valeur des accidents les plus graves. Il nous sembla plusieurs fois que notre île flottante était sur le point de toucher le glaçon adhérent au rivage, et chaque fois elle inclina d'un autre côté, sans en approcher jamais plus près qu'à six ou huit pieds de distance. Il m'eût été assez facile de franchir cet espace d'un bond vigoureux; mais pour ma compagne, cet intervalle de six à huit pieds était aussi infranchissable que le vide sans limites. Anna s'en aperçut, et elle fit ce qu'on pouvait attendre d'elle en pareille circonstance; elle prit ma main, la pressa dans les siennes et me dit avec une douce résignation :

— Vous voyez ce qu'il en est, Corny; il ne m'est pas permis d'échapper au péril; mais vous pouvez aisément gagner le rivage. Partez donc, et laissez-moi dans les mains de la Pro-

vidence. Allez. Je n'oublierai jamais ce que vous avez fait pour moi ; mais il est inutile que nous périssions tous deux.

Je n'ai jamais douté qu'Anna ne fût sincère dans son désir de me voir sauver au moins ma vie. Le sentiment qui éclatait dans ses paroles, le dés spoir qui commençait à s'emparer d'elle, et aussi le mouvement de notre île, qui, en ce moment, semblait sur le point de s'éloigner du rivage, tout enfin se réunit pour m'exciter à faire une tentative aussi prompte que hardie. Je tremble, même après un si long espace de temps, à la pensée de ma témérité. Un petit glaçon flottait entre le nôtre et celui qui attenait à la terre ferme. Sa dimension était précisément telle qu'il la fallait pour qu'il pût passer au milieu, mais non sans approcher ou sans toucher au moins l'un, sinon tous les deux. Je remarquai tout cela, et tout en disant quelques mots d'encouragement à Anna, je passai mon bras autour de sa taille, puis j'attendis le moment et je m'élançai. Il fallut franchir en sautant une courte distance avec mon précieux

fardeau, pour arriver sur notre pont flottant; mais le succès répondit à mon audace. Je permis à peine que les pieds d'Anna touchassent ce fragile support, qui déjà s'enfonçait sous notre poids; mais je le traversai en deux ou trois pas, et je réunis tout mon courage et toutes mes forces dans un dernier élan. Il fut aussi heureux que l'autre, et je tombai sur la glace solide et immobile, en rendant grâce au ciel. L'instant d'après, nous atteignions le rivage.

En semblable occasion, l'habitude est de regarder en arrière pour voir le danger auquel on vient d'échapper. C'est ce que je fis. Je vis que le glaçon flottant était déjà beaucoup plus bas et tout-à-fait hors d'atteinte, tandis que la masse de glace qui avait été notre premier refuge et notre moyen de salut suivait lentement la même route, cédant à quelque nouvelle impulsion qui lui était communiquée par le courant déchaîné. Mais enfin nous étions sauvés. J'adressai de ferventes actions de grâces à Dieu,

qui nous avait aidés, dans sa miséricorde, à nous tirer de périls si éminents.

Je fus forcé d'attendre Anna. Elle était tombée à genoux! Je l'aidai ensuite à gravir la pente escarpée qui formait le rivage occidental de l'Hudson en cet endroit. Nous parvînmes au sommet en peu de temps, et après nous être reposés une fois ou deux en chemin. C'est alors que nous pûmes saisir dans son ensemble la scène effrayante où nous avions été mêlés, et d'où nous venions heureusement de sortir. Si faibles que fussent les rayons de la lune, elle répandait pourtant assez de lumière pour que nos regards pussent embrasser une étendue considérable du cours de la rivière. L'Hudson ressemblait à un chaos. Les glaçons passaient, les uns seuls avec l'impétuosité d'une flèche, les autres entassés à une hauteur considérable. Le courant en était rempli. Nous vîmes un objet de grande dimension rouler avec une extrême rapidité, précisément dans le canal au-dessus duquel Anna et moi nous nous étions trouvés il n'y avait pas plus d'une

heure. C'était une maison petite, il est vrai, mais assez considérable pour présenter un aspect singulier sur la rivière. Un pont d'assez grande largeur succéda à la maison, et un sloop entraîné par le courant, le long des quais d'Albany, ne tarda pas à paraître au milieu de cette réunion étrange d'objets qui avaient été soudainement rassemblés sur cette grande artère de la colonie.

Mais il se faisait tard ; mes soins étaient encore nécessaires à Anna ; il était indispensable de chercher un abri. Soutenant ma compagne qui commençait à exprimer son inquiétude pour son père et ses amis, je me mis en marche vers l'intérieur. Je savais qu'il y avait une grande route, ouverte parallèlement à la rivière et à peu de distance du rivage. Dix minutes nous suffirent pour l'atteindre, et nous tournâmes vers le nord dans la direction d'Albany. A peine avions-nous fait quelques pas, que nous entendîmes les voix de personnes qui s'avançaient vers nous, et je distinguai avec joie celle de Dirck Follock parmi elles. J'ap-

pelai à haute voix; un cri de joie me répondit, et je découvris plus tard qu'il avait été poussé par Dirck au moment où il venait de reconnaître la tournure d'Anna. Lorsque nous le rejoignîmes, il était sous l'empire d'une violente agitation telle que je ne lui en avais jamais vu manifester de semblable; il fut quelque temps à se remettre avant que je pusse lui adresser la parole.

— Vous êtes tous sauvés? lui demandai-je avec un peu d'hésitation; car jusqu'à ce moment j'avais considéré comme perdus ceux qui s'étaient trouvés dans le traîneau d'Herman Mordaunt.

— Oui, grâce à Dieu! tous, à l'exception des chevaux et du traîneau. Mais où sont Guert Ten Eyck et miss Wallace?

— Ils ont gagné le bord sur l'autre rive; ils ont pris la direction du rivage oriental, tandis que nous suivions celle-ci, répondis-je pour calmer les craintes d'Anna, quoique je craignisse bien qu'ils n'eussent pas pu quitter le lit de la rivière. — Mais faites-moi connaître

comment vous avez échappé vous-mêmes au danger.

Dirck nous fit le récit de ce qui s'était passé, tout en retournant sur ses pas pour nous accompagner, lorsque je lui eus appris qu'il chercherait inutilement les chevaux et le traîneau. Dans son premier effort pour gagner le rivage occidental, Herman Mordaunt s'était vu arrêté par l'obstacle que Guert avait prévu ; il suivit le rivage, avec l'espoir de trouver quelqu'endroit où il fût possible d'aborder, en s'éloignant davantage de la barrière de glace soulevée sur la rivière. Après bien des efforts et après avoir vu le moment où le traîneau allait être englouti avec ceux qui y étaient montés, on trouva enfin un endroit où Herman Mordaunt se décida à essayer de porter sa compagne au rivage. Cette entreprise ne put être exécutée qu'en marchant sur des glaçons qui étaient entraînés dans le courant avec une vitesse de quatre à cinq milles à l'heure. Dirck avait été laissé à la garde des chevaux et du traîneau ; mais voyant ses compagnons en

grand danger, il s'élança à leur secours. Tous trois tombèrent dans l'eau qui heureusement n'était pas profonde sur ce point ; livrés à eux-mêmes et effrayés par le bruit du torrent et par le craquement de la glace, les chevaux bais d'Herman Mordaunt s'abandonnèrent à une course désordonnée. Mistress Bogart parvint, avec l'aide de ses deux compagnes, à gagner le rivage, et elle fut conduite par eux à la maison la plus voisine du lieu où l'on avait mis pied à terre : c'était une riche ferme. On lui prépara un lit, tandis que les deux hommes changeaient leurs vêtements mouillés contre les habits grossiers que la simple garde-robe de la ferme pouvait fournir. Aussitôt après, Dirck était allé à la recherche des chevaux et du traîneau.

J'appris alors que l'endroit où nous avions pris terre se trouvait à trois grands milles au-dessous de l'île où Guert avait conduit le traîneau. Presque toute cette distance avait été parcourue par nous sur la masse de glace flottante, si court qu'eût été l'intervalle de temps pendant lequel nous y avions été placés : c'était

une preuve de la violence du courant. Personne ne put nous donner aucune nouvelle de Guert et de Mary ; mais j'entretins ma compagne dans la pensée qu'ils étaient parvenus sains et saufs sur l'autre rive. Au fond, c'était un résultat qui me paraissait très douteux.

Il est plus facile d'imaginer que de décrire la joie et la reconnaissance d'Herman Mordaunt, lorsque nous arrivâmes à la ferme. Il pressa sa fille sur son cœur, et Anna pleura comme un enfant entre ses bras. Je ne fus pas oublié dans cette scène touchante : le langage que me tint Herman Mordaunt à cette occasion mérite une mention spéciale.

— Je n'ai pas besoin de détails, noble jeune homme ; on sait que je fais profession de dire la vérité, et on m'excusera de rapporter de semblables expressions. — Je n'ai pas besoin de détails, noble jeune homme, dit Herman Mordaunt en me serrant la main, pour être certain qu'après Dieu c'est à vous que je dois pour la seconde fois la vie de mon enfant. Plût à Dieu !.. Mais ne parlons pas de cela... Il est

trop tard maintenant... Quelqu'autre moyen s'offrira sans doute... Je sais à peine ce que je dis, Littlepage ; mais ce que je veux, c'est vous exprimer bien faiblement la gratitude que j'éprouve, et vous faire savoir combien vos services sont profondément sentis et appréciés par moi.

Le lecteur s'étonnera peut-être que ces paroles incohérentes, mais pourtant significatives, n'aient fait en ce moment qu'une légère impression sur mon esprit, tout rempli de la conviction flatteuse d'avoir véritablement rendu le plus grand de tous les services à Anna et à son père, mais j'eus plus tard occasion de m'en souvenir.

Il est inutile de faire un récit plus circonstancié de ce qui se passa ensuite à la ferme. Il suffit de savoir que les dignes habitants firent de leur mieux pour nous rendre agréable le court séjour que nous devions faire chez eux ; au bout d'une demi-heure nous étions tous chaudement dans nos lits.

Dans la matinée du jour suivant, un charriot

fut attelé pour notre usage, et nous laissâmes ces bons et simples fermiers qui refusèrent de rien accepter en échange de leur hospitalité. Nous fîmes notre entrée à Albany vers dix heures, dans un équipage beaucoup plus humble que celui dans lequel nous étions partis la veille. Le long de la route, nous avions eu plus d'une occasion d'observer les effets de l'inondation. Il ne restait presque plus de glace sur la rivière. Çà et là on voyait encore un glaçon adhérent au rivage, et parfois on apercevait des fragments flottants dans le courant ; mais, en général, le torrent avait tout balayé devant lui. L'île où nous avions cherché un refuge avait entièrement disparu sous les eaux, mais sa configuration était encore tracée à la surface de l'eau par les buissons de ses bords. Un grand nombre des arbres qui croissaient à sa pointe avaient été brisés. Il en était de même de ceux qui avaient appartenu à d'autres îles ; et le courant était rempli de larges cimes et de vénérables troncs arrachés violemment aux forêts qui les avaient vus naître.

Nous trouvâmes toutes les parties basses de la ville envahies par les eaux. Les bateaux voguaient dans les rues. et un nombre considérable d'habitants n'avaient plus d'autres moyens de communications avec leurs voisins.

En arrivant dans la rue où était située la demeure d'Herman Mordaunt, nous entendîmes un cri, et en tournant la tête nous aperçumes Guert Ten Eych, dont la belle figure faisait éclater toute sa joie. L'instant d'après il était à nos côtés.

— Herman Mordaunt! s'écria-t-il en lui serrant cordialement la main, vous me faites l'effet d'un homme revenu du tombeau, vous et mon excellente voisine, madame Bogart, et M. Follock que voici. Comment êtes-vous sortis de dessus la rivière? c'est là un mystère pour moi, car je sais bien que d'ordinaire la glace se rompt d'abord le long de la rive occidentale... Ah! Cornélius et miss Anna! le ciel vous protège! Mary Wallace a une frayeur mortelle d'apprendre de mauvaises nouvelles

de vous; mais je vais courir en toute hâte lui apprendre votre heureuse arrivée. Il y a à peine cinq minutes que je l'ai quittée, frissonnant au moindre bruit, comme s'il annonçait l'arrivée d'un messager de malheur.

Guert se tut; une minute après, il était à la porte d'Herman Mordaunt; une seconde minute, et Anna et Mary étaient tombées dans les bras l'une de l'autre. Madame Bogart fut reconduite chez elle, et ainsi se termina cette mémorable expédition.

Guert avait à nous raconter moins de dangers et de merveilles que je ne m'y attendais. Au moment où Mary Wallace et lui atteignaient le bord supérieur de la dernière île, un immense glaçon, cédant à la pression énorme qu'il subissait, entra dans la passe, et y resta engagé, quoiqu'il eût perdu des fragments très vastes en rencontrant le rivage, et que le choc réduisît en éclats une partie considérable de sa masse. La présence d'esprit de Guert et sa résolution à ce moment le sauvèrent. Sans perdre un instant, il s'élança avec Mary sur ce glaçon,

et franchit le bras étroit qui seul le séparait du continent. Une fois sauvés, nos amis demeurèrent pour voir s'ils pourraient nous sauver par la même voie, et l'appel que nous entendîmes venait de Guert, qui était retourné dans l'île dans l'espoir de nous trouver et de nous conduire en lieu de sûreté. Guert ne m'en ouvrit jamais la bouche; mais je sus plus tard par Mary Wallace que le jeune homme ne la rejoignit qu'avec beaucoup de peine et de dangers, et après une longue et infructueuse recherche. Trouvant alors inutile de rester plus longtemps au bord de la rivière, Guert et Mary se dirigèrent sur Albany. Vers minuit, ils atteignirent le passage situé en face de la ville, ayant fait à pied environ six milles, l'esprit rempli d'inquiétudes au sujet de ceux qu'ils avaient laissés en arrière. Guert était d'un caractère décidé, et il crut sagement qu'il valait mieux continuer qu'essayer de faire ouvrir une des maisons devant lesquelles ils avaient passé. La rivière était alors débarrassée des glaçons; en revanche elle coulait avec une extrême ra-

pidité. Mais Guert était un rameur expérimenté, et trouvant un bateau il persuada à Mary Wallace d'y entrer, et, au moyen des rames, la débarqua bientôt à dix pieds de l'endroit où le traîneau à main nous avaient déposés si brusquement lui et moi quelques jours auparavant. De là à la maison, le chemin était facile, et miss Wallace reposa dans son lit le reste de cette terrible nuit, si toutefois elle put reposer.

Ainsi, se termina cette aventure que je puis à bon droit appeler mémorable. Jack et Moïse furent retrouvés sains et saufs; ils avaient sans doute traversé la rivière à la nage. On les trouva sur la grande route à quelque distance de la ville et on les ramena à leur maître le même jour. Tous ceux qui s'intéressaient un peu aux chevaux, et quel Hollandais n'est pas dans ce cas? connaissaient parfaitement Jack et Moïse; et il ne fut pas difficile de découvrir qui était leur maître. Les chevaux d'Herman Mordaunt n'eurent sans doute pas le même bonheur.

Notre aventure fit grande sensation dans Al-

bany ; et j'ai quelques raison de penser que ma conduite obtint l'approbation générale. Bulstrode me fit une visite uniquement pour me remercier, le jour de mon arrivée, et nous eûmes l'entretien suivant :

— Vous semblez prédestiné, mon cher Cornélius, me dit le major après les compliments ordinaires, à me rendre toujours les services les plus grands, et je ne sais comment vous exprimer tout ce que je ressens. D'abord c'est un lion ; voici maintenant cette affaire de la rivière ! Ce Guert, au contraire, noiera ou perdra toute la famille avant l'arrivée de l'été si M. Mordaunt ne met un terme à ses assiduités.

— Cet accident aurait pu surprendre le plus prudent et le plus expérimenté des habitants d'Albany. La rivière semblait aussi solide que la terre quand nous nous sommes confiés à la glace, et si celle-ci avait tenu une heure de plus, nous arrivions tous en parfaite sécurité.

— Oui, mais cette heure qui vous a manqué, a failli jeter la mort et la désolation dans

la plus charmante famille de la colonie : et c'est vous qui avez détourné le coup le plus rude. Ah ! Littlepage, je demande au ciel qu'il vous donne l'idée d'entrer dans l'armée. Partez avec nous comme volontaire quand nous nous mettrons en marche, et j'écrirai à sir Harry de nous obtenir une paire d'épaulettes. Dès qu'il apprendra que nous devons à votre sang-froid et à votre courage la vie de miss Mordaunt, il remuera ciel et terre pour vous prouver sa reconnaissance. Depuis que ce digne père s'est résigné à accepter miss Mordaunt comme belle-fille, il s'est mis à la regarder comme son propre enfant.

— Et Anna... pardon, miss Mordaunt, elle, monsieur Bulstrode... regarde-t-elle sir Harry comme un père ?

— Bah ! il faut que cela vienne lentement et par degrés : c'est une affaire de temps, vous savez. Les femmes sont plus lentes que les hommes à se faire une situation entièrement nouvelle ; et je suis sûr qu'Anna croit avoir assez d'un père pour le moment, quoiqu'elle

écrive de charmantes lettres à sir Harry, je vous jure, quand elle est en train. Mais qui vous rend si grave, mon cher Cornélius?

— Monsieur Bulstrode, je regarde comme un devoir d'être aussi franc que vous en pareille matière. Vous m'avez dit que vous prétendiez à la main de miss Mordaunt : je vous avoue maintenant que je suis votre rival.

Mon compagnon accueillit cette déclaration avec un sourire calme et la plus parfaite bonne humeur.

— Ainsi, vous désirez devenir l'époux d'Anna Mordaunt, vous, mon cher Cornélius? c'est bien sûr? me dit-il d'un ton si froid, que je ne savais de quelle pâte il était pétri.

— C'est bien sûr, major Bulstrode ; c'est le premier et le dernier vœu de mon cœur.

— Puisque vous semblez disposé à me rendre confiance pour confiance, vous ne vous offenserez pas d'une question ou deux?

— Non, certainement, Monsieur ; votre franchise me servira de règle de conduite.

— Avez-vous fait connaître vos intentions à miss Mordaunt?

— Oui, Monsieur, et cela dans les termes les plus clairs, de telle facon qu'elle ne pût s'y méprendre.

— Et quand cela? cette nuit, sur cette glace maudite? quand elle croyait sa vie dans vos mains.

— Pas un mot n'a été dit à ce sujet, cette nuit; nous avions autre chose à penser.

— Il eût été bien peu généreux de profiter de la terreur d'une femme.

— Major Bulstrode? je ne souffrirai pas...

— Voyons, mon cher Cornélius, dit le major en me prenant la main de l'air le plus calme et le plus amical, pas de malentendu entre nous. Les hommes ne sont jamais de plus grands sots que quand ils font les fanfarons d'honneur, là où l'honneur n'est pas en jeu. Je ne veux pas de querelle avec vous, et je vous prie de recevoir d'avance mes excuses pour les mots qui pourraient vous déplaire et auxquels je pourrais être entraîné à mon insu; car pour les choses

blessantes je saurai les éviter. Nous devons nous comprendre l'un l'autre, et demeurer amis quoiqu'il arrive. Permettez-moi encore une question.

— Demandez ce que bon vous semblera, Bulstrode : je répondrai ou ne répondrai pas, selon que je jugerai convenable.

— Permettez-moi alors de vous demander si le major Littlepage vous a autorisé à offrir un établissement.

— Je ne suis autorisé à rien offrir. Ce n'est pas l'usage dans la colonie que le mari assure à sa femme plus que la loi ne lui accorde en garantie de son apport. Cependant le père peut faire quelques stipulations en faveur de la troisième génération. Je dois croire qu'Herman Mordaunt assurera sa fortune à sa fille et à ses descendants légitimes, et la laissera marier à son gré.

— Oui, voilà bien les idées américaines, et c'est sans doute ainsi qu'agira Herman Mordaunt, qui n'est pas Américain pour rien. Soit, Cornélius, nous sommes rivaux, à ce qu'il me

semble, mais ce n'est pas une raison pour ne pas demeurer amis. Nous savons à quoi nous en tenir l'un sur l'autre ; quoique *peut-être* je devrais vous dire tout.

— Je serais heureux de savoir *tout*, monsieur Bulstrode ; et je puis supporter mon sort en homme, je l'espère. Quoi qu'il puisse m'en coûter, si Anna en préfère un autre, son bonheur me sera plus cher que le mien.

— Oui, mon cher ami, nous pensons et nous disons tout cela à vingt-un ans, ce qui est, je crois, à peu près votre âge. A vingt-deux, nous commençons à voir que notre propre bonheur vaut aussi la peine qu'on y songe, et à vingt-trois ans nous lui donnons la préférence. Pourtant je serai juste, si je suis égoïste. Je n'ai aucune raison de penser qu'Anna me préfère, quoique mon *peut-être* de tout à l'heure ne soit pas non plus sans portée.

— M'est-il permis de savoir à quoi il se rapporte?

— Il se rapporte au père, et je vous dirai,

mon cher enfant, que les pères doivent être comptés pour quelque chose dans les arrangements matrimoniaux. Si sir Harry n'avait point autorisé mes offres, où en serais-je? Je n'aurais pu offrir un sou de revenu, tant qu'il demeurait sir Harry, et pourtant j'avais le prodigieux avantage de la substitution. Je puis vous dire ce qu'il en est, Cornélius; le pouvoir en exercice est toujours un pouvoir important, parce que nous pensons toujours plus au présent qu'à l'avenir : c'est pour cela que si peu de gens vont au ciel. Quant à Herman Mordaunt, je dois vous dire qu'il est, de mon côté, corps et âme. Il goûte mes offres d'établissement, il goûte ma famille, il goûte mon rang à la cour et dans l'armée; et je ne suis pas tout-à-fait sans espoir qu'il goûte aussi ma personne.

Je ne fis pas de réponse directe, et la conversation changea bientôt de sujet. Les paroles de Bulstrode me rappelèrent et les paroles et l'air d'Herman Mordaunt, quand il me remerciait d'avoir sauvé la vie de sa fille. Elles me

firent réfléchir dès lors, et j'y pensai bien souvent pendant les mois qui suivirent. Le lecteur verra quelle en fut l'influence sur mon bonheur.

XV.

Comme je l'ai dit, notre aventure sur la rivière fit grande sensation dans cette petite ville, et nous rendit, Guert et moi, des héros au petit pied. Elle me fit connaître beaucoup plus que je ne l'eusse été sans cela. Je crus qu'elle serait profitable à Guert surtout, car des gens âgés qui avaient l'habitude de hocher la tête en l'entendant nommer, se contentaient maintenant de sourire, et l'on entendit dire à deux ou trois des plus sévères moralisteurs d'Albany : Après tout, ce Guert Ten Eyck a du bon. Le lecteur ne pensera pas sans doute que, dans

une ville aussi retirée et aussi isolée qu'Albany, un moraliste, même de la haute école, fût nécessairement assujetti à un code inflexible. La moralité, d'ailleurs, autant que je m'y connais, est chose en grande partie conventionnelle ; et il y a dans le monde entier, à ce que l'on m'a dit, morale de ville et morale de campagne. En Amérique, nos moralistes étaient et ont longtemps été partagés en trois grandes classes très distinctes : ceux de la Nouvelle-Angleterre ou les puritains, ceux des colonies du Centre ou les libéraux, ceux du Sud ou les flexibles. Je n'aurai pas la prétention d'exposer toutes les nuances qui séparent ces écoles différentes : celle dans laquelle j'avais été élevée était naturellement la plus conforme à mes goûts. Du reste, il y avait lieu à distinguer au sein même de la même école : ainsi, Guert et moi appartenions à des classes différentes. Ses principes de morale étaient de la nuance hollandaise, les miens de la nuance anglaise.

Le trait caractéristique des Hollandais, c'était cette tendance à pousser à l'excès ce qui

avait déjà besoin d'indulgence. Avec eux il ne pleuvait pas souvent, mais quand il pleuvait, cela tournait presque à l'orage. Le vieux colonel Follock était dans ce cas, et son fils Dirck, jeune et défiant de lui-même comme il l'était, ne faisait pas exception à la règle. A tout prendre, il n'y avait pas dans la colonie un homme plus respectable que le colonel Van Valkenburgh. Il était bien apparenté, avait une belle propriété sans aucune hypothèque, et de l'argent placé : c'était le principal appui de l'église du voisinage ; on le regardait comme un bon mari, un bon père, un ami sincère, un voisin complaisant, un sujet excellent et loyal, un parfait honnête homme. Néanmoins le colonel Van Valkenburgh avait ses bons et ses mauvais jours et ses accès de faiblesse. Il pouvait se permettre une gaillardise, et le pasteur était obligé de se prêter à ce penchant. M. Worden le surnommait souvent le colonel Gaillard. Ses gaillardises pouvaient se diviser en deux classes, savoir : les modérées et les immodérées. Des premières, il en avait deux ou trois accès par

an, qui lui survenaient d'habitude quand il visitait Satanstoé, ou quand il recevait la visite de mon père à Rockrockarock, comme on appelait sa résidence dans le Rockland. Ces visites, soit l'une, soit l'autre, donnaient lieu à une consommation énorme de tabac, de bière, de cidre, de vin, de rhum, de citrons, de sucre et des autres ingrédients, du punch, du grog et du bischoff; mais point d'excès de trop longue durée. Il y avait force éclats de rire, force gaîté et force récits; de vieilles aventures se reproduisaient régulièrement sous forme de narrations traditionnelles: mais rien qu'on pût appeler décidément des excès. A la vérité, mon grand-père et mon père, le révérend M. Worden et le colonel Follock, étaient dans l'habitude de regagner leurs lits la cervelle un peu brouillée : ce qui était l'effet de la fumée du tabac ainsi que l'assurait M. Worden ; mais, tout se passait avec décence et dans l'ordre. Le pasteur, par exemple, prenait invariablement congé le vendredi, et ne revenait prendre sa place que le lundi soir, ce qui lui donnait

en plein vingt-quatre heures pour se calmer avant de monter en chaire. Je dois dire que M. Worden était tout-à-fait systématique et tout-à-fait méthodique dans l'observation de ses devoirs ; et je l'ai vu, quand il arrivait tard à table, et qu'il découvrait que mon père avait oublié de dire le *Benedicite*, insister pour que chacun laissât là sa fourchette et son couteau, pendant qu'il faisait une prière, et cela même quand on avait déjà mangé le poisson. Sans contredit, M. Worden était inflexible sur ces sortes de choses, et l'on reconnaissait généralement qne c'était lui qui avait introduit la coutume de dire les *Grâces* dans plusieurs familles du West-Chester, dont ce n'était pas l'usage avant qu'elles eussent son exemple et ses recommandations.

Il n'y avait pas quinze jours que j'étais lié avec Guert Ten Eyck, que j'avais déjà reconnu en lui une propension aux mêmes excès auxquels le colonel Van Valkenburgh était enclin. Il y avait aux environs de Satanstoé un vieux huguenot français ou plutôt le fils d'un hugue-

not qui parlait encore le langage paternel. Il avait l'habitude d'appeler les soirées du colonel ses *grands* et ses *petits couchers*, selon que le colonel pouvait regagner son lit tout seul ou avait indispensablement besoin d'être reconduit. C'était alors un grand coucher. Mon père n'a jamais assisté à aucun d'eux. Dans ces sortes d'occasions le colonel faisait invariablement ses orgies dans le Rockland, en compagnie de gens d'origine hollandaise ; il y avait quelque chose d'exclusif dans ces passe-temps. On m'a assuré que, dans les grandes occasions, ces dernières parties duraient quelquefois une semaine, et pendant tout ce temps le colonel et ses amis étaient heureux comme des lords. Du reste ces grands couchers avaient lieu rarement, mais ils arrivaient assez régulièrement, comme les années bissextiles, juste pour régulariser le calendrier et mettre l'année au courant.

Quant à mon nouvel ami, Guert, durant tout mon séjour à Albany il ne laissa entrevoir aucune envie d'un grand coucher ; sa passion pour Mary Wallace le mettait sur ses gardes ;

mais je découvris par des traits indirects et des allusions, qu'il avait figuré dans une ou deux parties de ce genre, et qu'au fond du cœur il mourait d'envie de recommencer. C'était, j'en suis sûr, la connaissance de cette faiblesse du caractère de Guert, et son insurmontable aversion pour tout excès de ce genre, qui seules faisaient hésiter Mary Wallace à accepter l'offre hebdomadaire que Guert lui faisait de sa main. La tendresse qu'elle ressentait évidemment pour lui, paraissait trop clairement dans ses yeux, pour me laisser aucun doute sur le succès final de Guert; car quelle femme a refusé longtemps de se rendre quand l'image de l'assiégeant a eu pénétré dans la citadelle de son cœur? Anna elle-même recevait Guert beaucoup mieux depuis sa belle conduite sur la rivière; et je me figurais que tout allait le mieux du monde pour mon ami, tandis qu'il me semblait que, de mon côté, je ne faisais aucun progrès. Telles étaient au moins les idées que je me faisais au moment même où mon nouvel ami était réduit au désespoir.

C'était sur la fin d'avril, ou environ un mois après notre périlleuse expédition, que Guert vint par une belle matinée de printemps me chercher chez moi, le désespoir peint sur sa belle et franche figure. Je dois dire que, durant ce mois entier, je n'avais pas osé parler d'amour à Anna. Mes attentions et mes visites étaient continuelles et significatives, mais ma langue était restée muette. La défiance de soi qu'engendre une admiration sincère avait enchaîné ma langue ; et j'avais la bonhomie de croire que pousser vivement une poursuite après ce qui s'était passé, aurait l'air de trop compter sur des services si récents. Je poussai la chevalerie jusqu'à penser que ce serait prendre un avantage illégitime sur Bulstrode que de faire valoir vivement mes prétentions au moment où l'objet de mes feux était encore sous l'impression d'une vive gratitude. C'était là, je dois l'avouer, les idées et les sentiments d'un tout jeune homme ; mais je ne sais si je dois en rougir. En tout cas, ils étaient sincères et avaient eu le résultat que j'ai dit : je devenais

chaque jour plus éperdument amoureux, et je ne faisais aucun progrès sensible dans ma poursuite. Guert était en grande partie dans la même situation, avec cette différence cependant qu'il s'était fait une règle de demander en forme la main de Mary, tous les lundis matin : il recevait invariablement un *non*, quand il exigeait une réponse positive, mais on lui laissait quelque lueur d'espoir s'il voulait attendre qu'on se fît à lui. C'était à la suite d'une de ces visites périodiques et de leur résultat habituel, que Guert venait me voir, après une demande formelle et un refus tempéré par un air d'hésitation et d'incertitude, un sourire plein d'affection et des yeux remplis de larmes.

— Cornélius, dit mon ami en jetant son chapeau de l'air le plus désolé (depuis la fin de l'hiver et la venue du printemps nous avions quitté le bonnet de fourrure); Cornélius je viens encore d'être refusé ! Le mot *non* est venu si souvent à la bouche de Mary Wallace, que j'ai peur que sa langue ne sache jamais comment

dire un *oui*. Savez-vous que j'ai bonne envie de consulter la mère Dorothée.

— La mère qui? vous ne parlez pas sans doute de la cuisinière du maire?

— Non, la mère Dorothée. On la dit la meilleure tireuse de cartes qu'on ait vue à Albany. Mais peut-être ne croyez-vous pas aux tireuses de cartes; il y a, je le sais, des gens qui n'y croient pas.

— Je ne puis dire si j'ai peu ou beaucoup de confiance en elles; je n'en ai jamais vu aucune.

— N'y a-t-il donc à New-York ni tireuse de cartes ni personne qui cultive la magie?

— J'ai entendu parler des gens de cette sorte; mais je n'ai jamais eu occasion d'en voir ou d'en consulter par moi-même. Si vous devez aller voir cette mère Dorothée, ou quelque nom que vous lui donniez, je serais charmé d'être de la partie.

Guert fut enchanté de ces paroles, et prit feu à cette proposition. Si je voulais avoir cette amitié pour lui, me dit-il, il irait avec moi;

autrement il n'aurait point aimé à aller trouver tout seul la vieille sorcière.

— Je suis peut-être, ajouta-t-il, le seul homme de mon âge à Albany, qui n'ait pas été, ou plus tôt ou plus tard, consulter la mère Dorothée. Je ne sais comment cela se fait; mais pour une raison ou pour une autre, je n'ai jamais osé tenter la fortune en allant l'interroger. On ne peut jamais savoir ce que vous dira cette créature; si elle vous annonce un malheur, il y a de quoi rendre un homme misérable. Je n'ai pourtant pas besoin de plus de chagrin que je n'en ai maintenant, en trouvant Mary Wallace si irrésolue à mon sujet.

— Vous n'avez donc pas intention d'y aller, après tout? Je suis non-seulement prêt à vous accompagner, mais désireux de le faire.

— Vous ne me comprenez pas, Cornélius. Je veux y aller maintenant, quand ce qu'elle me dira devrait m'obliger à me couper la gorge... Mais il ne faut pas y aller en cet état; il faut nous déguiser pour qu'elle ne nous reconnaisse pas. Tout le monde y va déguisé, et cela per-

met de voir si elle est en bonne veine ou non, selon ce qu'elle peut d'abord vous dire sur votre état et vos habitudes. Si elle se trompe là-dessus, je me soucie du reste comme d'un fétu. Allons, Cornélius, à l'œuvre, habillez-vous pour la circonstance. Empruntez dans cette auberge quelques habits d'ouvriers, et venez me rejoindre le plus tôt que vous pourrez. Vous me trouverez prêt. car je vais souvent prendre mes ébats sous un déguisement ; oui, malheureux que je suis, et je reviens trop méconnaissable.

Tout fut fait comme il le désirait. Grâce à l'obligeance d'un domestique de l'hôtel, je me trouvai bientôt équipé d'une façon très satisfaisante, car, en sortant je rencontrai Dirck, et ce vieil ami, ce confident de ma jeunesse, ne me reconnut pas. Guert réussit tout aussi bien, car ce fut à lui que je le demandai quand il vint m'ouvrir la porte. Un éclat de rire et la beauté de sa figure le trahirent aussitôt, et nous sortîmes pleins de gaîté, oubliant nos appréhensions pour l'avenir, dans la joie de croiser nos amis dans la rue, sans en être reconnus.

Guert portait un déguisement beaucoup plus savant et plus artistique que le mien. Nous avions mis tous les deux des habits de laboureur : Guert portait une blouse qui lui servait pour aller à la pêche l'été ; mais moi je laissais voir mon linge ordinaire et j'avais conservé tous les petits objets de ma toilette de tous les jours. Guert me fit remarquer, chemin faisant, quelques-unes de ces fautes, et nous essayâmes de les corriger. Apercevant M. Worden, je résolus de l'arrêter et de lui parler en déguisant ma voix, afin de voir si l'on pouvait le tromper.

— Fotre sertiteur, Référend, lui dis-je en lui faisant un salut des plus gauches, aussitôt que nous fûmes près de lui ; êtes-fous le Référend qui marie les gens pour une pincée ?

— Oui et pour la main pleine : ce que j'aime beaucoup mieux. Eh quoi ! Cornélius, c'est vous dans ce costume ! Qu'est-ce que tout cela signifie ?

Nous fûmes obligés de mettre M. Worden dans le secret ; mais il ne fut pas plus tôt au courant de notre intention, qu'il manifesta le

désir de se joindre à nous. Il n'y avait pas moyen de refuser ; nous retournâmes donc à l'auberge et lui donnâmes le temps de se déguiser. Comme le théologien était un rigide observateur du costume de sa profession, et qu'il était, dans toute la force du terme, un homme de son *habit*, il fut très facile de changer sa toilette de façon à prendre l'incognito. Quand tout fut prêt, nous partîmes enfin pour notre expédition.

— Je vous accompagne, Cornélius, dans cette folle entreprise, dit le révérend M. Worden, aussitôt que nous fûmes en route, pour accomplir la promesse que j'ai faite à votre excellente mère de ne pas vous laisser aller en compagnie suspecte sans conserver sur vous un œil paternel. Je regarde une tireuse de cartes comme une société équivoque. Je crois donc de mon devoir de vous accompagner.

Je ne sais si le révérend M. Worden réussissait à se tromper lui-même, mais je sais fort bien qu'il ne réussit pas à me tromper. Le fait est qu'il aimait une partie de plaisir, et rien ne

pouvait le rendre plus heureux que d'avoir une occasion de prendre part à une aventure comme celle que nous allions courir. A en juger par la position de sa maison et son apparence au dehors et à l'intérieur, le métier de la mère Dorothée ne devait pas être très lucratif. Malpropreté et pauvreté étaient deux choses difficiles à rencontrer à Albany, et je ne sais si nous les rencontrâmes précisément dans cette demeure; mais il y avait là moins de propreté que ce n'était l'ordinaire dans cette ville coquette à l'excès, et on n'y rencontrait certes pas l'abondance.

Nous fûmes reçus par une jeune femme qui nous donna à entendre que la mère Dorothée avait déjà une couple de pratiques; mais elle nous invita à nous asseoir dans l'antichambre, nous promettant que notre tour arriverait bientôt. C'est ce que nous fîmes, prêtant l'oreille avec une grande curiosité à ce qui se passait dans la chambre, à travers une porte un peu à jour, et je reconnus bientôt la voix de Dirck.

— Croyez-vous réellement, la mère, que je ne me marierai jamais? demanda-t-il d'un ton qui attestait l'importance qu'il attachait à cette question; je désire le savoir bien positivement avant de m'en aller.

— Jeune homme, répondit la devineresse d'un ton d'oracle, ce qui est dit, est dit. Je ne puis faire les destinées, mais seulement les révéler. Vous savez que vous avez du sang hollandais dans les veines, mais vous vivez dans une colonie anglaise. Votre roi est son roi, mais *elle*, elle est votre reine et vous n'êtes pas son maître. Si vous pouvez trouver une femme de sang anglais qui ait un cœur hollandais et pas de poursuivants anglais, allez en avant et vous réussirez : sinon, demeurez comme vous êtes jusqu'à la fin des temps. Telles sont mes paroles et telles sont mes pensées. Je ne puis en dire plus.

J'entendis Dirck soupirer. Pauvre garçon ! il songeait à Anna. Il traversa l'antichambre sans lever une seule fois les yeux, et il quitta la mère Dorothée, le cœur oppressé et l'air aussi som-

bre que l'avenir que lui promettait la destruction de ses idées de jeune homme. Le lecteur peut être disposé à sourire à ces mots *les idées de jeunesse* de Dirck Van Valkenburgh, s'il le juge par le calme et le flègme que je lui ai attribués jusqu'ici ; mais ce serait faire une grande injustice à son cœur et à ses sentiments que de se le représenter comme un être privé de sensations profondes. J'ai toujours supposé que cette entrevue avec la mère Dorothée eut une influence décisive sur la destinée du pauvre Dirck ; et je ne suis pas bien sûr que d'autres encore n'aient pas subi des effets analogues.

Notre tour venu, on nous introduisit en présence de la sorcière. Il est inutile de décrire l'appartement dans lequel nous trouvâmes la mère Dorothée. Il n'avait rien d'inusité, à l'exception d'un corbeau qui perchait sur la porte et paraissait dans les meilleurs termes avec sa maîtresse. Dorothée elle-même était une femme d'au moins soixante ans, ridée et décharnée, avec un air de furie, et je crois que sa toilette était calculée de façon à

accroître l'effet de sa physionomie. Son bonnet était tout entier de mousseline noire, quoiqu'elle fût vêtue tout en gris. Son œil était de la couleur de sa robe, il était pénétrant, mobile à l'excès et enfoncé sous les sourcils. En somme, elle avait le physique du rôle.

— Voulez-vous me voir tous ensemble, ou bien un seul à la fois? demanda Dorothée d'une voix sourde et sépulcrale, qui devait ses intonations singulières partie à l'art partie à la nature.

Il fut convenu qu'elle commencerait par M. Worden, mais que tout le monde demeurerait dans la chambre. Pendant que nous discutions cet arrangement, je remarquai que les yeux de Dorothée allaient sans cesse de l'un à l'autre de nous, comme pour recueillir des renseignements. Bien des personnes ne croyaient pas du tout à la devineresse, et prétendaient que toute son habileté n'était que fourberie et manége, qu'elle tenait à sa solde les nègres de la ville pour en tirer des rensei-

gnements, et que quand elle rencontrait juste en vous parlant du passé, c'est qu'elle en avait d'abord été mise au courant. Je ne voudrais pas affirmer que cet art va aussi loin que le croient beaucoup de gens, mais il me semblerait bien présomptueux de nier qu'il y ait dans la magie quelque vérité. Je ne voudrais pas paraître crédule, et en même temps, je croirais mal agir en refusant mon témoignage à des faits dont je suis convaincu.

Dorothée commença par mêler un paquet de cartes excessivement sales, et qui avaient probablement déjà servi cinq cents fois. Elle dit ensuite à M. Worden de les couper, et d'un air pensif se livra aussitôt à un examen muet. Pas un mot ne fut prononcé ; mais nous tressaillîmes à un faible coup de sifflet qui amena le corbeau sur l'épaule de la vieille femme.

— Allons, la mère, dit M. Worden un peu impatienté de ce qu'il regardait comme du charlatanisme, je meurs d'envie de savoir ce qui m'est arrivé afin d'avoir plus de foi dans

ce qu'on me dira de l'avenir. Dites-moi quelque chose du blé que j'ai mis en terre l'automne dernier, combien de boisseaux ai-je semés et sur combien d'acres? sur une terre neuve ou vieille?

— Oui-dà, vous avez semé... Vous avez semé, dit la vieille sur un ton très haut pour elle; mais votre semence est tombée parmi l'ivraie et sur les pierres, et vous ne récolterez jamais une âme avec tout cela. Vous pouvez semer au large; mais étroite sera la moisson.

Le révérend M. Worden fit entendre un hem retentissant, croisa les bras et parut déterminé à payer d'audace. Cependant, je vis aisément qu'il se sentait fort mal à son aise.

— Comment va mon bétail? enverrai-je beaucoup de moutons au marché cette saison?

— Un loup sous l'habit d'un mouton, grommela Dorothée. Non, non, vous aimez les bons soupers, les canards, les instructions aux cuisinières, bien plus que de récolter dans le champ du Seigneur.

— Allons, la vieille, ceci tourne au radotage, s'écria aigrement l'ecclésiastique, dites-moi quelque chose qui ait le sens commun pour mon bon écu de France. Que voyez-vous dans ce valet de carreau dont vous étudiez la figure si attentivement?

— Un révérend qui allonge les jambes, oui, qui allonge les jambes, chuchotta plusieurs fois la vieille furie, au lieu de parler à voix haute. Voyez, il court pour sauver sa vie, mais Belzébuth l'attrapera.

Il y eut une pause immédiate et définitive, car le révérend M. Worden prit son chapeau et s'élança hors de la chambre, quittant la maison comme s'il était déjà sérieusement engagé dans cette lutte à la course dont il venait d'être question. Guert secoua la tête et devint sérieux; mais voyant que la devineresse avait déjà repris son calme, et battait les cartes de nouveau, il s'avança pour apprendre son sort. Je vis les yeux de Dorothée s'arrêter d'un air pénétrant sur lui comme il prenait place près de la table, et les coins de sa bouche laissèrent

échapper un sourire significatif. Que voulait-il dire? c'est ce que je n'ai jamais pu déterminer.

— Je suppose que vous désirez savoir quelque chose du passé, comme tous les autres, marmotta la vieille, afin d'avoir foi dans ce que vous apprendrez de l'avenir.

— Pourquoi donc, la mère? répondit Guert en passant la main dans les boucles naturelles de sa belle chevelure, et d'une voix un peu précipitée, je ne pense pas qu'il faille s'inquiéter beaucoup du passé. Ce qui est fait est fait, et c'est fini avec lui. Un jeune homme ne doit pas aimer à entendre pareilles choses au moment peut-être où il est fortement appliqué à faire mieux. Nous sommes tous jeunes une fois dans notre vie, et nous ne devenons vieux qu'après avoir été jeunes.

— Oui, oui, je vois ce que c'est, marmotta Dorothée. C'est cela, n'est-ce pas, des dindons et puis des dindons, des canards et puis des canards; couac, couac, couac, et ici la vieille furie se mit à imiter successivement le canard,

l'oie, le dindon, le coq de combat et d'autres oiseaux, avec une telle perfection, que, dans l'antichambre, on aurait cru entendre le tapage d'une vraie basse-cour. J'en fus stupéfait, car l'imitation était admirable; mais Guert fut obligé d'essuyer la sueur qui inondait son visage.

— A quoi bon tout cela, à quoi bon tout cela, la mère? s'écria-t-il. Je vois que vous savez ce qu'il en est, et qu'il est inutile d'essayer de se déguiser avec vous. Dites-moi maintenant si je serai jamais marié; c'est pour l'apprendre que je suis venu, et j'aime autant le dire tout de suite.

— Il y a bien des femmes dans le monde, et les jolis visages sont nombreux à Albany, marmotta la vieille femme sur un ton encore plus bas en examinant ses cartes avec une grande attention; un jeune homme comme vous doit trouver à se marier plutôt deux fois qu'une.

— Non, cela est impossible; si je n'épouse

pas une certaine dame, je ne me marierai pas du tout.

— Oui, oui, je vois ce que c'est. Vous êtes amoureux, jeune homme.

— Entendez-vous cela, Cornélius? Ce que ces créatures peuvent vous dire, n'est-il pas étonnant? J'admets la vérité de ce que vous me dites, mais décrivez-moi la dame que j'aime.

Guert oubliait que l'emploi du mot dame trahissait entièrement son déguisement, car aucun homme, étant réellement ce qu'annonçaient son costume et sa mise, ne se serait avisé d'appliquer ce mot à sa bien-aimée. Je ne pus prévenir ces petites inadvertances, car mon compagnon était beaucoup trop agité pour entendre raison.

— La dame que vous aimez, répondit la devineresse d'un ton délibéré et de l'air de quelqu'un qui s'avance en toute confiance, est très belle d'abord.

— Vrai, comme le soleil est au ciel, la mère...

— Ensuite elle est vertueuse, aimable, pleine de sagesse, d'esprit et de bonté.

— L'Évangile n'est pas plus vrai ! Cornélius, ceci passe toute croyance.

— Ensuite elle est jeune. Oui, elle est jeune, et belle et bonne, trois choses qui la font beaucoup rechercher.

— Pourquoi réfléchit-elle depuis si longtemps sur mes offres, la mère? Dites-moi cela, je vous prie, et si elle consentira jamais à m'épouser.

— Je le vois, je le vois, tout cela est dans les cartes. La dame ne peut prendre un parti.

— Écoutez maintenant. Cornélius, et vous me direz ensuite s'il n'y a rien dans cet art. Pourquoi ne peut-elle prendre un parti? Par le ciel, dites-le moi. Un homme peut se lasser de demander un ange en mariage et de ne pas recevoir de réponse. Je veux connaître la cause de ses doutes.

— On ne lit pas aisément dans l'esprit d'une femme. Les unes sont pressées, les autres ne

le sont pas. Je suis sûre que vous désirez avoir une réponse avant que la dame ne soit disposée à vous la donner. Les hommes doivent savoir attendre.

— Vraiment, elle semble savoir tout ce qu'il en est, Cornélius. J'avais beaucoup entendu parler de cette femme, mais ceci dépasse tout. Bonne mère, pouvez-vous me dire comment obtenir le consentement de la femme que j'aime?

— Vous ne l'aurez qu'en le demandant. Demandez-le une fois, deux fois, trois fois.

— Par saint Nicolas, je l'ai déjà demandé vingt fois; si demander suffisait, elle serait déjà ma femme depuis un mois. Qu'en pensez-vous, Cornélius?... Non, je ne dois pas le faire, il n'est pas digne de surprendre les secrets du cœur d'une femme par un moyen comme celui-ci. Je ne veux plus l'interroger.

— La couronne est payée et la vérité doit être dite. La dame que vous aimez vous aime et ne vous aime pas; elle veut vous épouser et

ne veut pas vous épouser; elle pense oui et répond non.

A ces mots, Guert trembla de tous ses membres, comme une feuille de tremble.

— Je ne pense pas qu'il y ait de mal, Cornélius, à demander si j'ai gagné ou perdu par l'aventure de la rivière. Je veux lui demander encore cela, pour plus de certitude. Dites-moi, la mère, mes affaires vont-elles mieux ou plus mal, depuis certaine chose qui m'est arrivée il y a environ un mois, à l'époque où la glace est partie et que nous eûmes de si grandes pluies?

— Guert Ten Eyck, pourquoi m'éprouver ainsi? dit la sorcière avec solennité. J'ai connu vos ancêtres en Hollande, et leurs enfants en Amérique. De génération en génération, j'ai connu votre race, et vous êtes le premier que j'ai vu si mal vêtu. Croyez-vous, enfant, que les yeux de la vieille Dorothée soient aveugles, et qu'elle ne puisse reconnaître ses compatriotes? Je vous ai vu sur la rivière! Ha! ha! c'était un beau sepectacle. En avant, Jack

et Moïse! Comme ils hennissaient et comme ils galoppaient. Crac! crac! la glace se rompt. et voici venir l'eau. Voyez, voici un pont qui peut tomber sur noire tête. Vous, ayez soin de cette colombe, et vous, de celle-ci, et tout ira bien avec le temps. Dites-moi une chose, Guert Ten Eyck, mais dites-moi vrai. Connaissez-vous un jeune homme qui doive aller dans les bois?

— Oui, la mère. Ce jeune homme, mon ami, a l'intention de partir dans quelques jours, quand la saison sera plus avancée.

— Bien, allez avec lui. L'absence amène une jeune femme à découvrir son cœur, quand les questions n'obtiennent rien. Allez avec lui, vous dis-je, et si vous entendez des coups de fusils, allez de ce côté : la crainte fait quelquefois parler une jeune femme. Vous avez votre réponse. je n'en dirai pas plus. Venez ici, jeune possesseur de beaucoup de dollars, et touchez cette carte.

J'obéis. et la vieille commença à se parler à elle-même et à parcourir le paquet aussi vite

qu'elle put. Rois, as et valets furent examinés l'un après l'autre, jusqu'à ce qu'elle trouvât la dame de cœur, qu'elle me montra en triomphe.

— Voici votre dame. C'est la dame de bien des cœurs. L'Hudson a fait pour vous ce qu'il a fait bien des fois pour un pauvre homme avant vous. Oui, oui, la rivière vous a fait du bien, mais l'eau noie aussi bien qu'elle fait pleurer. Méfiez-vous des fils de baronnet.

La mère Dorothée mit fin à ses révélations et nous ne pûmes en tirer une syllabe, tout en lui posant vingt questions différentes. Elle nous fit signe de partir, et voyant notre obstination, elle mit un écu sur la table devant chacun de nous avec un air de dignité, alla s'asseoir dans un coin et se mit à se balancer comme impatientée de notre présence. A ce signe peu équivoque qu'elle considérait sa tâche comme terminée, nous n'avions rien autre chose à faire que de nous retirer, en lui laissant notre argent, comme de raison.

FIN DU PREMIER VOLUME.